

SAS [182] – La filière suisse

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA FILIÈRE SUISSE

*Le marché noir
de la bombe iranienne !*

GÉRARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



LA FILIÈRE
SUISSE

Éditions Gérard de Villiers

COUVERTURE
Photographe: Christophe MOURTHÉ
Modèle: Zdenka NOVOTNA

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2010.
eISBN 978-2-3605-3294-0

DU MÊME AUTEUR

(* titres épuisés)

- *N° 1 S.A.S. A ISTANBUL
- N° 2 S.A.S. CONTRE C.I.A.
- *N° 3 S.A.S. OPÉRATION APOCALYPSE
- N° 4 SAMBA POUR S.A.S.
- *N° 5 S.A.S. RENDEZ-VOUS A SAN FRANCISCO
- *N° 6 S.A.S. DOSSIER KENNEDY
- N° 7 S.A.S. BROIE DU NOIR
- *N° 8 S.A.S. AUX CARAÏBES
- *N° 9 S.A.S. A L'OUEST DE JÉRUSALEM
- *N° 10 S.A.S. L'OR DE LA RIVIÈRE KW AÏ
- *N° 11 S.A.S. MAGIE NOIRE A NEW YORK
- N° 12 S.A.S. LES TROIS VEUVES DE HONG KONG
- *N° 13 S.A.S. L'ABOMINABLE SIRÈNE
- N° 14 S.A.S. LES PENDUS DE BAGDAD
- N° 15 S.A.S. LA PANTHÈRE D'HOLLYWOOD
- N° 16 S.A.S. ESCALE A PAGO-PAGO
- N° 17 S.A.S. AMOK A BALI
- N° 18 S.A.S. QUE VIVA GUEVARA
- N° 19 S.A.S. CYCLONE A L'ONU
- N° 20 S.A.S. MISSION A SAIGON
- N° 21 S.A.S. LE BAL DE LA COMTESSE ADLER
- N° 22 S.A.S. LES PARIAS DE CEYLAN
- N° 23 S.A.S. MASSACRE A AMMAN
- N° 24 S.A.S. REQUIEM POUR TONTONS MACOUTES
- N° 25 S.A.S. L'HOMME DE KABUL
- N° 26 S.A.S. MORT A BEYROUTH
- N° 27 S.A.S. SAFARI A LA PAZ
- N° 28 S.A.S. L'HÉROÏNE DE VIENTIANE
- N° 29 S.A.S. BERLIN CHECK POINT CHARLIE
- N° 30 S.A.S. MOURIR POUR ZANZIBAR
- N° 31 S.A.S. L'ANGE DE MONTEVIDEO
- *N° 32 S.A.S. MURDER INC. LAS VEGAS
- N° 33 S.A.S. RENDEZ-VOUS A BORIS GLEB
- N° 34 S.A.S. KILL HENRY KISSINGER!

N° 35 S.A.S. ROULETTE CAMBODGIENNE
N° 36 S.A.S. FURIE A BELFAST
N° 37 S.A.S. GUÊPIER EN ANGOLA
N° 38 S.A.S. LES OTAGES DE TOKYO
N° 39 S.A.S. L'ORDRE RÈGNE A SANTIAGO
N° 40 S.A.S. LES SORCIERS DU TAGE
N° 41 S.A.S. EMBARGO
N° 42 S.A.S. LE DISPARU DE SINGAPOUR
N° 43 S.A.S. COMPTE A REBOURS EN RHODÉSIE
N° 44 S.A.S. MEURTRE A ATHÈNES
N° 45 S.A.S. LE TRÉSOR DU NÉGUS
N° 46 S.A.S. PROTECTION POUR TEDDY BEAR
N° 47 S.A.S. MISSION IMPOSSIBLE EN SOMALIE
N° 48 S.A.S. MARATHON A SPANISH HARLEM
*N° 49 S.A.S. NAUFRAGE AUX SEYCHELLES
N° 50 S.A.S. LE PRINTEMPS DE VARSOVIE
N° 51 S.A.S. LE GARDIEN D'ISRAËL
N° 52 S.A.S. PANIQUE AU ZAÏRE
N° 53 S.A.S. CROISADE A MANAGUA
*N° 54 S.A.S. VOIR MALTE ET MOURIR
N° 55 S.A.S. SHANGHAÏ EXPRESS
*N° 56 S.A.S. OPÉRATION MATADOR
N° 57 S.A.S. DUEL A BARRANQUILLA
N° 58 S.A.S. PIÈGE A BUDAPEST
N° 59 S.A.S. CARNAGE A ABU DHABI
N° 60 S.A.S. TERREUR AU SAN SALVADOR
*N° 61 S.A.S. LE COMLOT DU CAIRE
N° 62 S.A.S. VENGEANCE ROMAINE
N° 63 S.A.S. DES ARMES POUR KHARTOUM
N° 64 S.A.S. TORNADE SUR MANILLE
*N° 65 S.A.S. LE FUGITIF DE HAMBOURG
*N° 66 S.A.S. OBJECTIF REAGAN
*N° 67 S.A.S. ROUGE GRENADE
*N° 68 S.A.S. COMMANDO SUR TUNIS
N° 69 S.A.S. LE TUEUR DE MIAMI
*N° 70 S.A.S. LA FILIÈRE BULGARE
*N° 71 S.A.S. AVENTURE AU SURINAM
*N° 72 S.A.S. EMBUSCADE A LA KHYBER PASS
*N° 73 S.A.S. LE VOL 007 NE RÉPOND PLUS
N° 74 S.A.S. LES FOUS DE BAALBEK
N° 75 S.A.S. LES ENRAGÉS D'AMSTERDAM
*N° 76 S.A.S. PUTSCH A OUAGADOUGOU
N° 77 S.A.S. LA BLONDE DE PRÉTORIA
N° 78 S.A.S. LA VEUVE DE L'AYATOLLAH

N° 79 S.A.S. CHASSE A L'HOMME AU PÉROU
N° 80 S.A.S. L'AFFAIRE KIRSANOV
N° 81 S.A.S. MORT A GANDHI
N° 82 S.A.S. DANSE MACABRE A BELGRADE
N° 83 S.A.S. COUP D'ÉTAT AU YEMEN
*N° 84 S.A.S. LE PLAN NASSER
N° 85 S.A.S. EMBROUILLES A PANAMA
*N° 86 S.A.S. LA MADONE DE STOCKHOLM
N° 87 S.A.S. L'OTAGE D'OMAN
N° 88 S.A.S. ESCALE A GIBRALTAR
N° 89 S.A.S. AVENTURE EN SIERRA LEONE
N° 90 S.A.S. LA TAUPE DE LANGLEY
N° 91 S.A.S. LES AMAZONES DE PYONGYANG
N° 92 S.A.S. LES TUEURS DE BRUXELLES
N° 93 S.A.S. VISA POUR CUBA
*N° 94 S.A.S. ARNAQUE A BRUNEI
*N° 95 S.A.S. LOI MARTIALE A KABOUL
*N° 96 S.A.S. L'INCONNU DE LENINGRAD
N° 97 S.A.S. CAUCHEMAR EN COLOMBIE
N° 98 S.A.S. CROISADE EN BIRMANIE
N° 99 S.A.S. MISSION A MOSCOU
N° 100 S.A.S. LES CANONS DE BAGDAD
*N° 101 S.A.S. LA PISTE DE BRAZZAVILLE
*N° 102 S.A.S. LA SOLUTION ROUGE
N° 103 S.A.S. LA VENGEANCE DE SADDAM HUSSEIN
N° 104 S.A.S. MANIP A ZAGREB
N° 105 S.A.S. KGB CONTRE KGB
N° 106 S.A.S. LE DISPARU DES CANARIES
N° 107 S.A.S. ALERTE AU PLUTONIUM
N° 108 S.A.S. COUP D'ÉTAT A TRIPOLI
N° 109 S.A.S. MISSION SARAJEVO
N° 110 S.A.S. TUEZ RIGOBERT A MENCHU
N° 111 S.A.S. AU NOM D'ALLAH
*N° 112 S.A.S. VENGEANCE A BEYROUTH
*N° 113 S.A.S. LES TROMPETTES DE JÉRICHO
N° 114 S.A.S. L'OR DE MOSCOU
N° 115 S.A.S. LES CROISÉS DE L'APARTHEID
N° 116 S.A.S. LA TRAQUE CARLOS
N° 117 S.A.S. TUERIE A MARRAKECH
*N° 118 S.A.S. L'OTAGE DU TRIANGLE D'OR
N° 119 S.A.S. LE CARTEL DE SÉBASTOPOL
N° 120 S.A.S. RAMENEZ-MOI LA TÊTE D'EL COYOTE
*N° 121 S.A.S. LA RÉOLUTION 687
N° 122 S.A.S. OPÉRATION LUCIFER

N° 123 S.A.S. VENGEANCE TCHÉTCHÈNE
N° 124 S.A.S. TU TUERAS TON PROCHAIN
N° 125 S.A.S. VENGEZ LE VOL 800
*N° 126 S.A.S. UNE LETTRE POUR LA MAISON-BLANCHE
N° 127 S.A.S. HONG KONG EXPRESS
N° 128 S.A.S. ZAÏRE ADIEU

AUX ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

N° 129 S.A.S. LA MANIPULATION YGGDRASIL
*N° 130 S.A.S. MORTELLE JAMAÏQUE
N° 131 S.A.S. LA PESTE NOIRE DE BAGDAD
*N° 132 S.A.S. L'ESPION DU VATICAN
N° 133 S.A.S. ALBANIE MISSION IMPOSSIBLE
*N° 134 S.A.S. LA SOURCE YAHALOM
N° 135 S.A.S. CONTRE P.K.K.
N° 136 S.A.S. BOMBES SUR BELGRADE
N° 137 S.A.S. LA PISTE DU KREMLIN
N° 138 S.A.S. L'AMOUR FOU DU COLONEL CHANG
*N° 139 S.A.S. DJIHAD
*N° 140 S.A.S. ENQUÊTE SUR UN GÉNOCIDE
*N° 141 S.A.S. L'OTAGE DE JOLO
N° 142 S.A.S. TUEZ LE PAPE
*N° 143 S.A.S. ARMAGEDDON
N° 144 S.A.S. LI SHA-TIN DOIT MOURIR
*N° 145 S.A.S. LE ROI FOU DU NÉPAL
N° 146 S.A.S. LE SABRE DE BIN LADEN
*N° 147 S.A.S. LA MANIP DU « KARIN A »
N° 148 S.A.S. BIN LADEN: LA TRAQUE
N° 149 S.A.S. LE PARRAIN DU « 17-NOVEMBRE »
N° 150 S.A.S. BAGDAD EXPRESS
*N° 151 S.A.S. L'OR D'AL-QUAIDA
N° 152 S.A.S. PACTE AVEC LE DIABLE
N° 153 S.A.S. RAMENEZ-LES VIVANTS
N° 154 S.A.S. LE RÉSEAU ISTANBUL
*N° 155 S.A.S. LE JOUR DE LA TCHÉKA
*N° 156 S.A.S. LA CONNEXION SAOUDIENNE
N° 157 S.A.S. OTAGE EN IRAK
*N° 158 S.A.S. TUEZ IOUCHTCHENKO
*N° 159 S.A.S. MISSION: CUBA
*N° 160 S.A.S. AURORE NOIRE
*N° 161 S.A.S. LE PROGRAMME 111

*N° 162 S.A.S. QUE LA BÊTE MEURE
*N° 163 S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome I
N° 164 S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome II
N° 165 S.A.S. LE DOSSIER K.
*N° 166 S.A.S. ROUGE LIBAN
*N° 167 POLONIUM 210
N° 168 LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome. I
N° 169 LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome. II
N° 170 OTAGE DES TALIBAN
*N° 171 L'AGENDA KOSOVO
N° 172 RETOUR À SHANGRI-LA
N° 173 S.A.S. AL QAIDA ATTAQUE Tome I
N° 174 S.A.S. AL QAIDA ATTAQUE Tome II
N° 175 TUEZ LE DALAÏ-LAMA
N° 176 LE PRINTEMPS DE TBILISSI
N° 177 PIRATES
N° 178 LA BATAILLE DES S 300 Tome I
N° 179 LA BATAILLE DES S 300 Tome II
N° 180 LE PIÈGE DE BANGKOK
N° 181 LA LISTE HARIRI

COMPILATIONS DE 5 SAS

LA GUERRE FROIDE Tome 1 (20 €)
*LA GUERRE FROIDE Tome 2 (20 €)
LE CONFLIT ISRAËLO-PALESTINIEN (20 €)
LA TERREUR ISLAMISTE (20 €)
*GUERRE EN YOUGOSLAVIE (20 €)
GUERRES TRIBALES EN AFRIQUE (20 €)
L'ASIE EN FEU (20 €)
LA GUERRE FROIDE Tome 3 (20 €)
LES GUERRES SECRÈTES DE PÉKIN (20 €)
RÉVOLUTIONNAIRES LATINOS (20 €)
RUSSIE ET CIA (20 €)
LA GUERRE FROIDE Tome 4 (20 €)
TUMULTUEUSE AFRIQUE (20 €)
LA GUERRE FROIDE Tome 5 (20 €)
CONFLITS LATINOS (20 €)
VIOLENCES AU MOYEN-ORIENT (20 €)

CHAPITRE PREMIER

Sharam Amiri, tout en se laissant porter par la foule qui tournait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre autour de la Kaaba, temple rectangulaire de 15 mètres de haut, recouvert d'une immense tenture noire brodée de versets du Coran en fils d'or, se retournait fréquemment. Essayant d'identifier dans cet océan de visages extatiques, celui qui lui avait donné rendez-vous.

L'esplanade de la mosquée Haram Al Sharif n'était plus qu'un immense tapis blanc formé par les milliers de pèlerins tous vêtus de la même façon.

Il en avait le tournis.

Sans interruption, des dizaines de milliers de pèlerins, vêtus de deux pièces de tissu blanc qui les rendaient tous identiques, tournaient comme de lents derviches sur l'esplanade de la mosquée Haram Al Sharif, la plus sacrée de l'Islam. C'était le « Hadj », le pèlerinage à la Mecque, une des cinq obligations de l'Islam. Comme chaque année, ils étaient plusieurs millions de musulmans venus du monde entier à s'y rendre, quitte à s'endetter pour le restant de leurs jours.

Le « tawaf », l'obligation de tourner sept fois autour de la *Kaaba*, le petit temple recouvert de noir, où seuls les chefs d'État avaient le droit de pénétrer, ne s'arrêtait jamais pendant les cinq jours du pèlerinage. Un tourbillon blanc de croyants aux pieds nus, entraînés par le mouvement brownien de la foule.

Celle-ci fut agitée par une sorte de « vague » et Sharam Amiri, bousculé, faillit tomber à terre, ce qui signifiait une mort presque certaine, piétiné par des automates de Dieu, murés dans leur foi. Chaque année, des milliers de pèlerins étaient tués dans des bousculades monstrueuses et implacables.

L'Iranien se sentit littéralement porté vers la *Kaaba*. Quelques pèlerins ramaient presque à contre-courant, afin de pouvoir effleurer la Pierre Noire striée de fils d'argent, encastrée à un mètre du sol dans un des angles de la *Kaaba*, qui ressemblait en réalité à un gros raisin sec, à cause de la cire marron qui la recouvrait. Théoriquement, chaque pèlerin était censé l'embrasser. En réalité, seuls les plus chanceux parvenaient seulement à l'effleurer. La croyance prétendait

que ceux qui parvenaient à la toucher voyaient tous leurs péchés effacés.

Sharam Amiri, sans le vouloir, porté par la foule, se retrouva assez près pour pouvoir passer la main dessus, mais n'essaya même pas. Il n'était que très modérément croyant et se trouvait à La Mecque pour une raison précise, qui n'avait rien à voir avec la religion. Au contraire, un de ses voisins qui était parvenu à caresser brièvement la Pierre Noire, se mit à psalmodier, extatique, comme un disque usé, le verset 196 de la Sourate 2 du Coran:

« Et accomplissez, pour l'amour de Dieu, le grand et le petit pèlerinage! »

Noyé dans la foule en mouvement, Sharam Amiri se retrouva ensuite dans le long tunnel reliant l'esplanade de la mosquée – la seule de l'islam où les femmes et les hommes se mélangent – à Mina, là où se dressaient les trois stèles symbolisant le Petit Satan, le Moyen Satan et le Grand Satan.

Autre point de passage obligé du pèlerinage.

On était le 29 novembre et, depuis quatre jours, des millions de pèlerins suivaient chaque jour le même itinéraire, de la Mosquée Al Haram à Mina, puis au mont Arafat, une modeste colline de cinquante mètres de haut, surnommé mont de la Miséricorde, point d'orgue du pèlerinage.

Il faisait 34° mais personne ne semblait souffrir de la chaleur, sauf quelques fragiles qui se trouvaient mal, aussitôt évacués par des infirmiers postés un peu partout, sous la garde de soldats saoudiens. La nuit, la température descendait jusqu'à 27°, une fraîcheur toute relative.

Sharam Amiri émergea du tunnel et se retrouva devant les trois stèles « diaboliques ». Là aussi, le rituel du « Rajan » était précis. Il fallait lapider sept fois chaque stèle, en implorant Dieu d'écarter le démon.

Tout était prévu: des camions bennes apportaient des tonnes de petits cailloux où les pèlerins pouvaient puiser à leur guise en arrivant du mont Arafat, les gardant ensuite dans leurs poches.

Après avoir jeté consciencieusement ses vingt et un cailloux, Sharam Amiri regarda de nouveau autour de lui, ne rencontrant que des visages extatiques, au regard illuminé.

Depuis qu'il avait débarqué à Djeddah, cinq jours plus tôt, l'Iranien ne pensait qu'à ce contact organisé quelques mois plus tôt à Vienne,

en Autriche, où il avait assisté à une réunion de l'AIEA [1](#) comme conseiller technique du ministre iranien chargé du programme nucléaire «civil». Or, il arrivait au dernier jour du pèlerinage et il n'avait vu personne. Sous peine d'éveiller les soupçons de l'OGAB, le service chargé en Iran de surveiller tous les scientifiques impliqués dans la filière nucléaire iranienne et de prévenir également les enlèvements et les défections, il lui était impossible de prolonger son séjour.

Normalement, en dehors des voyages officiels et encadrés, aucun scientifique impliqué dans le programme nucléaire n'avait le droit de sortir des limites du «Grand Téhéran». Cependant, lorsque Sharam Amiri avait fait part de son désir d'accomplir le «Hadj», on ne lui avait pas fait de difficulté. Il est vrai que, dans une théocratie comme l'Iran, c'était délicat de refuser à un musulman d'accomplir un devoir sacré, préconisé par le saint Coran...

En plus, Sharam Amiri n'était pas *directement* connecté aux travaux scientifiques, bien que son rôle, obscur, soit essentiel au développement du programme.

Il était presque certain que des membres de l'OGAB l'avaient suivi discrètement. Leur relâchement apparent avait une explication. *Jamais*, l'Arabie Saoudite n'avait permis à un Service étranger d'agir sur son sol. Quant aux tentatives d'assassinat du Mossad, la probabilité était quasiment nulle.

Sharam Amiri repartit, noyé dans la foule, passant devant un groupe de petites Africaines, accroupies à même le sol, toutes souffrant d'amputation et psalmodiant en boucle une complainte, en tendant leurs moignons.

« *Sadaka fi sabal Allah* [2](#) »

Certains pèlerins, sans argent, leur jetaient quelques poignées de grains destinés à nourrir les pigeons, ramassés par les plus pauvres des *Hadji* pour se nourrir.

Car, il n'y avait pas que des riches à La Mecque. Certains pèlerins se saignaient aux quatre veines pour ce saint voyage et n'avaient même pas de quoi se payer l'hôtel. Heureusement, des milliers de tentes blanches les accueillaienent, gratuitement. En dépit de cette précaution, un grand nombre dormait quand même à la belle étoile.

Sharam Amiri, ayant terminé son circuit, épuisé, se laissa glisser jusqu'à une des portes de la mosquée Haram Al Sharif.

Des centaines de pèlerins faisaient la queue devant le restaurant

Herad qui servait surtout des hamburgers. Il y avait aussi un Mac Do, pris d'assaut vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bien entendu, toute la viande était *halal*.

L'Iranien se dirigea vers son hôtel, le Marwani, quatre étoiles, dix ascenseurs, un des plus luxueux avec l'Intercontinental qui offrait ses chambres pour 1300 euros par jour. Évidemment, à quelques mètres de là, une foule pouilleuse s'entassait à six par chambre dans des hôtels minables, sans même l'eau courante.

Certes, aux yeux d'Allah, tous les musulmans étaient égaux, mais certains l'étaient un peu plus que d'autres...

Sharam Amiri s'arrêta dans l'immense lobby du Marwani, toujours en quête de son « contact ».

Il se dirigeait vers un des ascenseurs pour regagner sa chambre quand deux hommes l'encadrèrent soudain. Eux ne portaient pas les tissus blancs sacrés, mais des *dichdachas* saoudiennes traditionnelles. La moustache nette, bien rasée, le regard vif. Costauds. Un d'eux se pencha à son oreille.

« *Haroye doktor Amiri*³?

Sharan Amiri réalisa qu'ils s'adressaient à lui en *farsi* et non en arabe. À cet endroit, cela ne pouvait être que des membres du *General Intelligence Directorate*, les Services de contre-espionnage saoudiens, qui surveillaient le pèlerinage de très près.

En effet, l'histoire du Hadj n'était pas un long fleuve tranquille... En 1979, trois mille intégristes s'étaient barricadés dans un des tunnels, proclamant le retour du « Madhi » – Le Messie – et voulant renverser le régime saoudien. Le gouvernement de Ryad avait dû faire appel au GIGN français pour en venir à bout. Après trois jours de combat, enfumés et rafalés dans le tunnel, ils avaient finalement dû se rendre et on n'avait jamais compté leurs pertes.

Par contre, 82 des survivants avaient été condamnés à mort. Dans sa Très Grande Sagesse, le roi Fahd avait décidé de répartir les décapitations un peu partout dans le royaume, afin de décourager de futures vocations de martyrs...

Quelques années plus tard, en 1986, des « pèlerins » iraniens avaient été capturés à leur arrivée avec cinquante et un kilos d'explosifs. C'était une période où Iran et Arabie Saoudite se livraient une féroce guerre larvée.

À la suite de ce fâcheux incident, les Iraniens avaient été privés de pèlerinage pendant plusieurs années. Depuis, c'était de nouveau une

relative lune de miel, bien que les Saoudiens aient une peur bleue du régime des mollahs et vomissent les Chiites, considérés comme hérétiques. Hélas, La Mecque appartenait à tous les musulmans...

– *Baleh* 4 répondit Sharam Amiri au moustachu en dichdacha, presque soulagé.

– Un ami vous attend au premier étage, enchaîna le Saoudien. Nous sommes chargés de vous conduire à lui.

Ils s'engouffrèrent dans l'un des dix ascenseurs, s'arrêtant au premier étage, celui de la galerie commerciale. On y trouvait de tout à des prix très abordables, y compris des tapis de prière fabriqués en Chine, avec une boussole incrustée indiquant la Mecque.

Ils traversèrent l'immense cafeteria, gagnant une table du fond où se trouvait un homme seul, en dichdacha, lui aussi, mais tête nue, le regard dissimulé derrière des lunettes noires. Il se leva aussitôt et un des deux Saoudiens le présenta.

– *Haroye* Doktor Abdelkader.

Le « docteur » Abdelkader serra la main de Sharam Amari, tandis que les deux Saoudiens s'esquivaient.

Dès qu'ils furent partis, il se pencha ensuite au-dessus de la table et dit en anglais, à voix basse:

– Je crois que vous avez rencontré mon ami Douglas, à Vienne, en mai dernier?

Sharam Amiri inclina la tête affirmativement. Il se trouvait effectivement à Vienne, en Autriche, en mai, pour la conférence de l'Agence Internationale de l'Énergie Atomique, officiellement pour assister le représentant iranien auprès de l'AIEA, en réalité pour des contacts plus discrets liés à son activité dans le programme nucléaire iranien.

Le docteur Abdelkader lui adressa un large sourire.

– Je voulais m'assurer que vous étiez toujours dans les mêmes dispositions.

Sharam Amiri était tellement perturbé qu'il n'entendit pas le serveur lui demander ce qu'il souhaitait boire. Pour l'écarter rapidement, son vis-à-vis commanda deux thés à la menthe. Les pensées se bouscuaient dans la tête de l'Iranien. Sa vie était en train de basculer. S'il répondait « Oui », il ne reverrait jamais l'Iran. Un pays qu'il n'avait pratiquement jamais quitté, sauf pour de courts voyages professionnels en Europe.

Son pays où il avait grandi, où se trouvaient sa famille, ses amis, sa culture.

À cet instant, il ne pensait même pas au risque physique qu'il prenait: les tueurs de l'Etta'alat 5 traquaient sans merci et sans limite ceux qui trahissaient la République Islamique.

Comme pour gagner quelques secondes avant de basculer, il demanda à voix basse:

– Vous êtes vraiment musulman?

Le «docteur» Abdelkader eut un sourire léger comme un zéphir.

– Non, bien sûr. Mon nom est John Farmer.

La Mecque étant interdite aux *non* musulmans, il lui avait donc fallu le certificat de l'Iman d'une mosquée certifiant qu'il s'était converti, pour arriver jusque-là...

La CIA avait décidément le bras long et malin..

Il releva la tête et soutint le regard posé sur lui.

– Oui, je pense que je n'ai pas changé d'avis, dit-il d'une voix posée.

Il lui sembla que les épaules de son interlocuteur s'affaissaient légèrement. Il lui tendit la main et annonça.

– Je vous souhaite la bienvenue.

– Merci, répondit machinalement Sharam Amiri.

Il but un peu de thé, s'apercevant qu'il avait la gorge sèche en dépit de la climatisation.

John Farmer l'observait, visiblement tendu.

– Allez prendre vos affaires dans votre chambre, conseilla-t-il. Je vous attends en bas. N'oubliez pas votre passeport.

– Où va-t-on?

– Nos amis du GID nous attendent avec une voiture derrière l'hôtel. Dans une heure, nous serons à Djeddah. *Inch Allah*, ajouta-t-il avec un sourire. Un avion privé nous y attend pour nous conduire jusqu'à Francfort. De là, nous partirons directement pour Washington.

Il se leva.

– Je vous attends en bas.

Sharam Amiri le regarda traverser la cafeteria. Son destin était encore entre ses mains. Il pouvait rester dans sa chambre, puis reprendre le lendemain son vol pour Téhéran. Il savait que les Saoudiens ne s'y opposeraient pas. Leur participation à sa défection était déjà une entorse à toutes leurs règles.

L'Iranien termina son thé et se dirigea vers les ascenseurs. Dix minutes plus tard, il retrouva l'agent de la CIA dans le lobby. Les deux agents saoudiens se trouvaient à quelques mètres. Ils se dirigèrent vers une porte donnant accès à l'arrière du Marwani. Une Ford blanche était garée juste devant. Un des deux agents saoudiens prit le volant. John Farmer et Sharam Amiri se glissèrent à l'arrière.

Comme ils s'éloignaient de la mosquée Haram Al Sharif, l'Iranien se retourna et vit l'heure affichée à l'immense horloge Omega de la Mecque. 5 h 37.

L'heure où sa vie basculait.

-
1. Agence Internationale de l'Énergie Atomique.
 2. Un don aux mains de Dieu.
 3. Monsieur le Docteur Amiri?
 4. Oui.
 5. Ministère du Renseignement iranien.

CHAPITRE II

– Je suis allergique au caviar! Tenez, prenez le mien!

Une longue main fine aux ongles très rouges déposa délicatement dans l'assiette de Malko un petit pot de « Sevruga » de 50 grammes, à côté du sien.

Le même traitement pour chacun des 500 invités de cette soirée du Jour de l'An, qui devait éclipser tous les autres réveillons de Marbella. Celui-ci était organisé par un industriel suisse rigoureusement inconnu, Karl Kruger.

Régulièrement, Marbella voyait ainsi surgir des inconnus richissimes, à la fortune toujours récente et parfois difficilement explicable. Les habitués de Marbella s'en moquaient: il suffisait de donner quelques « fêtes » fastueuses pour entrer dans le cercle magique et doré des « peoples », avoir sa photo dans les magazines comme « Hola » ou Gala, et être reçu dans les bons restaurants par des maîtres d'hôtel courbés jusqu'au sol.

Bien entendu, les autres « people » accueillaient à bras ouverts les nouveaux venus, les invitant à leur tour et la ronde continuait.

Parfois, les nouveaux « people » disparaissaient comme des étoiles filantes, laissant des piles de factures impayées, mais personne ne s'apitoyait, ni se posait de questions sur ceux qui « tombaient ». Venus des quatre coins du monde, les heureux élus ne s'intéressaient qu'à ceux qu'ils connaissaient vraiment.

Karl Kruger avait vite assimilé tous les codes de Marbella. Ayant sa table réservée en permanence chez Olivia Valère, la discothèque où la bouteille de champagne était facturée avec plusieurs zéros. Depuis deux ans, il louait à l'année une somptueuse propriété construite sur une des collines de San Pedro de Alcantara, avec une vue imprenable sur Gibraltar, un peu au sud de Marbella. Loin des clapiers bâtis en série pour la « middle class » britannique qui défiguraient la Costa del Sol.

Il se montrait dans une Maybach cossue, conduite par une chauffeuse au profil de madone avec une longue queue-de-cheval, qui, la limousine à peine arrêtée, descendait lui ouvrir la portière, hiératique et respectueuse à la fois.

Cette année, le coupé Bentley et la Rolls-Royce étaient complètement « out » à Marbella. Seuls quelques rois nègres du pétrole, à la connaissance des codes encore balbutiante, osaient encore s'y pavaner, mais les « bimbos » blondes qui les escortaient demandaient alors une prime de risque pour les accompagner, ce mauvais goût affiché faisant baisser leur cote.

– Merci! fit Malko en s'inclinant légèrement devant sa voisine. Moi, j'adore le caviar! Que puis-je vous donner en échange?

Cent grammes de caviar était le maximum qu'un honnête homme puisse manger en une seule fois.

La brune aux cheveux courts et au visage triangulaire éclairé d'une longue bouche rouge lui répondit par un sourire trop éclatant pour être honnête.

– Votre présence! dit-elle avec un regard appuyé. Ces dîners sont en général très ennuyeux. J'espère que vous arriverez à me distraire.

– Je vais m'y employer! jura Malko.

Tâche peu rebutante.

La robe noire descendant jusqu'aux chevilles, retenue par deux fines bretelles, moulait un corps mince mais pourvu de quelques aspérités appétissantes.

– Karl a bien fait les choses! remarqua-t-elle.

C'était le moins qu'on puisse dire.

Une partie du parc, en contrebas de la villa, avait été recouverte d'une immense toile, destinée à retenir l'humidité, et des braseros à gaz disposés entre les tables, maintenaient une chaleur presque tropicale.

L'eau de la piscine aux dimensions olympiques était tellement chauffée qu'une vapeur blanche s'en élevait, comme dans un sauna.

Les danseuses qui ondulaient tout autour ne risquaient pas de prendre froid. D'ailleurs, la température était plutôt douce pour un 31 décembre.

De multiples haut-parleurs, disséminés un peu partout, diffusaient les musiques choisies par une équipe de DJ ¹ installés sur une estrade, derrière les tables, arrivant à peine à surmonter le brouhaha des conversations des cinq cents invités en train de s'installer.

C'était un dîner assis, placé, les hommes en smoking, les femmes en robe longue.

La voisine de Malko se pencha vers la table et saisit délicatement le bristol bordé d'un fil d'or posé devant lui.

– Qu'est-ce que cela veut dire « SAS ».

– Son Altesse Sérénissime, expliqua Malko, avec un sourire plein de modestie. Cela fait un peu pompeux mais ce titre est dans ma famille depuis plusieurs générations. Le Prince Albert de Monaco porte le même.

– Ah, je vois! fit la jeune femme, rassurée de se trouver en un terrain « people ». Vous êtes monégasque?

Elle n'avait pas tout à fait compris. Malko précisa.

– Non, Autrichien. Je vis encore dans mon château de famille à Liezen où je vous inviterai volontiers.

Après, bien entendu, avoir mis en cage la volcanique comtesse Alexandra, sa fiancée de toujours. À son tour, il prit le rectangle de bristol posé devant la jeune femme.

– Liza Herrgot, c'est un nom allemand?

– Non, suisse. C'est celui de mon mari. Nous sommes divorcés, mais il est toujours très généreux avec moi.

Malko l'enveloppa d'un regard rapide. Avec son visage de chat, sa grande bouche bien dessinée et son regard pétillant, Liza Herrgot ne laissait pas indifférent. Sa modeste poitrine pointait courageusement sous la soie noire. Peut-être par économie, elle n'avait pas mis de soutien-gorge. Il prit la bouteille de Taittinger Brut enfoncée dans son seau, en fit sauter le bouchon et remplit leurs deux flûtes avant de lever la sienne.

– À notre rencontre! J'espère que je vous aiderai à passer une agréable soirée.

Décidément, cette semaine demandée de toute urgence par la Central Intelligence Agency, si elle l'avait forcé à abandonner la comtesse Alexandra pour le réveillon, se présentait sous les meilleurs auspices.

Quelques jours plus tôt, à la demande de l'Agence, il avait téléphoné au bureau de Karl Kruger, perdu au milieu de la Suisse alémanique profonde, dans un village qui ne se trouvait pas sur toutes les cartes, Haag. Juste en face du Lichtenstein. Il avait alors demandé à parler au président de la société CETEC, spécialisée dans la fabrication de pompes à vide utilisées dans l'industrie nucléaire. Se présentant comme l'envoyé en Europe d'une société américaine ayant son siège à

Washington, *Big Black River Technology*. Cette société était intéressée par l'achat de certains brevets détenus par la société CETEC.

Une secrétaire qui parlait allemand avec l'épais accent « schweizer deutsch » lui avait répondu que Herr Kruger se trouvait actuellement à l'étranger, en vacances, mais qu'elle lui transmettrait sa proposition.

Malko lui avait laissé le numéro d'un portable américain fourni par la CIA. Il avait été extrêmement surpris de recevoir un appel, trois jours plus tard, de Karl Kruger, en personne, lui disant qu'il se trouvait en vacances à Marbella, mais lui proposant de venir à son dîner de réveillon qu'il y donnait.

Malko avait, bien entendu, accepté et Karl Kruger avait suggéré qu'il vienne déjeuner, le lendemain ou le surlendemain, afin de lui exposer ses desiderata.

Comme il le faisait toujours à Marbella, Malko s'était installé au Marbella Club, fondé quelques années plus tôt par un de ses amis, le prince de Hohenloë, et avait loué une voiture. Prévenu, le chef de Station à Vienne, lui avait promis de lui faire parvenir, par l'intermédiaire de la Station de Madrid, la documentation nécessaire pour qu'il paraisse crédible.

Ainsi que les instructions de Langley.

Malko se demandait pourquoi il avait été choisi pour cette mission, n'ayant qu'une très vague connaissance de la technologie des pompes à vide. La CIA regorgeait de spécialistes beaucoup plus pointus que lui. Il y avait probablement une explication qu'il découvrirait en temps utile...

Dès qu'elle eut vidé sa flûte de Taittinger, Liza Herrgot demanda:

– Vous connaissez bien Karl Kruger?

– À vrai dire, non, avoua Malko, c'est seulement une relation d'affaires.

– Tiens, le voilà! lança Liza Herrgot.

Un colosse de près de deux mètres, sanglé dans un smoking impeccable, tenant par la main une blonde spectaculaire, de plus de 1 m 80, aux épaules de lutteuse, mais à la poitrine de Marilyn Monroe, moulée dans une robe longue de satin bleu électrique.

Un beau visage aux traits réguliers, des yeux bleu Sibérie, une bouche pulpeuse à souhait, une croupe callipyge, elle donnait envie de

se lancer dans l'industrie des pompes à vide. Une beauté ravageuse et sûrement coûteuse...

Karl Kruger, au corps légèrement empâté, le front dégarni, des lunettes carrées, avait le visage lisse et un peu joufflu d'un bébé.

Le couple s'installa à une table voisine de celle où se trouvait Malko.

Celui-ci se leva aussitôt et lança à sa voisine.

– Je vais le saluer.

C'était bien la moindre des choses. Il avait trouvé son carton d'invitation à l'entrée de la propriété, offert par une longue liane brune, presque aussi élégante que les invitées.

Il contourna la table de Karl Kruger pour arriver derrière lui. L'industriel suisse tenait fermement dans sa solide main de paysan celle de sa compagne, comme s'il craignait qu'on la lui vole.

– Herr Kruger! lança Malko.

Karl Kruger se retourna et, à son regard flou, Malko comprit qu'il était perdu provisoirement pour le business. Impression renforcée par l'haleine fortement chargée de vodka de Karl Kruger, contrastant avec son regard brillant, chargé, lui, de cocaïne. Voyant Malko penché vers lui, il lui adressa un sourire mécanique, tandis que celui-ci se présentait, le remerciant de son invitation. L'industriel suisse l'écouta d'une oreille distraite, sans lâcher la main de sa créature, et bredouilla quelques mots perdus dans le brouhaha.

– On se verra plus tard! conclut-il.

Inutile d'insister.

En regagnant sa table, le regard de Malko fut attiré par un homme assis juste en face de Karl Kruger, le seul à ne pas être en smoking, ni même à porter une cravate. Une tête d'oiseau de proie, avec un énorme nez crochu, plutôt déplumé, les lèvres minces et la peau très sombre marbrée de scarifications. Plutôt inquiétant. Son regard effleura Malko, puis replongea vers son assiette.

Liza Herrgot avait allumé une cigarette et tira dessus pendant que Malko s'attaquait à sa petite montagne de caviar.

La fête était lancée.

Une meute de garçons en tenue blanche s'empressait autour des invités gavés de caviar et euphoriques. On avait un peu baissé le volume de la musique, ce qui permettait de se parler. À cause du chauffage au gaz, il faisait presque trop chaud.

Tout de suite après le caviar, une troupe de naïades en maillot lamé argent joua «Le Bal des Sirènes» dans un ballet aquatique très réussi. Accompagnées par les trémoussements des danseuses en deux pièces qui s'agitaient sur le rebord de la piscine, pour le plus grand plaisir des invités les plus proches. Il régnait sur ce dîner une atmosphère de luxe, de sexe et de fête, créant une sorte de bulle irréelle.

Cependant, ce genre de fête était courant à Marbella, presque banal. C'est pourquoi Karl Kruger avait imaginé une attraction inédite. Non loin de l'hélicoptère bi-turbine «Dauphin» qui l'avait amené de Suisse, on avait monté une grande cage à l'intérieur de laquelle s'ébattaient trois tigres!

L'ensemble loué à un cirque qui se produisait à Malaga. Dompteur compris. Avant le repas, les invités les plus audacieux avaient été invités à venir se donner des émotions fortes en rejoignant les trois fauves dans la cage pour quelques minutes, sous la protection du dompteur.

Celui-ci avait, bien entendu, promis à Kal Kruger que ses animaux étaient plus inoffensifs que des chats et ne toucheraient pas un cheveu des audacieux qui se risqueraient à portée de leurs crocs et de leurs griffes.

D'ailleurs, ils avaient été gavés de viande toute la journée et, en pleine digestion, avaient le plus grand mal à pousser le plus timide des rugissements.

Une vingtaine de «héros» avaient profité de l'attraction sous les cris vaguement hystériques de leurs compagnes, ravies de se trouver escortées d'un vrai mâle.

Elles avaient dû en mouiller leur culotte.

Désormais, les tigres avaient repris leur sieste digestive, tandis que les dompteurs, qui eux, n'avaient pas droit au caviar, se contentaient d'une solide paella, un œil sur la cage et l'autre, beaucoup plus allumé, sur les décolletés des invitées les plus consommables.

Malko vint enfin à bout de son caviar. Il n'aurait pas pu en avaler un grain de plus... La musique avait changé, plus dansante, car il allait s'écouler un certain temps avant les filets de daurade, annoncés sur le menu.

Liza Herrgot se trémoussait sur sa chaise. Comme Malko versait un peu de champagne Taittinger dans sa flûte, elle se pencha vers lui.

– Vous m'avez promis de me faire passer une excellente soirée! J'ai

envie de danser.

Malko était déjà debout.

La piste, en contrebas de la cage aux tigres, était envahie. Liza Herrgot commença à danser très loin de Malko, se déhanchant d'une façon extrêmement provocante. Il découvrit alors que sa longue robe était largement fendue sur le côté gauche et découvrait sa cuisse pratiquement jusqu'à l'aîne.

Probablement pour échapper à son regard incisif, la jeune femme se rapprocha et se mit soudain à danser serré-collé, avec une fougue d'adolescente.

Les bras noués autour du cou de Malko, appliquée à lui comme une ventouse parfumée, elle lui délivrait un message muet mais extrêmement explicite.

Sans souci des couples voisins, qui se conduisaient avec plus de retenue.

Après le caviar, le Taittinger et la vodka, c'était un dessert plus qu'agréable. Enhardi, Malko laissa la main qui enserrait sa taille descendre un peu plus bas, effleurant la croupe de Liza Herrgot, découvrant une cambrure de bon aloi. Cela ne parut pas effaroucher sa cavalière, qui lui glissa à l'oreille.

– J'aurais aimé que vous entriez dans la cage, tout à l'heure!

– Si vous me l'aviez demandé, assura Malko, je m'y serais rué.

– C'est excitant ces fauves! soupira la jeune femme, en se serrant encore plus contre lui. Heureusement, la robe noire ne pouvait pas déteindre sur le smoking noir également. Désormais, ils étaient presque immobiles, au milieu de la foule des danseurs qui s'agitaient autour d'eux. Malko posa les mains sur les hanches de sa cavalière, la collant encore plus à lui. Les yeux fermés, Liza ondulait au rythme de « Buffalo Soldier » de Bob Marley.

Il lui sembla que la pointe des seins modestes de Liza tendait un peu plus le tissu de sa robe, mais c'était peut-être du « *wishful thinking* 2 ».

Profitant de cette étreinte muette mais délicieuse, il laissa errer son regard sur les autres danseurs. Karl Kruger dansait à quelques mètres d'eux, sa grande blonde enroulée autour de lui. Son visage lisse exprimait un bonheur simple, animal.

Malko se demanda soudain pourquoi la Central Intelligence Agency l'avait lancé à ses trousses. Évidemment, dans ce genre de soirée, il se fondait mieux dans la foule que le « field officer » de série. Mais, au

départ, cette soirée n'était pas prévue dans son approche.

Enfin, il allait très vite apprendre, par le chef de Station de la CIA à Madrid, la raison de son contact avec l'industriel suisse.



Il était presque trois heures du matin et l'ambiance de la fête avait progressivement évolué. Depuis une heure du matin, les invités s'esquivaient progressivement, ne laissant derrière eux qu'un cercle de fêtards, dont pas mal de célibataires, et quelques fous de danse.

Karl Kruger était presque seul à sa table, embrassant sans retenue sa grande liane blonde. Il se leva, la traînant derrière lui et disparut en direction de la maison.

Pour ce soir, Malko n'avait plus rien à faire. À part, bien sûr, séduire sa ravissante voisine brune. Celle-ci était en train de se remaquiller. Ils avaient dansé et redansé, vaguement flirté et la jeune femme continuait à boire du Taittinger Brut comme de l'eau. Son allergie au caviar ne s'étendait pas au champagne...

Un chanteur noir, importé de New-York, lippu, hilare et massif, hurlait dans un micro pour le plus grand plaisir des derniers danseurs.

Remaquillée, Liza Herrgot lança à Malko.

– On va danser un peu là-bas?

C'est-à-dire tout près de la maison, au bord de la plus petite des deux piscines.

Malko était déjà debout. La nuit était encore jeune et il se voyait bien la terminer dans les bras de la piquante Liza Herrgot, qui ne l'avait pas vraiment repoussé, tout au long de la soirée.

Ils contournèrent la grande piscine. Il n'y avait plus de danseuses sur son pourtour. Il aperçut l'une d'elles, uniquement vêtue de son slip de maillot danser, collée à un invité, évidemment ravi de cette aubaine.

Comme Liza et lui atteignaient la piste de danse, il en aperçut une autre entraînée à l'intérieur de la maison par un invité qui avait perdu son nœud papillon.

Les choses sérieuses commençaient.

Lorsqu'il enlaça Liza Herrgot, il constata immédiatement qu'elle

était dans d'excellentes dispositions. La petite danse de son pubis contre lui était encore plus explicite. Elle leva son visage triangulaire avec un sourire complice et, quelques secondes plus tard, darda dans la bouche de Malko une langue coquine, agile et plutôt audacieuse.

Profitant de la cohue, Malko glissa une main dans la fente de sa robe longue, remontant très vite vers son ventre.

Liza eut un rire étouffé, interrompant son baiser.

– Attendez! Pas ici!

Ce qui ne voulait pas dire non.

– Je suis au Marbella Club, proposa Malko. Ce n'est pas désagréable.

La jeune femme pouffa.

– Pas la peine d'aller si loin... Moi, j'habite ici.

Trente secondes plus tard, elle le prenait par la main et l'entraînait vers le monumental perron de l'énorme villa en U. Des couples dansaient aussi dans le hall. Juchée sur une console, une des « danseuses » de la piscine avait noué ses jambes nues autour des hanches d'un homme bedonnant et se frottait à lui furieusement.

Liza Herrgot posa un doigt sur la bouche de Malko.

– Attendez-moi ici une seconde, je vais récupérer ma clef. On a fermé toutes les chambres pour que les invités ne s'y incrustent pas.

Elle disparut dans la cuisine et Malko fut aussitôt agressé par une grande Noire à la poitrine aiguë qui l'enlaça, le ventre en avant, en murmurant à son oreille.

– Je vous plais? demanda-t-elle. *It's free. Compliment of the House* 3.

Décidément, Karl Kruger savait vivre... Malko était tout juste arrivé à se débarrasser de la Noire quand Liza réapparut, adressant à Malko un sourire égrillard.

– Vous voulez qu'on l'emmène? proposa-t-elle.

Malko repoussa cette offre avec une horreur parfaitement feinte. Liza Herrgot n'avait pas l'air partageuse. Le mieux est quelquefois l'ennemi du bien.

Ils s'engagèrent dans un escalier latéral après avoir écarté une cordelière de velours rouge où était accroché un petit écriteau: « *Private. No trespassing*4 ».

Ils montèrent deux étages. Découvrant un couloir où la moquette avait poussé très vite. Tout était luxueux, neuf et impersonnel. Liza Herrgot ouvrit une porte avec sa clef et se retourna vers Malko avec un sourire provoquant.

– Welcome!

Elle était déjà collée à lui, s'agitant furieusement comme si elle dansait. Malko pressa sa croupe contre lui, sentant son érection se développer rapidement. Cette évolution n'échappa pas à la jeune femme et ses doigts se mirent à tatonner fébrilement autour de son zip. En un clin d'œil, elle eut extrait du pantalon de smoking le membre déjà raide. Malko eut tout juste le temps d'ôter sa veste. Liza Herrgot, avec l'agilité d'un prestidigitateur, avait déjà fait glisser lelong de ses jambes quelques grammes de nylon noir. Elle gagna le lit et s'y allongea sur le dos, les talons de ses escarpins crochés dans le couvre-lit, la longue robe noire remontée jusqu'en haut des cuisses, celles-ci gentiment écartées, prêtes à accueillir Malko.

Comme il se ruait en elle d'un seul coup de rein, Liza lui glissa à l'oreille.

– Tu vas bien me baiser! Et après, tu me prendras par le cul. J'adore.

Malko sentit un torrent d'adrénaline se ruer dans ses artères et se mit à la pilonner de toutes ses forces, s'enfonçant à grands coups au fond de son ventre. Liza Herrgot, les deux mains accrochées à sa chemise de smoking, s'agitait sous lui avec une fougue de bon aloi.

L'excitation de Malko était telle qu'il avait l'impression que chaque coup de rein l'enfonçait un peu plus dans ce ventre accueillant. En dépit de son apparence frêle, la jeune femme avait une force étonnante, nerveuse. Ses mains descendirent jusqu'aux reins de Malko, comme pour l'incruster encore plus.

– Défonce-moi, suppliait-elle.

Il ne demandait que cela.

Repliant les jambes de sa partenaire jusqu'à ce que ses genoux touchent ses épaules, il se lança dans le dernier galop, explosant enfin avec un cri sauvage.

Une bonne fin de soirée...

Les jambes de Liza Herrgot se déplièrent et elle murmura.

– Reste en moi. J'aime bien.

Il obéit, allongé sur elle. Soudain, il sentit une sorte de torpeur l'envahir. Il avait l'impression qu'on injectait dans ses veines un liquide chaud et onctueux.

Allongée sous lui, Liza était strictement immobile. Malko sentait la tête lui tourner. Il voulut se retirer mais n'y parvint pas, comme frappé de paralysie.

Son cerveau fonctionnait encore et il se dit qu'il avait eu tort de mélanger la vodka et le Taittinger.

Ensuite, il ne se dit plus rien: il avait perdu connaissance.



Un souffle chaud caressait le visage de Malko, enveloppant son nez, sa bouche, puis son cou.

– Arrête, tu me chatouilles! fit-il gentiment.

Tout ce dont il se souvenait, c'est de s'être endormi sur Liza Herrgot après lui avoir fait l'amour. Il était donc normal qu'elle réclame ce qu'elle lui avait demandé: se faire sodomiser.

Le souffle chaud s'éloigna et Malko ouvrit les yeux. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser où il se trouvait, grâce à la lueur blafarde de l'aube.

D'abord, il ne vit qu'un ciel pâle, découpé par ce qui semblait être des barreaux. Puis, il tourna la tête et croisa le regard intrigué et gourmand d'un magnifique tigre, visiblement très intéressé par ce petit déjeuner tombé du ciel.

-
1. Disk jockeys.
 2. Vœu pieux.
 3. C'est gratuit. Offert par la Maison.
 4. Privé. Défense d'entrer.

CHAPITRE III

Pendant quelques fractions de seconde, Malko se demanda s'il ne rêvait pas. Puis, l'odeur du fauve atteignit ses narines et il réalisa qu'il se trouvait bel et bien dans la cage qui avait servi la veille à la distraction des invités les plus audacieux de Karl Kruger.

Tétanisé, il essaya de ne pas céder à la panique, et se retourna vers le fauve. Celui-ci, installé sur ses pattes de derrière, celles de devant à quelques centimètres du cou de Malko, ne semblait pas trop pressé de prendre son petit déjeuner. Il bâilla, découvrant des crocs impressionnants, puis son museau s'abaissa à nouveau vers Malko. Ce dernier s'appliqua à demeurer rigoureusement immobile. Sachant que les fauves ne sont pas des charognards: ils ne dévorent pas les morts.

La question était: comment font-ils la différence avec les vivants?

Il tourna la tête vers l'extérieur de la cage. Le jour était à peine levé et il ne vit personne. Appeler pouvait effrayer le tigre penché sur lui... Il regarda vers la porte de la cage. Impossible de voir si elle était verrouillée ou non. Et quelle serait la réaction du tigre s'il bougeait? D'un seul coup de pattes, il pouvait l'égorger, même sans faire exprès. L'histoire des deux illusionnistes de Las Vegas, Sigfrid et Roy, qui faisaient disparaître des tigres sur scène, lui revint soudain en mémoire. Roy qui entraînait ses fauves, avait eu un malaise, tombant sur le sol de la cage. N'écoulant que son affection pour lui, sa tigresse favorite avait sauté de son tabouret et l'avait alors saisi par la nuque comme elle aurait fait pour un de ses petits, afin de le traîner hors de portée des autres tigres.

Le problème était que Roy était beaucoup plus lourd qu'un bébé tigre et que la tigresse, pleine de bonnes intentions, avait dû serrer un peu ses crocs sur sa nuque.

Résultat: les nerfs cervicaux broyés, Roy passerait le restant de ses jours dans un fauteuil roulant...

Peu à peu, le cerveau de Malko se remettait à fonctionner à 100 000 tours minutes. Son instinct lui disait que le plus sûr était de rester immobile. Respirant avec régularité, il essaya de ne regarder que le ciel gris de l'aube, tout en sentant le souffle chaud du fauve, lui aussi, indécis.

Rarement, il avait prié avec une telle foi pour qu'un des dompteurs vienne apporter à manger à ses tigres. Il n'osait même pas consulter sa Breitling pour voir l'heure qu'il était. Le moindre mouvement pouvait irriter ou effrayer le tigre, réveillant son appétit.

Cela dura ainsi d'interminables minutes. Malko aurait donné n'importe quoi pour s'enfoncer dans le sol de la cage. Il ne sentait même plus l'odeur forte de son voisin. Soudain, il entendit un bruit feutré, de l'autre côté de la cage. Il tourna lentement la tête et aperçut un deuxième tigre qui venait de se lever et s'étirait en bâillant à se décrocher la mâchoire. Celle-ci se referma avec un «clac» sec qui fit froid dans le dos de Malko.

Le second tigre sembla alors s'apercevoir qu'ils avaient une visite et se dirigea vers lui, curieux.

Le premier tigre retroussa aussitôt ses babines, émettant un feulement menaçant: visiblement, il considérait Malko comme *son* petit déjeuner et n'avait pas envie de le partager... Les deux fauves se faisaient désormais face. Au risque de provoquer un infarctus chez Malko, le premier posa une patte sur sa poitrine, heureusement sans sortir ses redoutables griffes. Malko ne pouvait même plus bouger. S'il tentait d'échapper au tigre, ce dernier, par réflexe, enfoncerait ses griffes dans sa chair.

Il ferma les yeux, n'entendant plus que le souffle des deux fauves qui continuaient à se faire face. Cela dura un temps qui lui parut très, très long et, enfin, le premier tigre retira sa patte, sans toutefois s'éloigner de lui... Malko avait nettement l'impression que s'il tentait le moindre geste, le fauve lui enverrait un coup de griffe.

Pour jouer.

Le jour se levait et il s'appliqua à demeurer strictement immobile.

Soudain, il entendit une exclamation.

– *Madre de Dios!*

Il tourna très légèrement la tête et aperçut un homme debout de l'autre côté des barreaux. Sûrement un des dompteurs. Ce dernier appela.

– *Senor! Senor! Esta bien*¹?

– Sortez-moi de là, lança Malko, je ne suis pas blessé mais j'ai peur

de bouger...

Il resta strictement immobile: ce serait trop bête de se faire dévorer au dernier moment.

Il entendit le bruit d'un pène puis un fouet claquer et des interjections en espagnol. Aussitôt, les deux tigres reculèrent docilement vers l'autre côté de la cage. Malko aperçut des bottes de cuir noir à hauteur de son visage et entendit de nouveau le claquement du fouet.

Il se releva d'un bond, aperçut les trois tigres regroupés sur leur tabouret, croyant à un entraînement, et fonça vers la porte de la cage. La refermant derrière lui.

Il avait l'impression d'avoir perdu plusieurs kilos! Se faire dévorer par un tigre en Andalousie, c'était un comble...

Il se retourna. Le dompteur était en train de marcher à reculons vers la porte de la cage.

Brutalement, il réalisa qu'il était vêtu de son smoking, sauf son nœud papillon. Alors qu'en basculant dans le sommeil, il ne lui restait que sa chemise...

Comment s'était-il retrouvé *habillé* à l'intérieur de cette cage, en compagnie des trois tigres?



– Vous aviez beaucoup bu, *Senor*! lança, apitoyé, le dompteur qui avait été rejoint par son copain.

– Même après avoir bu, je ne suis pas suicidaire, protesta Malko. Et d'abord, comment aurais-je pu entrer dans cette cage?

Le dompteur espagnol tendit la main vers un gros loquet métallique à l'extérieur de la cage.

– C'est facile, *senor*, il suffit d'ouvrir là. *Bueno*! Vous avez eu beaucoup de chance. Ces tigres ne sont pas méchants, mais quand ils ne connaissent pas, ils peuvent devenir agressifs, parce qu'ils se sentent menacés sur leur territoire.

C'était un comble...

– Si vous vous étiez affolé, *senor*, ajouta le second dompteur, si vous

aviez cherché à sortir, ils vous auraient sûrement attaqué. Et là, cela va très vite. Ils ne connaissent pas leur force. Au cirque, une fois, nous avons eu...

Malko le coupa, pris d'une rage froide.

– Où dormiez-vous cette nuit?

– Derrière, dans deux petites chambres. Pourquoi?

– Vous n'avez rien entendu?

– Non, señor, rien. Tout était normal. Je suis venu parce que je me réveille toujours tôt, le matin.

Malko entendit une porte s'ouvrir dans la maison. Un membre du personnel de Karl Kruger, en bras de chemise, venait d'émerger de la cuisine. Le dompteur lui lança quelques mots en espagnol où Malko saisit le mot « *borracho* » Ensuite, le dompteur se retourna vers lui.

– Il va vous faire du café, proposa-t-il. Et vous donner un verre de Cognac. Vous en avez besoin.

Visiblement, ils considéraient l'intrusion de Malko dans la cage comme un caprice d'ivrogne.

Malko suivit l'homme dans une cuisine dans un désordre incroyable. L'autre lui tendit un expresso.

– *Con muchas gracias, señor.*

Malko trempa ses lèvres dans le breuvage brûlant. De la fête, il ne restait que les chaises et les tables en désordre, l'estrade vide et quelques cotillons flottant entre deux eaux. Aucun signe de vie dans la maison. Sa Breitling indiquait 6:37.

Le café lui avait fait du bien. Une question l'obsédait désormais: que s'était-il passé entre le moment où il avait fait l'amour avec Liza Herrgot et celui où il s'était retrouvé dans la cage aux tigres? *Lui*, savait qu'il n'avait pas bu au point de ne se souvenir de rien et qu'il n'aurait jamais eu l'idée saugrenue d'entrer dans cette cage. Même après avoir bu une bouteille entière de vodka.

Le cuisinier venait de sortir. Il décida de procéder à une première vérification. Il poussa une porte et déboucha dans le hall. L'escalier où l'avait entraîné Liza Herrgot s'ouvrait à sa droite. Il s'y engagea et gagna le second étage, sans rencontrer personne; la chambre où il avait fait l'amour avec la jeune femme était juste devant lui, la porte entr'ouverte. Il la poussa: la chambre était vide, le lit non défait. Pourtant, c'était bien la chambre, il reconnaissait les rideaux et le

couvre-lit jaunes. Aucune trace de la jeune femme qui lui avait pourtant dit dormir sur place.

Rien non plus dans la salle de bains. Soudain, il aperçut quelque chose de noir, sur le sol, près du lit: un nœud papillon. Il le ramassa: c'était le sien.

Il n'avait donc pas rêvé.

Il redescendit et regagna la cuisine. Le cuisinier était revenu, accompagné d'un maître d'hôtel qui parlait anglais.

– Vous allez mieux, sir? demanda celui-ci.

– Beaucoup mieux! assura Malko. Mais je voudrais éclaircir un point précis. Hier soir, je suis monté dans une chambre du second étage avec une jeune femme qui m'a dit habiter ici, Madame Liza Herrgot. Or, elle ne se trouve pas dans cette chambre.

Le maître d'hôtel le fixa avec une surprise non dissimulée, puis sourit.

– Sir, personne n'habite dans cette aile. D'ailleurs, il n'y a dans la maison que Herr Kruger et son amie, plus quelques invités. La personne dont vous parlez a seulement voulu profiter d'une chambre libre. Vous n'avez pas été les seuls, hier soir, ajouta-t-il, avec un air entendu. Les gens se sont amusés très tard et il y avait beaucoup d'ambiance. C'était une très belle fête...

– Très belle! approuva Malko.

Une fête où quelqu'un avait tenté de le faire dévorer vivant par des tigres...

La mission si facile demandée par la CIA ne l'était peut-être pas vraiment

– Herr Kruger se lève tôt? demanda-t-il.

Le maître d'hôtel sourit.

– Non, sir, et aujourd'hui, il va se lever encore plus tard.

– Très bien, pouvez-vous me donner le numéro de téléphone de la villa?

Le maître d'hôtel l'inscrivit sur un papier qu'il tendit à Malko.

– Je pense que monsieur devrait prendre un peu de repos, conseilla-t-il. Vous avez dû avoir froid dans cette cage. La nuit, il ne fait pas

chaud...

– J’ai surtout eu très peur, corrigea Malko. J’ai dû avoir une crise de somnambulisme. Bien, je vais prendre du repos, comme vous me le conseillez...

Il gagna le parking. Sa Polo blanche de location était toujours garée à côté du gros hélicoptère, d’une Maybach bleue et d’une Ferrari jaune. Plus quelques véhicules plus courants, appartenant sûrement au personnel. Comme un zombie, il franchit le portail ouvert et s’engagea dans la route sinueuse, menant à l’ancienne route de Marbella, en traversant San Pedro de Alcantara. À cette heure, il n’y avait pas beaucoup de circulation. Il ne mit que dix minutes pour regagner le Marbella Club.

Salué par le concierge.

– Señor, la soirée a été bonne?

– Merveilleuse! assura Malko.

À peine dans sa chambre, il se jeta sous une douche et y resta longtemps. L’eau chaude lui fit du bien. C’est en se séchant qu’il remarqua sur son sexe quelques points rouges, comme des piqures minuscules. Indolores au toucher.

Étrange.

Ce n’est qu’après avoir enfilé un peignoir de bain et s’être allongé qu’il entrevit la vérité. La femme avec qui il avait fait l’amour avait dû introduire dans son vagin un pessaire muni de pointes en caoutchouc, imbibées d’un puissant somnifère. Il s’était lui-même anesthésié en pénétrant en elle.

Il resta perplexe à regarder le plafond: c’était une méthode utilisée par certains Services, mais peu courante. Désormais, tout redevenait logique. Liza Herrgot avait été placée *sciemment* à côté de lui pour pouvoir le draguer. Ce qu’elle avait fait habilement en lui offrant son caviar. La suite était facile: elle avait assez de charme pour séduire facilement n’importe quel homme; surtout dans une ambiance aussi débridée que celle de ce réveillon.

Seulement, ce n’était pas *elle* qui l’avait rhabillé, transporté, inerte, jusqu’à la cage aux tigres. Il avait fallu deux hommes, au minimum.

Autre chose. *Qui* avait fait les plans de table?

C’était le point le plus important.

Brutalement, il se demanda si la présence de la cage aux tigres n'avait pas été une attraction spécialement préparée pour *lui*. Une méthode habile pour un meurtre déguisé en accident. Comme l'avait dit le dompteur, c'était un miracle qu'il s'en soit sorti indemne.

Mais pourquoi Karl Kruger aurait-il monté une telle manip?

Il suffisait de ne pas l'inviter...

Lorsqu'il descendit prendre son breakfast, il était persuadé d'une chose: ce piège n'avait pu être monté par Karl Kruger. Par contre, ce ne pouvait qu'être quelqu'un de son entourage proche, connaissant les plans de table et disposant d'une logistique importante. La question était de savoir pourquoi?

Plus il y pensait, plus il se persuada que cela avait forcément un lien avec la mission confiée par la CIA. Une mission apparemment simple: contacter un industriel suisse pour lui demander de lui acheter des brevets.

Dans ce cadre, il n'était pas prévu de détour par une cage avec trois tigres royaux.

Qui ce contact éventuel avait-il pu déranger au point d'organiser un piège aussi sophistiqué?

Il baissa les yeux sur sa Breitling Bentley. Trop tôt pour appeler Washington où il faisait encore nuit, à cause du décalage horaire, mais Madrid, oui.

Il commença par le numéro fixe de la Station, tombant sur un répondeur impersonnel. Le portable de Bill Higgins, le chef de Station, était, lui aussi, sur répondeur. Rien d'étonnant un 1^{er} janvier à huit heures du matin. Malko laissa un message, demandant à être rappelé d'urgence, en raison d'un «cas non-conforme».

Après tout, après avoir failli périr dévoré, il avait le droit de gâcher le repos du chef de Station.

1. Monsieur, Monsieur. Ça va?

2. Ivrogne.

CHAPITRE IV

Karl Kruger ouvrit les yeux et les referma aussitôt, pour ne pas voir le plafond se gondoler. Ce n'est qu'à la troisième tentative qu'il parvint à garder les yeux ouverts sans éprouver une sensation de mal de mer... Il était couché en biais dans son lit de deux mètres sur deux, vêtu encore d'un superbe caleçon de soie mauve. En s'étirant, il heurta quelque chose de chaud et d'élastique: la croupe de Martha qui dormait encore à poings fermés. Elle aussi avait conservé son string.

Le Suisse s'étira: leur tenue signifiait qu'ils n'avaient pas fait l'amour à la fin de la soirée. Ce qui n'avait rien d'étonnant, étant donné la quantité d'alcool qu'il avait ingurgité sans parler des lignes de coke. Même si Martha avait tout fait pour l'allumer toute la soirée. Euphorique, il allongea le bras et lui flatta la croupe. Deux globes magnifiques à qui il se promit de faire honneur dès qu'il aurait pris son «frühstück¹».

Il détestait baiser l'estomac vide.

Automate bien dressée, la Polonaise soupira, envoya une longue main aux ongles très rouges qui se referma doucement sur le slip mauve.

Elle avait de bons réflexes.

Ce simple contact ajouta à l'euphorie de Karl Kruger. Il était en train de réaliser son rêve: devenir un « people ». Bien sûr, il possédait beaucoup plus d'argent que certaines personnalités gâtées par les magazines, mais, jusqu'ici, personne ne le reconnaissait dans la rue.

Sauf dans son village de Haag, au fin fond de la Suisse profonde. Ici, à Marbella, il commençait à exister pour le monde extérieur. Grâce à la fête qu'il venait de donner pour ce réveillon 2010, il allait devenir un « must » de la Costa del Sol. Les gazettes locales allaient en parler, ses invités aussi, ainsi que les inconnus rameutés par l'agence de relations publiques qui avait géré les invitations. Il lui suffirait de quelques fêtes de cet acabit pour être reconnu dans les restaurants locaux, avoir toujours une table chez Olivia Valère, sans réserver, et, surtout, être photographié dans les fêtes où il serait invité à son tour...

Sa Polonaise de 1 m 82 était assez spectaculaire pour participer à cette ascension et lui apporterait même quelques plus... Elle était capable de retirer sa culotte en plein restaurant et de la poser sur la table, rien que pour se faire remarquer...

Karl Kruger ferma les yeux de bonheur. Sous la caresse des doigts habiles de Martha, son sexe commençait à grossir. Après tout, il n'attendrait peut-être pas le « *frühstück* »...

D'ailleurs, comme si elle avait lu dans ses pensées, Martha, d'un habile coup de poignet, venait d'extraire son membre déjà présentable du caleçon mauve.

À quarante ans, Karl Kruger estimait qu'il était temps de s'amuser, d'échapper à la vie terne du canton de St Gall, probablement le plus conservateur du pays. Le dernier à avoir accordé le droit de vote aux femmes, à regret d'ailleurs.

La location de cette luxueuse résidence de la Costa del Sol allait lui permettre de faire son trou dans le monde des « people ». Ses rares distractions s'étaient résumées jusque-là aux très sages prostituées de l'hôtel Baur au Lac de Zurich. Et encore, une fois par mois, au maximum.

Un couinement prolongé l'arracha à ses douces pensées. Il tourna la tête vers la table de nuit et aperçut le cadran d'un de ses portables qui clignotait: il avait un message. Il faillit refermer les yeux et se laisser administrer la fellation que Martha lui promettait silencieusement. Seulement, son sérieux suisse prit le dessus: il devait toujours répondre à ce portable-là.

Il allongea le bras et saisit le portable, jouant sur les touches pour afficher son message. Celui-ci était très court: *Retournez aujourd'hui à Genève. Vous êtes en danger. Hormouz.*

Karl Kruger fixa le message jusqu'à ce qu'il s'efface. Avec l'impression d'avoir reçu une décharge de 220 volts. Sa tête retomba sur l'oreiller. Il ne sentait même plus la main qui le masturbait lentement.

Ce n'était pas un conseil, mais un ordre. Pourtant, il avait beau se creuser la tête, il ne discernait rien d'inquiétant lors de la soirée du réveillon.

Celui qui venait de lui expédier ce texto se trouvait quelque part dans la grande maison. Il aurait pû l'appeler, mais préférait ce mode plus comminatoire du SMS.

Karl Kruger ferma les yeux, repensant à la longue période heureuse qui s'était écoulée depuis qu'un jour de 1974, un étranger avait débarqué à Haag pour voir son père Eric Kruger, ingénieur et directeur d'une usine fabriquant des pompes à vide. Un homme corpulent, plein de charisme, parlant parfaitement anglais, allemand et même hollandais.

Lorsqu'il avait donné son nom, Abdul Quader Khan, cela n'avait absolument rien dit à son père, Eric. Il se présentait comme ingénieur, spécialiste du nucléaire, travaillant justement pour le programme nucléaire pakistanais. Il semblait beaucoup aimer son pays et cela avait favorablement impressionné Eric Kruger, lui aussi pétri de civisme.

Abdul Quader Khan lui avait ensuite expliqué que les pompes à vide fabriquées par la société où il travaillait comme directeur, Vakuum Allgemeine Technologie, étaient les meilleures du monde et qu'il souhaitait en acquérir un nombre important pour le gouvernement pakistanais. Plus quelques composants très pointus utilisés dans la même technologie.

Du coup, Eric Kruger s'était mis à son compte, créant une petite société, la CETEC. La technologie des pompes à vide n'avait pas de secret pour lui.

Au fil des ans, il était devenu un des fournisseurs privilégiés d'Abdul Quader Khan, qui revenait sans cesse avec de nouvelles commandes, et payait rubis sur l'ongle.

Bien sûr, Eric Kruger qui n'était pas idiot, s'était vite rendu compte que les centrifugeuses qu'il livrait par pleins cargos au Pakistan ne pouvaient servir qu'à une chose: développer une industrie nucléaire *militaire*. À l'époque, on parlait encore peu de prolifération et les lois étaient assez floues. Honorablement connu de la douane suisse, Eric Kruger pouvait exporter à peu près ce qu'il voulait.

Cela avait duré ainsi pendant des années. Eric Kruger avait laissé la place à son fils aîné, Karl, continuant à vivre en apparence modestement dans sa petite maison de Haag, mais les différents comptes bancaires de la famille qu'il avait ouverts un peu partout dans le monde, se garnissaient d'une façon très sympathique. Et, plus tard lorsque Abdul Quader Khan avait présenté à Karl d'autres clients, celui-ci n'avait pas hésité à tout faire pour les satisfaire. Bien sûr, ce n'étaient pas des gens fréquentables, Irakiens ou Lybiens, mais ils payaient de mieux en mieux.

Entre-temps, le Pakistan avait procédé à un essai nucléaire qui le

faisait entrer dans le club fermé des nations possédant la Bombe.

Cela avait, certes, fait quelques vagues, vite calmées par les États-Unis, qui avaient *absolument* besoin de ce pays pour mener leur guerre en Afghanistan contre les Soviétiques. Alors les Pakistanais pouvaient bien se goinfrer de centrifugeuses pour enrichir leur uranium, tout le monde tournait la tête de l'autre côté.

Enhardi par ce silence complice, Karl Kruger s'était offert discrètement pour ses trente-cinq ans une magnifique propriété surplombant le lac de Genève, au lieu dit « Le creux de Genthold », à une quinzaine de kilomètres de Genève. Certes, cette vieille maison ne payait pas trop de mine, avec ses volets de bois à la peinture écaillée, son crépi jaunâtre, mais le parc descendait jusqu'au lac et un ponton permettait d'y amarrer un bateau.

Karl Kruger s'était bien gardé de la «rafraîchir». Il y venait surtout l'été et, parfois, en hiver. Même dans ses rêves les plus fous, lorsqu'il était jeune ingénieur, il n'aurait jamais pensé posséder une aussi belle maison.

Il faut dire qu'après le Pakistanais, il avait eu d'autres clients, présentés, eux aussi, par son désormais vieil ami Abdul Quader Khan, officiellement le Père de la Bombe pakistanaise.

Les Iraniens étaient plus onctueux, plus policés que les Pakistanais, mais tout aussi avides de centrifugeuses. Et aussi de beaucoup d'autres choses.

Cette fois, Karl Kruger n'ignorait pas qu'il avait franchi la ligne rouge: le monde entier savait que l'Iran se forgeait secrètement un programme militaire nucléaire, tout en jurant le contraire, la main sur le cœur.

Désormais, l'empire de Karl Kruger s'étendait jusqu'à la Malaisie et Dubai. Il arrivait à procurer à ses clients de Téhéran des éléments qu'ils n'auraient jamais pu avoir sans lui. Bien sûr, ce qu'il faisait était illégal, mais tout le monde semblait s'en moquer.

En plus, pas fou, il avait monté un réseau de sociétés complètement opaques qui lui permettaient de ne jamais livrer *directement* à l'Iran.

Les Iraniens avaient la délicieuse habitude de récompenser certains contrats par des valises pleines de billets, livrées directement à Dubai. Certes, il s'agissait de dirhams emirati, mais n'importe quel changeur les échangeait contre des dollars, des euros, ou même des francs suisses, contre une très modeste commission.

Encouragé par son impunité, Karl Kruger avait décidé de franchir un

pas de plus vers la gloire en louant la villa de Marbella. Il en avait assez d'être plus riche que riche et que personne ne le sache. Ce rêve doré s'était brisé un mois plus tôt. Un de ses interlocuteurs iraniens, un certain Hormouz Khodar, qui était son contact à Genève où il résidait comme correspondant du journal iranien *Kayan* et accompagnait toujours ceux qui lui passaient commande, avait débarqué à Haag, accompagné de deux personnages inquiétants, des montagnes de chair, mal rasées, toujours en noir. Hormouz Khodar lui avait alors expliqué qu'il devait être très prudent, car les Américains, qui faisaient tout pour empêcher l'Iran d'avoir la Bombe, avaient appris le rôle essentiel joué par Karl Kruger. L'Iranien avait laissé entendre qu'ils seraient tout à fait capables de l'assassiner, ce qui serait extrêmement fâcheux pour le programme nucléaire iranien. Donc, tant que les commandes en cours ne seraient pas livrées, on allait le «protéger». C'est-à-dire qu'Hormouz Khodar et ses sbires ne le quitteraient plus d'une semelle.

Karl Kruger n'avait pas osé refuser. Cet homme lui faisait peur. Désormais, il ne se déplaçait plus seul et Hermouz Khodar exigeait d'être tenu au courant de tous ses nouveaux contacts. Lorsque Karl Kruger se trouvait à Haag, ses « anges gardiens » s'installaient à l'hôtel Kreuz, à un jet de pierre de sa maison. En déplacement, ils le suivaient comme son ombre. À Marbella, il les avait logés dans la villa et ils avaient exigé d'avoir accès à la liste des invités de son réveillon.

Lorsque sa secrétaire lui avait transmis le message du représentant de la *Big Black River Technologie*, il en avait naïvement parlé à Hormouz Khodar, qui lui avait dit aussitôt de se méfier. Et l'Iranien avait paru furieux quand Karl Kruger lui avait avoué l'avoir invité à son réveillon. Il avait dû lui jurer de ne pas donner suite à cette proposition.

Karl Kruger avait promis, sans comprendre pourquoi. De toutes façons, il n'avait pas besoin d'argent.

Hormouz Khodar avait également exigé d'être à sa table et refusé le smoking qu'on voulait lui prêter.

Depuis la veille au soir, Karl Kruger n'avait plus pensé à la présence de cet homme à la table voisine.

En tous cas, il n'avait pas envie de se heurter à l'Iranien. Dans quelques semaines, les livraisons en cours seraient terminées et il prendrait ses distances.

Le temps allait se gâter à Marbella, selon la météo, et janvier n'était jamais drôle; il serait aussi bien à Genève.

Sa décision fut vite prise.

D'un geste agacé, il écarta la main de Martha de son sexe, se retourna et composa un numéro sur sa ligne intérieure. Qui répondit tout de suite.

– Carmen, dit-il, il y a un changement. Allez prévenir les pilotes que nous repartons aujourd'hui. Qu'ils préviennent la tour de contrôle de Malaga.

– Bien monsieur, fit la voix déférente de celle qui lui servait de secrétaire et aussi de chauffeur.

Il se remit à plat dos sur le lit et aussitôt, ce fut la bouche de Martha qui effleura son sexe encore gonflé. Déconnecté soudain des plaisirs de la chair, il l'écarta brutalement. Pour la première fois depuis longtemps, il maudit l'engrenage doré, mais risqué, qui avait fait sa fortune.

Seulement, dans ce domaine, il n'y avait pas de rétropédalage.



Le chef de Station de la CIA à Madrid avait enfin répondu à Malko. Il était bloqué dans une tempête de neige. Impossible pour lui de rejoindre Marbella avant le lendemain 2 janvier au plus tôt.

Le temps, en plus, s'était refroidi, et, de son bungalow n° 7, Malko pouvait contempler les vagues grises de la Méditerranée et la plage déserte du Marbella Club. Déjà, en été, l'eau était glaciale sur la Costa del Sol, alors, en hiver...

Il gagna la salle à manger décorée pour le repas de réveillon. Elle était déserte, bien qu'il soit deux heures, les Espagnols déjeunant entre quatre et cinq heures. Devant cette salle à manger vide, Malko recula. Le pianiste de service, coincé dans une alcove, jouait mollement « Besame mucho », probablement le seul air qu'il connaisse. On aurait pu le remplacer par un piano mécanique...

Malko regarda sa Breitling. Deux heures cinq. Karl Kruger devait être réveillé. Or, Malko avait quelques questions à lui poser...

Abandonnant le Marbella Club désert, il sauta dans sa Polo blanche et s'engagea sur l'ancienne route, en direction d'Algesiras. Il y avait très peu de circulation: les Espagnols dormaient encore. Le paysage était assez sinistre: des grues abandonnées au-dessus de chantiers

inachevés... C'était la crise. Et les innombrables *posadas*, *urbanizaciones* et golfs étaient presque tous à vendre. La région, bâtie sur le boom immobilier, était en train de s'effondrer. Horreur suprême, le maire de Marbella dormait en prison, pour avoir accordé des permis de construire à la pelle, sans être trop regardant. Évidemment, moyennant certaines compensations...

Après avoir contourné Port Banus, il parcourut encore quelques kilomètres et tourna dans la route N° 397 menant à Ronda, petite localité pittoresque nichée dans la montagne.

Après trois kilomètres, il tourna dans l'embranchement annonçant « Al Couzcouz ». La résidence luxueuse entourée d'un parc de 120 hectares louée par Karl Kruger.

La grille était toujours ouverte et il la franchit, s'arrêtant dans le premier parking.

Il vit tout de suite ce qui manquait: la cage aux tigres où il avait failli laisser sa vie avait disparu, sûrement démontée, tout comme le gros hélicoptère bi-rotor.

Apparemment, Karl Kruger était parti déjeuner. Peut-être à Tanger, dernière mecque des « people ». Comme il s'avavançait à pied vers la maison, une silhouette émergea de la cuisine: le maître d'hôtel avec qui il s'était entretenu après son aventure.

L'homme s'avança vers lui, souriant, et lança.

– Vous avez oublié quelque chose, *senor*?

– Non, je venais remercier Herr Kruger de cette excellente soirée.

– Hélas, *senor*, il est reparti pour la Suisse avec son amie, il y a environ une demi-heure. S'il avait été là, la grille aurait été fermée. Je l'ai laissée ouverte parce qu'on doit venir chercher les chaises et les tables.

– Parti? s'étonna Malko. Le 1^{er} janvier. C'était prévu?

– Je ne sais pas, *senor*. Le *senor* Kruger ne prévient jamais à l'avance.

– Il n'y a plus personne dans la maison?

– Si, moi, *senor*, et le personnel, qui va partir aussi, sauf ceux qui appartiennent au domaine. Et aussi, Miss Carmen.

– Qui est-ce?

– La secrétaire du *senor* Kruger. Elle conduit aussi la Maybach. Elle

n'est pas là, elle est descendue à San Pedro de Alcantara faire des courses.

C'était le Palais de la belle au Bois dormant.

Malko allait faire demi-tour, dépité, lorsque le museau carré de la Maybach s'encadra dans la grille.

– Ah, la voilà! fit le maître d'hôtel. Vous allez pouvoir lui parler.

La Maybach s'arrêta à trois mètres de Malko et il en émergea une grande brune au très beau visage, avec une queue-de-cheval, pas maquillée, en pull et pantalon.

Son regard se posa sur Malko sans aménité et elle demanda d'une voix neutre.

– *Senor*, que désirez-vous?

– J'étais venu remercier Karl Kruger, expliqua Malko, mais je viens d'apprendre qu'il est parti

– En effet, et je vais en faire autant. Je dois ramener la voiture en Suisse. Que puis-je faire pour vous?

Malko, s'il voulait avancer, n'avait guère le choix.

– Savez-vous qui a composé la liste des invités? demanda-t-il.

– L'agence de relations publiques qui a organisé la soirée. Pourquoi?

– Je me trouvais à la table 16, expliqua Malko et j'avais une très charmante voisine, Mrs Liza Herrgot. Nous nous sommes perdus de vue à la fin de la soirée et j'aimerais connaître son adresse afin de pouvoir la recontacter.

Le maître d'hôtel s'était rapproché et murmura quelques mots à l'oreille de la brune qui eut un sourire condescendant.

– Ah, c'est vous qui vous êtes retrouvé dans la cage des tigres! Vous auriez pu être tué.

Malko prit l'air volontairement penaud.

– Je sais, reconnut Malko, c'est idiot. Je ne sais pas ce qui s'est produit. Pensez-vous pouvoir m'aider pour Liza Herrgot?

Carmen sembla hésiter quelques secondes, puis lui adressa un sourire un peu plus chaleureux.

– Je dois avoir un double des listes au secrétariat. Venez.

Il la suivit à l'intérieur de la maison puis dans un bureau. La

« chauffeuse-secrétaire » sortit une énorme liasse de papiers d'un tiroir et commença à la consulter.

– Voilà, annonça-t-elle: table 16. Vous êtes le Prince Malko Linge.

– Exact.

– Votre voisine était Mrs Liza Herrgot de Zurich. Ou plutôt, aurait dû être...

– Pourquoi, aurait dû?

– Parce qu'elle s'est décommandée la veille; elle s'était cassé la cheville en skiant à Gstaad.

Malko en demeura muet quelques secondes.

– Mais alors, qui était la jeune femme brune qui se trouvait à ma gauche?

– Je l'ignore, affirma Carmen. Peut-être une amie de Madame Herrgot. Peut-être une pique-assiette. Il y en a dans toutes les soirées.

– Mais il n'y avait aucun contrôle à l'entrée? s'étonna Malko.

La « chauffeuse » sourit.

– Si votre nom est inscrit sur la liste, et si vous êtes en robe du soir, non! Les gens chargés du filtrage ne connaissent pas les invités de vue... D'ailleurs, vous avez dû vous en rendre compte... Voilà, je suis désolée.

Elle lui adressa un sourire un peu compassé et tourna les talons.

C'est à ce moment que surgit le maître d'hôtel. Pendant quelques instants, il tourna autour de Malko, puis se décida à lui parler.

– Señor, j'ai entendu votre conversation. Il s'agit bien de la très jolie jeune femme brune avec qui vous êtes entré ici, hier soir.

– Oui.

– Eh bien, je peux peut-être vous aider. Vers cinq heures du matin, je l'ai trouvée au milieu du hall en train de téléphoner de son portable. Elle m'a appelé, car elle ne parle pas espagnol. Elle était en train de joindre l'aéroport de Malaga pour se renseigner sur les vols à destination de Genève. J'ai obtenu le renseignement et je le lui ai communiqué.

– Lequel?

– Il y avait un vol à 11 heures, ce matin. Elle m’a ensuite demandé d’appeler un taxi. Ce que j’ai fait. Elle l’a attendu à la grille.

La belle fausse Madame Herrgot n’avait pas dû lui donner de gratification pour qu’il soit aussi prolix. Malko évita cette faute psychologique et lui glissa un beau billet vert de cent euros. Il s’était fait un ami.

– Cette Carmen est espagnole? demanda-t-il.

Le maître d’hôtel sourit.

– Oh non! Elle est autrichienne, d’Innsbruck. Elle s’appelle Carmen Wehr.

C’était toujours bon à savoir.

Malko remercia et regagna sa voiture. Désormais, il avait une tâche prioritaire: retrouver la fausse Liza Herrgot et découvrir qui lui avait demandé de séduire Malko. Pour le livrer ensuite aux tigres. S’il n’avait pas été obligé de rencontrer Bill Higgins, il aurait pris le premier avion pour Genève.

1. Petit déjeuner.

CHAPITRE V

Bill Higgins avait écouté le récit de Malko sans l'interrompre, ses longues jambes allongées sous la table du restaurant « El Bandido », le meilleur de Puerto Banus, un peu plus gai que le Marbella Club.

Le chef de Station de la CIA à Madrid était enfin arrivé vers sept heures du soir, en s'excusant patement. Avec son visage buriné, ses yeux qui clignaient sans cesse et le vague sourire qui flottait en permanence sur ses lèvres minces, il ressemblait à un vieil échassier fatigué. Il se versa un peu de vin rouge et soupira.

– Vous avez eu beaucoup de chance... Cette manip était évidemment destinée à vous éliminer *physiquement*.

– Cela me paraît évident, approuva Malko, mais je n'ai pas encore tout à fait compris *pourquoi*.

L'Américain hocha la tête et jeta un regard à la grosse serviette posée sur la chaise voisine de la sienne.

– J'ai l'explication là-dedans. Je pensais que ceux qui vous ont envoyé ici vous auraient mis au courant du background.

– Pas du tout, rétorqua Malko. On m'a seulement demandé de contacter Karl Kruger, au nom de la *Big Black River Technology*, une société de Washington, pour lui demander de vendre certains de ses brevets concernant les pompes à vide. J'étais supposé recevoir des instructions supplémentaires *après* lui avoir parlé.

Bill Higgins cligna des yeux encore plus rapidement et laissa tomber.

– Ce cher Ted¹ a péché par excès de confiance... Je vais vous expliquer rapidement ce qui a pu se passer, à la lueur de ce que nous savons:

Au mois de Novembre, l'Agence a récupéré en Arabie Saoudite un défecteur iranien, une opération préparée depuis des mois.

– Un scientifique?

– Pas tout à fait, même si ce Sharam Amiri a une formation d'ingénieur. Cependant, il tenait un rôle précieux à nos yeux. C'est lui qui était chargé des commandes de matériel « sensible » destiné au

programme clandestin nucléaire iranien.

» Il savait donc *exactement* qui étaient les fournisseurs de l'Iran, qui les aidait à construire leur Bombe. Parmi les filières qu'il nous a livrées, nous en connaissions certaines, mais on en a découvert une, passée jusque-là totalement inaperçue.

» Opérée par un certain Karl Kruger, ingénieur suisse de l'Université de St Gall, spécialiste de la technique des pompes à vide utilisées dans l'industrie nucléaire. Et donc des fameuses centrifugeuses destinées à «enrichir» l'uranium naturel pour l'amener au «grade» militaire, c'est-à-dire 93 %, afin qu'il soit utilisable comme combustible d'une arme nucléaire.

» Sharam Amiri nous a expliqué que Karl Kruger qui avait pris la suite de son père, avait monté tout un réseau de sociétés dans différents pays, afin de pouvoir livrer discrètement tous ces trésors à l'Iran sans se faire remarquer. À la fois, les éléments qu'il fabrique lui-même dans son usine suisse, et ceux qu'il se procure à l'extérieur.

– Vous avez prévenu les autorités suisses?

Bill Higgins montra quelques dents jaunes dans un sourire plein d'ironie.

– Surtout pas! D'abord, il nous faut des preuves *matérielles*, plus solides que la déclaration d'un défecteur qui peut vouloir nous « enfumer ». Karl Kruger est un citoyen honorable, issu du canton le plus conservateur de Suisse, qui a toujours payé ses impôts et jouit de l'estime générale. Donc, les Suisses y auraient été avec des pincettes et, lentement, très lentement...

» Alors qu'il y a urgence.

Malko leva un sourcil étonné.

– Urgence? Pourquoi?

Bill Higgins étendit la main vers sa serviette et en sortit un dossier noir.

– Je vais vous l'expliquer, résuma-t-il. L'activité clandestine de la famille Kruger dure depuis des années. Nous avons découvert que le père, Eric, a été recruté à la fin des années soixante-dix par Abdul Quader Khan, le scientifique pakistanais qui a dirigé le programme nucléaire pakistanais. Seulement, à l'époque, nous embrassions les Pakistanais sur la bouche, à cause de l'aide qu'ils nous apportaient en Afghanistan, contre les « Popovs ». Alors, on ne fouillait pas trop dans leurs petites affaires.

» Aujourd'hui, la situation est différente: Karl Kruger participe activement au programme nucléaire *iranien*. Or, nous avons décidé de *tout* faire pour le stopper, ou, du moins, le ralentir...

– Où en sont-ils? demanda Malko qui s'était déjà occupé de ce problème².

Bill Higgins arbora de nouveau son sourire ironique.

– C'est la question à mille dollars... Eux-mêmes ne le savent peut-être pas, car ce sont des technologies très pointues, qu'ils ne maîtrisent pas parfaitement.

» En tous cas, si nous n'arrivons pas à « retourner » rapidement Karl Kruger, ils seront très près du but...

– C'est-à-dire?

Bill Higgins regarda autour de lui avant d'ouvrir son dossier noir, bien qu'il n'y ait que trois tables occupées.

– Voilà, dit-il, Sharam Amiri nous a appris que l'Iran attendait dans un délai très proche trois choses de Karl Kruger.

» D'abord, un cargo chargé de cinq cents centrifugeuses P.2, dix fois plus puissantes que les P.1. Nous ignorons tout de ce cargo, sauf qu'il vogue ou qu'il va voguer très vite vers un port iranien. S'il n'est pas intercepté avant, il y déchargera sa cargaison.

» Il y a pire. Sharam Amiri attendait une quantité énorme de pièces détachées permettant de monter en Iran dix mille centrifugeuses P.2. C'est-à-dire de quoi produire l'uranium nécessaire à quatre bombes chaque année.

– C'est inquiétant, reconnut sobrement Malko.

Bill Higgins ne souriait plus.

– D'autant plus, dit-il, que nous ignorons tout de l'endroit où se trouvent ces pièces détachées et de la façon dont elles doivent parvenir aux Iraniens.

– Cela fait effectivement de très bonnes raisons de s'intéresser à Karl Kruger, reconnut Malko. Je ne le croyais pas capable d'une telle activité. Il a l'air d'un bon garçon un peu joufflu, mais inoffensif.

– Attendez! Le pire est à venir, affirma Bill Higgins. Notre ami Sharam Amiri nous a *aussi* appris que Karl Kruger est en possession de plusieurs CD ROM offerts à son père par Abdul Quader Khan, en

récompense de son aide « magique ». Ceux qui contiennent 95 % de secrets de fabrication de la bombe et ceux de la technologie très délicate de moulage de l'uranium enrichi en deux hémisphères permettant de fabriquer une bombe assez miniaturisée pour être placée dans l'ogive d'un missile intercontinental.

Malko hocha la tête.

– Les Iraniens ne possèdent pas déjà cette technique?

– Si c'était le cas, laissa tomber Bill Higgins, ils ne seraient pas prêts à payer dix millions de dollars à ce cher Karl Kruger pour récupérer ces CD ROM...

Un ange passa dans le restaurant désert et s'enfuit vers la Méditerranée...

Malko commençait à comprendre pourquoi il s'était retrouvé dans une cage aux tigres...

– Si je comprends bien, dit-il, les Iraniens veillent sur Karl Kruger comme du lait sur le feu... Vous ne vous en doutiez pas.

Bill Higgins cligna des yeux à la vitesse d'un sémaphore.

– Ted Boteler ne pensait pas qu'ils réagiraient aussi rapidement.

– Et férocement! compléta Malko.

– Apparemment, ils n'accordent pas une confiance excessive à Karl Kruger, commenta l'Américain.

– Mais *comment* ont-ils été au courant de ma tentative de « tamponnage »? s'étonna Malko.

– Nous n'en savons encore rien, avoua Bill Higgins. C'est probablement lui qui les a mis au courant...

– En tous cas, conclut Malko, ils le surveillent de près. Cela ne va pas être facile de le contacter.

– C'est pour cela qu'on *vous* a choisi, fit suavement Bill Higgins. Vous avez une excellente réputation à l'Agence.

Un petit coup de brosse à reluire n'a jamais fait de mal à personne. Malko essaya de garder la tête froide.

– Que suis-je censé faire, *maintenant*?

– Filer à Genève. Le COS de là-bas vous attend. Il a déjà dû travailler sur le dossier.

– D'accord, mais, en admettant que j'arrive à me trouver face à Karl Kruger, il va me rire au nez lorsque je lui proposerai de changer de camp.

Bill Higgins hocha la tête.

– On ne rit jamais au nez de quelqu'un qui vous propose dix millions de dollars. En billets ou dans un paradis fiscal tellement sûr qu'on ignore même s'il existe... l'Agence a décidé de mettre le paquet. Je vous l'ai dit, nous sommes pressés par le temps. On parlera morale plus tard. Bien entendu, en sus de ce trésor, l'Agence s'engage à mettre Karl Kruger à l'abri de toutes poursuites...

– Même des Suisses?

Bill Higgins eut un clignement d'œil joyeux.

– Les Suisses sont des gens pragmatiques et intelligents. Pourquoi se brouilleraient-ils avec le président des États-Unis, uniquement pour envoyer un de leurs citoyens en prison?

L'ange repassa en se tordant de rire.

Bill Higgins leva le bras pour demander l'addition. Interrompu par Malko.

– Si je veux approcher Karl Kruger avec une chance de succès, je dois connaître absolument le dispositif iranien autour de lui.

– Je vous ai dit que le COS de Genève s'en occupait.

– J'ai une méthode plus sûre, assura Malko, qui n'exclut d'ailleurs pas son aide. J'ai appris que la jeune femme qui m'a drogué – certainement pour le compte des Iraniens – a pris l'avion hier pour Genève.

– Vous avez son nom?

– Non, seulement sa fausse identité, Liza Herrgot.

Bill Higgins réfléchit quelques instants.

– Dans ce cas, cela ne va pas être facile, sinon impossible.

– C'est pourtant la seule piste que je possède, insista Malko. Elle aussi, on doit pouvoir la retourner. Mais, pour cela, il faut d'abord la retrouver.

Ils sortirent du restaurant. Le port était balayé par une brise fraîche et de gros nuages s'amoncelaient vers le sud.

– Il y a peut-être une chance, proposa Bill Higgins. Nous avons un bon « stringer » à l'aéroport de Malaga, Arturo Lopez, un lieutenant de la Guardia Civil, il devrait pouvoir vous aider.

– En effet, renchérit Malko, si elle a pris l'avion à Malaga, elle a sûrement rempli une fiche de départ puisqu'elle n'allait pas dans l'espace Schengen.

– Vous devez le connaître, compléta l'Américain. Lors de l'affaire du Prince saoudien, il y a cinq ans, vous l'aviez rencontré³.

– Oui, je me souviens, reconnut Malko. Une fine moustache et une silhouette enveloppée.

– OK, je vais essayer de le joindre, dit Bill Higgins.

Coinçant sa serviette entre ses pieds, il chercha dans la mémoire de son portable et composa un numéro, laissant un message.

Le lieutenant Arturo Lopez rappela vingt minutes plus tard, alors qu'ils passaient devant la villa du roi d'Arabie Saoudite, réplique de la Maison Blanche en plus grand, bâtie sur une colline, en face du Marbella Club, avec un petit cimetière attendant signalé par des ampoules lumineuses dessinant la forme d'un cimeterre;

– Arturo Lopez sera à l'aéroport de Malaga demain matin, annonça Bill Higgins. Il nous attend à neuf heures.

Lorsqu'ils entrèrent dans le Marbella Club, le pianiste égrenait les premières notes de « Besame mucho »...

Il n'y avait plus qu'à passer une soirée tranquille.



L'aéroport de Malaga paraissait surdimensionné en ce matin du 3 janvier avec son immense hall désert. Ultra moderne, énorme, conçu pour accueillir les hordes de touristes en été, il ressemblait au palais de Marienbad.

Le lieutenant Arturo Lopez les attendait dans le local de la Guardia Civil. Il étreignit Malko dans un *abrazo* chaleureux, s'assurant ravi de le revoir.

Il n'avait guère changé en cinq ans, prenant juste quelques kilos supplémentaires. La nourriture espagnole n'était pas vraiment diététique...

Ils se retrouvèrent dans la cafeteria déserte et Malko expliqua ce qu'il voulait.

– Vous pensez que cette femme voyageait seule?

– Je l'ignore, avoua Malko, mais je le pense. Pourquoi?

Le lieutenant de la Guardia Civil sourit sous sa fine moustache.

– En cette saison, il y a assez peu de femmes qui voyagent seules. Je vais aller examiner les fiches d'embarquement du vol du 1^{er} janvier pour Genève. Attendez-moi là.

L'officier espagnol mit pas mal de temps à réapparaître. En se rasseyant, il sortit une liasse de fiches d'embarquement de sa poche et la posa devant Malko et Bill Higgins.

– Voici les déclarations de toutes les femmes *seules* qui se trouvaient sur ce vol, annonça-t-il. Regardez si vous trouvez votre bonheur.

Malko entreprit d'examiner les fiches. En éliminant très vite quatre: des femmes de plus de soixante ans. Il en restait trois, dont il nota les identités:

Antoinette Balliani, Maria Kirschner et Juliette Naef. Leurs âges s'étagaient entre trente-cinq et cinquante ans. Il nota les numéros de leurs passeports. Malheureusement, les adresses ne figuraient pas sur les fiches d'embarquement.

Le lieutenant Arturo Lopez repartit ramener les fiches de débarquement et Malko en profita pour prendre une réservation sur le vol du soir d'Iberia pour Genève.

Plus rien ne le retenait à Marbella.

Il avait hâte de retrouver la fausse Liza Herrgot, car elle en savait sûrement beaucoup sur ceux qui « protégeaient » Karl Kruger.

Il avait d'autant plus besoin d'informations que les Iraniens savaient désormais qui il était et ce qu'il cherchait.

Ce qui promettait un avenir plutôt Rock and Roll. Malko avait déjà combattu contre le régime islamiste de Teheran et savait qu'il ne reculait devant rien pour défendre ses intérêts.

Le « retournement » de Karl Kruger n'allait pas être une promenade de santé.

Même avec dix millions de dollars.

1. Ted Boteler, chef de la Division des Opérations.
2. Voir SAS n° 161 «Le Programme 111 ».
3. Voir SAS «La connection saoudienne».

CHAPITRE VI

Le général Ali Tach, le nouveau responsable de l'OGAB, était de mauvaise humeur, après un long vol Teheran-Vienne où le Boeing des Austrian Air-line avait été secoué pendant tout le trajet par des trous d'air. En plus, il devait repartir le soir même pour l'Iran, devant rencontrer le lendemain Ali Khamenei, le Guide Suprême de la Révolution.

Son voyage éclair soulignait l'importance que l'OGAB attachait au cas de Karl Kruger.

Or, l'OGAB, chargé de la surveillance des scientifiques en Iran, ne disposait pas de structures hors du pays. Le général Tach avait donc dû sous-traiter avec l'*Etta'alat*, responsable des opérations de contre-espionnage dans le monde et disposant du personnel nécessaire.

La défection de Sharam Amiri avait déjà été un coup dur et il était vital qu'elle n'ait pas de conséquences trop sévères. Le général Ali Tach avait été nommé pour veiller au grain.

Il vida sa tasse de thé et lança à Iradj Lak, responsable du « *daftari vigié 1* » à Vienne.

– Où est Hormouz Khodar?

– Il arrive, assura Iradj Lak, son avion a été retardé par le mauvais temps.

Hormouz Khodar était le responsable de la protection de Karl Kruger, désigné par le général Tach en personne. Officiellement correspondant à Genève du grand quotidien Khayan, il dirigeait en réalité l'antenne de l'*Etta'alat* à Genève. Chargé plus particulièrement d'infiltrer les milieux de diplomates accrédités auprès des Nations Unies, et basés à Genève.

Tâche qu'il avait provisoirement abandonnée pour se consacrer uniquement à la protection de Karl Kruger.

Le général Tach avait tout juste reposé sa tasse de thé que la porte s'ouvrit sur la haute silhouette aux épaules voûtées d'Hormouz Khodar, sanglé dans une veste de cuir noir. Il avait les traits tirés et

ses yeux semblaient encore plus enfoncés dans leurs orbites que d'habitude. Il s'inclina profondément devant le général Tach.

– Je suis désolé, général, le vol était très en retard. Nous sommes partis avec une heure de retard de Genève.

Le général Tach balaya le retard d'un geste sec.

– Quelles sont les dernières nouvelles? demanda-t-il. Remplissez-vous votre mission correctement?

– Nous avons déjoué une tentative de pénétration des Impérialistes! annonça triomphalement Hormouz Khodar.

– Où?

– À Marbella, en Espagne.

– Pourquoi n'avez-vous pas empêché Karl Kruger de se rendre là-bas?

Désarçonné, Hormouz Khodar n'osa pas expliquer au général Tach que l'industriel suisse ne lui obéissait pas au doigt et à l'œil. Bottant en touche.

– Je l'ai fait rentrer à Genève, assura-t-il. Il se trouve dans sa propriété de Genthod. Deux de mes hommes ne le quittent pas d'une semelle.

– Comment avez-vous pu déjouer cette tentative de pénétration? interrogea le général Tach.

– Karl Kruger m'avait dit avoir été contacté par un soi-disant industriel de Washington, représentant la *Big Black River Technology Company* qui voulait lui acheter des brevets. J'ai demandé à nos gens de New-York de se renseigner et ils m'ont dit qu'il s'agissait d'une infrastructure de la CIA.

– Que s'est-il passé ensuite?

– Karl Kruger avait décidé de donner une grande réception pour le réveillon. Cinq cents personnes. Comme je craignais qu'à cette occasion, la CIA ne tente une approche, j'ai vérifié la liste des invités et j'ai découvert un de leurs agents que nous connaissons bien et qui avait eu la stupidité de s'inscrire sous son véritable nom.

Le prince Malko Linge.

– C’est lui qui avait contacté Karl Kruger au nom de la *Big Black River Technology Company*. Je l’ai donc surveillé toute la soirée, me trouvant à la table de Karl Kruger. J’avais prévenu celui-ci et il ajuste échangé quelques mots sans importance avec lui.

Le général Tach approuva de la tête.

– Bien. Il est reparti?

Hormouz Khodar ne sentit pas le piège.

– J’avais mis au point un piège pour l’éliminer, avoua-t-il. Grâce à une chance inouïe, cet agent a sauvé sa vie.

– Comment? aboya le général Tach.

Hormouz Khodar raconta l’histoire de la cage aux tigres, passant sur les détails. Au fur et à mesure de son récit, le visage du chef de l’OGAB s’assombrissait.

– Donc, conclut-il, cet homme s’en est sorti?

– Oui, mais...

– Imbécile! laissa tomber le général Tach. Maintenant, il sait que nous protégeons Karl Kruger. Ils vont redoubler d’efforts. Vous savez ce que nous attendons de Karl Kruger?

– Oui, bredouilla l’agent de l’*Etta’alat*.

– Tant que nous n’aurons pas *tout* obtenu, il faut, impérativement, interdire tout contact avec les Impérialistes. Je vous rends responsable de cette tâche, *haroye* Khodar. Il n’est pas question que vous échouiez. Les conséquences pour vous seraient extrêmement sévères.

Hormouz Khodar baissa la tête, sentant le sang se retirer de son visage. Il se voyait déjà pendu dans une cour de la prison de Evin.

– Je ferais tout ce qu’il faut! assura-t-il. Allah m’aidera.

Le général Tach ne releva pas et regarda sa montre.

– Je compte sur vous, répéta-t-il d’une voix glaciale. Repartez immédiatement sur Genève et tenez-moi au courant.

Sans discuter, Hormouz Khodar se leva, salua et s’esquiva. Se disant qu’il aurait été tellement simple d’égorger Karl Kruger, comme on faisait avec les ennemis de la République islamique.

Seulement, l’industriel suisse était le seul à détenir les secrets des affaires en cours...

Dès qu’il fut parti, le général Tach jeta à Iradj Lak.

- Je vais me reposer un peu.
- *Baleh, baleh* 2, fit presque servilement Iradj Lak. Suivez-moi.

La réunion se tenait au troisième étage de la représentation diplomatique iranienne à Vienne, un triste bâtiment entouré d'une maigre pelouse recouverte de neige, au coin de Jauresstrasse et de Metternich.

Dans le quartier des ambassades triste comme une ville d'Allemagne de l'Est, avec son absence de piétons, ses bâtiments noirâtres et ses multiples interdictions de stationner.

Depuis la défection de Sharam Amiri, c'est le général Ali Hussein Tach qui avait repris en main l'OGAB, responsable de la défection du scientifique, désormais entre les mains de la CIA. Dès la nouvelle de sa défection, les responsables du programme N°5 s'étaient rendu compte des conséquences potentielles catastrophiques de ce beau coup de la CIA. Sharam Amiri savait beaucoup de choses puisque c'était lui qui établissait la *shopping list* destinée à ceux qui aidaient l'Iran à se procurer les éléments de son projet nucléaire.

En dépit de ses efforts et des sommes colossales englouties dans le projet N°5, l'Iran avait besoin d'éléments qu'il ne savait pas encore fabriquer. D'où l'utilité vitale de gens comme Karl Kruger, qui, tout en faisant fortune, participait activement à la fabrication de la « Bombe »...

Soudain, le général Tach se tourna vers Iradj Lak.

– Envoyez un message à Genève. J'aurais dû le dire à cet imbécile. Qu'il force Karl Kruger à regagner son village.. C'est sûrement plus facile de surveiller une vallée au fond du canton de St Gall qu'une résidence dans le canton de Vaud.

– Il a très peur des Américains, remarqua Iradj Lak.

Le général iranien hocha la tête.

– Il faut qu'ils aient encore *plus* peur de nous.

De toute façon, Karl Kruger savait que les Iraniens n'hésitaient devant rien pour punir leurs ennemis. Chapour Baktiar ou Bani Sadr, les derniers Premiers ministres du Shah en savaient quelque chose. On était venu les assassiner chez eux dans des pays neutres. Alors qu'ils ne représentaient plus aucun risque pour le gouvernement de la République islamiste Alors, quelqu'un comme Karl Kruger...



Malko remontait lentement l'avenue de la Paix, qui contournait le compound des Nations-Unies par l'ouest, dans un paysage enneigé, balayé par un blizzard glacial que les Genevois appelaient gentiment «la bise»... Sur sa gauche, les ambassades les plus prestigieuses s'étaient les unes à côté des autres, en commençant par celle de la fédération de Russie, flambant neuve, tout près du siège du CICR.

Sur sa droite, c'étaient les Nations-Unies, noyées dans le brouillard d'hiver.

Enfin, il aperçut l'ambassade américaine auprès des Nations-Unies. Majestueuse, immense, plantée au milieu d'un grand parc cerné par des murs hérissés de barbelés, le long duquel patrouillaient des gardes armés.

L'entrée aurait pu être celle de Fort Alamo, avec une série de plots d'acier s'escamotant dans le sol pour laisser entrer et sortir les véhicules autorisés. Il s'arrêta devant et, aussitôt, un policier suisse vint lui demander ce qu'il voulait.

– J'ai rendez-vous avec le second conseiller, M. Malcolm Honeywell, annonça Malko. Je suis Malko Linge.

Il était arrivé la veille au soir de Malaga et s'était installé au Kempinski, anciennement Noga Hilton, refait, mais avec toujours autant d'Arabes qui déambulaient dans le lobby en jogging, léchant les vitrines regorgeant de montres de toutes les formes, toutes plus grosses et plus laides les unes que les autres.

C'était la mode.

– Monsieur Honeywell vous attend, annonça le policier suisse, tandis que les plots métalliques s'enfonçaient dans le sol. On se serait cru à Beyrouth, en dépit du décor bucolique.

Grâce à la présence des Nations-Unies à Genève, tous les pays y avaient une ambassade. Qui allait du palais à la chambre de bonne, selon les moyens financiers des contributeurs. De cette façon, *tous* les Services étaient présents au bord du lac Léman, sous des couvertures plus ou moins transparentes.

C'était quand même plus drôle que de se trouver à Berne, capitale de la Confédération helvétique, au cœur de la sinistre Suisse alémanique, grise et gaie comme un furoncle.

À peine était-il garé qu'une secrétaire emmitouflée comme si elle

revenait du cercle arctique s'approcha de lui.

– Je vais vous conduire à Mister Honeywell, annonça-t-elle avec un accent du sud des États-Unis. Elle était si emmitouflée qu'il était impossible de se rendre compte de ses formes.

À peine dans le hall, elle se hâta de se dépouiller de sa doudoune, révélant une silhouette plutôt sympa. C'était le Congo en été, grâce à un chauffage féroce.

Malcolm Honeywell, un gros homme massif, le visage poupin, les cheveux rejetés en arrière, accueillit Malko en bras de chemise, dans son bureau du second étage, visiblement en nage.

– J'essaie de faire baisser cette putain de température! soupira-t-il, mais l'ambassadeur est atteint d'hypothermie. Il grelotterait en enfer...

Il tendit à Malko une chope remplie d'un liquide brunâtre qui prétendait être du café. Au pays du Nespresso, c'était une honte.

– Je suis bien content de vous voir, soupira-t-il, une fois installé en face de Malko. Je suis inondé de messages de Langley, de Malaga et même de Vienne. On dirait qu'une putain de guerre vient d'être déclarée.

» Or, moi, ici, je n'ai pas les gens qu'il faut. Nous sommes des diplomates, martela-t-il. Les Suisses sont très à cheval sur les principes. On ne joue pas aux cow-boys. J'ai expliqué cela à Ted Boteler, mais il n'a pas l'air de comprendre. Il croit qu'on est en Irak ou en Afghanistan et qu'on peut tirer sur tout ce qui bouge...

– Nous n'en sommes pas là, fit Malko, rassurant. J'ai une mission bien précise, qui ne réclame pas de divisions blindées mais des informations. Que pouvez-vous me dire sur Karl Kruger?

L'Américain alla prendre un dossier sur son bureau et revint s'asseoir à côté de Malko.

– Pas grand-chose, avoua-t-il, parce que Langley m'a demandé pour le moment de ne pas alerter les Suisses. Donc, ce Karl Kruger habite un village perdu, au fond du canton de St Gall, Haag, et possède une maison au bord du lac, à une douzaine de kilomètres de Genève, à Genthod, 108, avenue de Lausanne. Téléphone 021 6549801.

– Pas de portable?

– Je ne le connais pas. Ça, c'est dans l'annuaire.

La première chose à faire était de vérifier où se trouvait l'industriel.

– Bien, remercia Malko. Maintenant, que savez-vous des Iraniens en

poste à Genève?

Malcolm Honeywell lui tendit un télégramme juste décrypté venant de la Station de Vienne: « le général Ali Tach, nouveau chef de l'OGAB, a effectué un voyage éclair à Vienne, en provenance de Teheran. Il y a rencontré un certain Hormouz Khodar venu de Genève. Ils sont tous les deux repartis le soir même ».

– Hormouz Khodar est *officiellement* correspondant du Khayan à Genève, expliqua le chef de station. C'est en réalité le chef de l'antenne de l'*Etta'alat* ici. La représentation iranienne se trouve au 28, chemin du petit Saconnex, pas très loin d'ici, au quatrième étage. Sur la liste diplo, Hormouz Khodar est listé à la même adresse. Comme il y a des appartements privés dans cet immeuble, il doit y loger.

– Vous savez à quoi il ressemble?

– Non.

Un ange passa: la CIA n'était plus ce qu'elle était. Si le général Ali Tach, en charge de l'OGAB, était venu en Europe, il y avait de fortes chances pour que son voyage concerne l'affaire Karl Kruger. Donc, cet Hormouz Khodar devait en être chargé à Genève.

– Les Iraniens se tiennent tranquilles, ici? demanda Malko.

– Absolument, affirma l'Américain. Ils font du lobbying auprès des autres diplomates.

– Bien, conclut Malko, vous savez que j'ai été victime d'une tentative de meurtre à Marbella. Une femme y était mêlée, une certaine Antoinette Galliani. Je voudrais la retrouver...

Malcolm Honeywell secoua la tête, perplexe.

– Vous n'avez pas d'adresse?

– Non, mais elle a un passeport suisse...

– *Well*, je peux demander à mon homologue du SRC, les Services suisses, l'ancien SAP. Ils sont à Berne, dans Tauenstrasse mais ils ont un représentant ici, à l'État Major de la police cantonale. Chemin de la Gravière. Mais qu'est-ce que je vais leur dire?

– Soyez vague. Dites que c'est une demande de la Station de Madrid. Tout ce que je veux, c'est l'adresse.

– OK, je vous appelle dès que je l'ai. À propos, j'ai reçu l'ordre de Langley de mettre à votre disposition dix millions de dollars, en cash. Il faudrait me prévenir vingt-quatre heures à l'avance, au moins...

Malko ne put s'empêcher de sourire.

– Ce n'est pas encore d'actualité... Gardez-les bien au chaud. Et secouez vos Suisses.



Le 28 chemin du petit Saconnex était un chemin en pente raide descendant en zig-zags et se terminant en impasse. Malko s'y engagea avec précaution, découvrant au fond un immeuble grisâtre devant lequel étaient alignées des voitures en plaques CD.

À gauche, c'était l'ambassade d'Allemagne, et, à droite, plusieurs plaques de cuivre indiquaient les légations de Moldavie, du Bénin et d'Iran.

On était loin du luxe de l'ambassade US. L'immeuble, plutôt pouilleux, évoquait une HLM. Impossible de se garer. Il alla jusqu'au fond et fit demi-tour. Au moment où il repassait devant le grand immeuble, un homme en sortait, sanglé dans un manteau de cuir noir. Il gagna une voiture garée en face du 28 et ouvrit la portière. Comme il tournait la tête vers la Golf de Malko, ce dernier vit nettement son visage.

C'était l'homme à la tête d'oiseau de proie, sans cravate, qui se trouvait à la table de Karl Kruger, au réveillon de Marbella.

1. Bureau Spécial.

2. Oui, oui.

CHAPITRE VII

Hormouz Khodar faillit avoir un infarctus. Se trouver pratiquement nez à nez avec l'agent de la CIA qu'il avait tenté de liquider à Marbella, et, en plus, en bas de chez lui, c'était trop!

Comme un automate, il monta dans sa voiture à plaque bleue 1 et démarra derrière la Golf noire. Partagé entre la fureur et une panique viscérale. Il revoyait le général Ali Tach lui intimant l'ordre d'empêcher tout contact entre la CIA et Karl Kruger. Et voilà que ce maudit Malko Linge se trouvait à Genève! Et ce n'était sûrement pas par hasard s'il se trouvait en bas de l'immeuble de la délégation iranienne. Hormouz Khodar se doutait bien qu'il était repéré par les Américains depuis longtemps. Cela signifiait aussi que la CIA avait fait le lien entre l'attentat de Marbella et les Iraniens.

La Golf noire s'arrêta au feu rouge de l'avenue de Ferney et l'Iranien en profita pour noter son numéro: 525 716 VD.

L'agent de la CIA descendait vers le centre ville. Où pouvait-il aller?

Tout en conduisant, Hormouz Khodar appela de son portable Darius Chafa, un de ses hommes chargés de la surveillance de Karl Kruger, et lui donna l'ordre d'empêcher qui que ce soit d'entrer dans la résidence de l'industriel suisse.

La Golf franchit la place des Nations, décorée d'une sculpture contemporaine représentant une chaise de quinze mètres de haut avec un pied cassé, puis descendit l'avenue de France. Au lieu de tourner à gauche, au carrefour Forestier, en direction de Lausanne, elle continua sur sa droite, longeant le lac en direction du centre de Genève.

Le pouls de l'Iranien se calma un peu. Pendant quelques secondes, il avait craint que Karl Kruger ait pris secrètement rendez-vous avec cet agent de la CIA.

Le danger s'éloignait.

Un peu.



Malko gardait le regard glué au rétroviseur. Après la rue du petit

Saconnex, il avait eu l'intention de se rendre à Genthod, repérer la propriété de Karl Kruger. Avec Hormouz Khodar derrière lui, il n'en était plus question.

Il suivit le quai jusqu'à une petite rue menant au parking du Kempinski et y descendit.

Cinq minutes plus tard, revenu dans sa suite, il appelait le numéro de Karl Kruger.

Une voix d'homme avec un accent étranger décrocha aussitôt.

– *Herr Kruger, bitte*²? demanda Malko.

– Qui le demande?

– Malko Linge. Nous devons nous voir à Marbella, mais il a été obligé d'avancer son départ. J'étais à sa soirée de réveillon.

– *Moment*³!

Long silence, puis l'homme répondit rapidement, avant de raccrocher.

– Herr Kruger ne se trouve pas à Genève.

Malko était déjà en train d'appeler Haag. La secrétaire à qui il avait déjà parlé lui répondit aussitôt. Charmante.

– *Herr Kruger* est à Genève.

– Vous avez son numéro de portable?

– *Ach!* Je ne suis pas autorisée à le donner. Mais je vais lui dire que vous cherchez à le joindre. Je lui parle deux fois par jour.

– *Danke vielmals*⁴!

Au moins, il était certain que l'industriel suisse saurait qu'il voulait le joindre.

Il appela « Directives.CH », l'annuaire de Swisscom; et demanda s'ils avaient un portable au nom de Karl Kruger.

Ils n'avaient rien à ce nom. Donc, il n'avait plus qu'à briser le cercle d'acier qui entourait l'industriel suisse. Il ne pouvait quand même pas lui proposer dix millions de dollars par l'intermédiaire d'une secrétaire...



Darius Chafa et Mahmoud Toman se levèrent vivement en voyant Hormouz Khodar surgir dans le hall de la maison de Genthold. Même à l'intérieur, ils conservaient leurs longs manteaux noirs d'où émergeaient des cols roulés de laine épaisse de même couleur.

Anciens lutteurs, ils avaient été élevés dans la violence. Le truc de Darius Chafa c'était de crever les yeux de ses adversaires avec ses deux pouces. Il ne fallait pas beaucoup de force physique, mais une volonté d'acier. Grâce à un copain, ils avaient été enrôlés dans les *bassidjis*, les supplétifs du régime iranien. Chargés de toutes les basses besognes: la chasse aux « dépravés », ceux qui ne respectaient pas les lois vestimentaires islamiques, ou aux « opposants ». Quand leurs supérieurs leur en désignaient un à éliminer, ils le poursuivaient sur leurs motos légères, le coinçaient et le tuaient à coups de massue traditionnelle, en forme de bouteille allongée. À eux deux, ils en faisaient de la pulpe, brisant les os, écrasant les visages, faisant éclater les viscères.

Un tel professionnalisme avait attiré l'attention de la VAVAK, qui avait pris la suite de la SAVAK, la sinistre police politique du Shah. Devenus spécialistes de l'interrogatoire, Darius et Mahmoud avaient été ensuite récupérés par l'*Etta'alat* qui avait besoin de gens comme eux, hors d'Iran, pour terrifier les traîtres.

– Personne n'est venu? lança Hormouz Khodar, visiblement très nerveux.

– Personne, firent-ils en chœur.

– Kruger est là?

– En haut, dans son bureau.

L'Iranien était déjà dans l'escalier. Il frappa à peine avant de pousser la porte du bureau où Karl Kruger était penché sur des papiers.

Hormouz Khodar se planta devant lui et l'industriel leva la tête.

– Que se passe-t-il?

– Les Américains veulent vous enlever! lança tout à trac Hormouz Khodar.

Karl Kruger posa son stylo.

– D'où le savez-vous?

– De très bonne source, prétendit Hormouz Khodar. Il ne faut pas

rester ici, c'est trop dangereux. Ils ont beaucoup de moyens...

– Et pourquoi m'enlevaient-ils? bredouilla Karl Kruger, quand même inquiet.

Hormouz Khodar lui jeta un regard méprisant.

– Pour vous faire parler. Ils vont vous torturer. Pour vous faire dire ce que vous faites avec nous. Après, ils vous tueront.

Devant cet avenir rose, Karl Kruger sentit son cerveau vaciller mais ne perdit pas complètement pied.

– Où voulez-vous que j'aille? demanda-t-il. En Iran?

La question prit Hormouz de court.

– Pas encore. Où en sont les livraisons?

– Ce n'est pas encore prêt.

– Alors, il faut retourner à Haag. Là-bas, vous êtes plus en sécurité...

Karl Kruger baissa la tête, buté.

– Je dois rester ici encore quelques jours. J'ai des choses importantes à régler.

L'Iranien n'insista pas. L'industriel suisse n'était pas aussi facile à manipuler que le pensait le général Ali Tach. De toutes façons, Karl Kruger ne bougerait plus sans être encadré par lui et ses hommes.



Karl Kruger avait été déstabilisé par la visite de l'Iranien. Il n'aurait jamais pensé que son paisible petit trafic se termine dans cette apothéose de violence et il n'aimait pas cela.

Pour se calmer, il piocha dans leur boîte un macaron *Burgerli* et tenta de faire le point. Sa secrétaire lui avait transmis l'appel de Malko Linge et il était désormais certain que cet homme représentait bien la CIA. Que l'Agence de Renseignement américaine s'intéresse à lui n'avait rien d'étonnant. Mais voulait-elle le kidnapper? Ou pire.

Il n'arrivait pas à trancher. C'est vrai, il détenait des informations précieuses pour les Américains, mais étaient-ils si puissants que cela? Il était suisse, vivait en Suisse et pouvait facilement prévenir la police. Mais c'était un engrenage dangereux car on pouvait alors lui demander *pourquoi* les Américains voulaient le kidnapper?

Son macaron terminé, il prit son portable et appela son avocat genevois, Christian Rumlang, qui s'engagea à venir lui rendre visite le lendemain.

Ce qui le forçait à rester là. Il avait aussi une raison précise pour ne pas retourner immédiatement à Haag, impossible à avouer à Hormouz Khodar, qui n'aurait pas compris. Dans trois jours, il y aurait une grande soirée caritative dans les salons de l'hôtel Président et il tenait absolument à s'y rendre, avec la pulpeuse Martha. Certain, grâce à sa spectaculaire maîtresse, d'être la cible des photographes. En plus, s'il achetait un des objets de la tombola en faveur des victimes du tremblement de terre d'Haïti, cela attirerait l'attention de la presse...

Même au milieu de ses soucis, il n'abandonnait pas son rêve de devenir un vrai « people ».

Il fixa pensivement son portable.

C'était facile d'appeler ce Malko Linge: il avait son portable. Mais c'était aussi courir un risque certain. S'il n'était pas persuadé que les Américains veuillent l'enlever, il était sûr, par contre, que les Iraniens n'hésiteraient pas à l'égorger, s'il les trahissait.

Les deux « bêtes » qui flanquaient Hormouz Khodar lui inspiraient une terreur viscérale.

Déconcentré, il gagna la chambre où Martha Garlinski regardait un DVD. Il s'allongea à côté d'elle et emprisonna un de ses seins à travers son cachemire. Leurs regards se croisèrent et la Polonaise retroussa ses grosses lèvres dans un sourire salace.

– Tu as envie d'un câlin? demanda-t-elle de sa belle voix rauque.



Malko roulait lentement sur l'ancienne route de Lausanne, qui longeait le lac Lemman, avec, de l'autre côté, la voie de chemin de fer. Les propriétés se succédaient, toutes plus somptueuses les unes que les autres.

Il ralentit en voyant le panneau « Genthod » et regarda les numéros.

Le 108 correspondait à une grille qui n'avait pas été repeinte depuis longtemps, contrastant avec l'aspect léché des autres. Derrière, il aperçut une grande maison pas très fraîche qui évoquait plus la Maison de la Famille Adams⁵ que la résidence d'un milliardaire. Cependant, elle dominait le lac et son parc descendait jusqu'à sa rive.

Un superbe emplacement.

Il continua jusqu'au prochain rond-point et revint sur ses pas. C'était rageant de penser que l'homme à qui il voulait proposer dix millions de dollars se trouvait derrière ces murs.

N'ayant rien d'autre à faire, il s'immobilisa sur un arrêt de bus et mit Radio City. D'où il se trouvait, il pouvait voir parfaitement la grille de la propriété de Karl Kruger.



Enfoui tout au fond du ventre de Martha, Karl Kruger reprenait goût à la vie.

La jeune femme continuait à regarder son DVD, mais s'était montrée très réceptive, accomplissant tout ce que l'industriel suisse attendait d'elle. Il avait joui en pétrissant ses seins magnifiques, demeurant ensuite allongé sur elle.

C'était beau d'être riche.

Ce n'était pas à Haag qu'il aurait déniché une créature de cet acabit... Et Karl Kruger ne se faisait aucune illusion. Les femmes comme Martha Garlinski n'aimaient pas les pauvres.

Il se jura de se sortir de son guêpier et de partir ensuite avec elle aux Caraïbes. Il avait encore beaucoup de choses à découvrir.



Malko, anesthésié par la clim, sursauta: il s'était presque endormi. C'est le coup de klaxon vengeur d'un Suisse pétri de civisme, outré de le voir garé sur un arrêt de bus, qui l'avait arraché à sa torpeur.

Sa Breitling indiquait cinq heures. Il était là depuis presque deux heures.

Il passait en « drive » lorsque son regard accrocha quelque chose sur sa gauche, devant lui: le museau noir d'une voiture qui sortait de la propriété de Karl Kruger! Lorsqu'elle fut sur la route, il reconnut la Maybach de l'industriel. Rapatriée de Marbella par la chauffeuse. Il démarra aussitôt, apercevant du coin de l'œil un homme au crâne rasé en train de refermer le portail.

Carmen Wehr, la chauffeuse, conduisait à la suisse: lentement et prudemment. Impossible de voir qui se trouvait dans la Maybach...

Celle-ci, à l'entrée de Genève, prit le bord du lac et s'engouffra dans le parking de l'Hôtel Président. Sans même réfléchir, Malko la suivit. Il vit la Maybach se garer au fond et Carmen Wehr en sortir, puis se diriger vers l'ascenseur menant à l'hôtel. Il attendit un peu mais personne ne sortit de la limousine. Après s'être garé à son tour, il rejoignit l'ascenseur. Très vite, il aperçut Carmen Wehr devant le desk du concierge de l'hôtel. Il attendit qu'elle ait fini de discuter avec lui, installé dans un fauteuil, non loin de l'ascenseur.

C'est en revenant vers l'ascenseur qu'elle l'aperçut. Il vit la surprise dans son regard, puis elle s'arrêta devant lui.

– Je ne m'attendais pas à vous voir à Genève! lança-t-elle avec un sourire.

– Et moi, je ne m'attendais pas à vous voir ici! rétorqua Malko. J'attendais un ami.

– Je suis venue prendre des billets pour la soirée de charité, dit-elle. Pour les enfants de Haïti.

– Pour *Herr* Kruger?

– Bien sûr! Vous l'avez revu?

– Pas encore, dit Malko, je lui ai laissé un message, j'attends qu'il me fixe un rendez-vous.

– Bonne chance! lança-t-elle avant de disparaître dans l'ascenseur.

Malko attendit quelques minutes puis gagna à son tour le desk du concierge.

– Je souhaite acheter des billets pour la soirée « Haïti », annonça-t-il.

Le visage du concierge s'éclaira.

– J'en ai encore quelques-uns. Souhaitez-vous prendre une table de dix? C'est seulement 10000 francs⁶.

– Je me contenterai de deux places, assura Malko.

– Très bien, Monsieur, approuva le concierge avec une infinitésimale touche de mépris dans la voix.

Lorsque Malko retourna prendre sa voiture, il était ravi. Avec un peu de chance, il arriverait à approcher Karl Kruger.

Il ne lui restait plus qu'à trouver une cavalière. Malcolm Honeywell

devait avoir ça sous la main.



Hormouz Khodar écumait de fureur, en comparant le numéro de la voiture aperçue en planque devant la maison, relevé par Darius et celui qu'il avait noté lui-même.

C'était bien le même!

Donc, l'agent de la CIA ne les lâchait pas. Il se retourna vers Darius Chafa.

– Elle est partie où, Carmen?

– Je ne sais pas.

Il décida de l'attendre. Lorsque la «chauffeuse» rentra dans la maison, il l'apostropha aussitôt.

– Où étiez-vous?

– Faire une course pour *Herr* Kruger.

– Vous n'avez rien remarqué de particulier?

Elle hésita.

– Si, j'ai croisé un des invités du réveillon, au Président. Celui qui avait bu et s'était retrouvé dans la cage aux tigres.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit? aboya presque l'Iranien.

Elle le toisa, ironique: elle détestait cet horrible bonhomme au visage d'oiseau de proie.

– « Bonjour », fit-elle. Maintenant, je dois vous laisser, *Herr* Kruger m'appelle.

Hormouz Khodar la regarda s'engager dans le grand escalier, ivre de rage. Il entra dans la zone rouge. S'il ne se débarrassait pas rapidement de cet agent de la CIA, c'est *lui* qui risquait de gros problèmes.

1. Plaque diplomatique.
2. M. Kruger, s'il vous plaît.
3. Une seconde.
4. Merci beaucoup.
5. Films d'horreur U.S.
6. Environ 7 500 euros.

CHAPITRE VIII

Malko était à peine revenu au Kempinski lorsqu'il reçut un appel de Malcolm Honeywell.

– Mon homologue du SRC m'a rappelé, annonça-t-il. Liza Herrgot avait sur son passeport une adresse à Monte Carlo, 23 rue du Jardin Exotique. Elle n'y habite plus depuis trois ans... Ils n'ont rien d'autre sur son adresse actuelle et elle peut vivre n'importe où, en Suisse ou à l'étranger.

– Tant pis! fit Malko.

Sûr de voir Karl Kruger à la soirée caritative, la traque de Liza Herrgot passait au second plan. N'ayant rien d'autre à faire, il parcourut la Tribune de Genève, déposée dans sa chambre. Tombant sur une page d'annonces «Charme» absolument extraordinaires pour un quotidien « respectable ». La prostitution étant légale en Suisse, la publicité avait repris ses droits. Soudain, entre une annonce proposant une certaine « Beckye, 19 ans, très séduisante, fesses cambrées, vraie bombe, porte-jarretelles, gode, fessées, fellation, 3^{ème} âge OK » et une autre vantant la transsexuelle «Valeria, porno star, blonde, au membre d'éléphant» il eut une idée.

Et si la fausse Liza Herrgot était une prostituée?

Étant donné ce qu'elle avait fait à Malko, ce n'était pas une femme « normale ». Peu probable que ce soit une agente iranienne. Pour ce genre de prestation, les Services sous-traitaient. Cela pouvait ouvrir une piste.

Il rappela Malcolm Honeywell et lui exposa son idée.

– Je vais entrer en contact avec le responsable de la Brigade des Mœurs, promet l'Américain et je vous rappelle.

– À propos, demanda Malko, j'aurais besoin d'une accompagnatrice pour une soirée caritative où je dois me rendre pour rencontrer Karl Kruger. Quelqu'un de sûr.

– Nous avons une stagiaire suisse, qui assure la liaison avec les administrations locales, répondit Malcolm Honeywell. Je vais lui demander.



Karl Kruger fut très surpris lorsque Hormouz Khodar entra dans la salle à manger où il achevait de déjeuner avec Martha d'un filet de perche et d'un soufflé aux framboises, son péché mignon.

L'Iranien était inhabituellement souriant et presque agréable à regarder.

Il prit une chaise et assit en face de l'industriel suisse, lançant de sa voix lente au lourd accent farsi.

– *Herr* Kruger, j'ai parlé avec mes chefs. Ils pensent que ce serait bien que vous parliez avec cet agent de la CIA...

Le Suisse en laissa tomber sa fourchette.

– Mais vous m'avez dit assez de le fuir! Qu'il voulait m'enlever ou pire.

– C'est vrai, confirma Hormouz Khodar, mais nous aimerions savoir ce qu'ils savent. Et si vous le recevez ici, vous ne risquez rien, nous serons là.

Karl Kruger était plutôt méfiant, mais se dit que cela enlèverait un poids de sa poitrine. Il pourrait peut-être enfumer les Américains.

– Très bien, fit-il, je vais l'appeler.

– Vous savez où le joindre?

La question avait claqué comme un coup de fouet. Karl Kruger se rendit compte qu'il avait fait une gaffe. Le regard fuyant, il bredouilla.

– Il a appelé ma secrétaire, à Haag, et a laissé son portable.

Hormouz Khodar ravala sa fureur. Il était *vraiment* temps d'éliminer ce gêneur. D'une voix presque douce, il lança.

– Donnez-lui rendez-vous demain à cinq heures et demandez-lui de passer par la grille du bas. C'est plus discret.

Tout en bas du parc, il y avait une grille donnant sur le parking utilisé par les habitués du petit port et les clients des restaurants fermés en hiver. On remontait à la maison par un sentier.

Comme Karl Kruger replongeait dans son soufflé aux framboises, Hormouz Khodar insista.

– Faites-le *maintenant*!

Karl Kruger faillit dire « non », mais il avait horreur des conflits. Il prit son portable, trouva le numéro de Malko Linge dans sa mémoire, le composa. Il passa aussitôt sur répondeur.

Le Suisse laissa le message dicté par l'Iranien d'une voix mal assurée. Aussitôt, Hormouz Khodar se leva et quitta la pièce.

Ragaillardi, Karl Kruger loucha sur le décolleté carré de Martha Garlinski qui découvrait ses seins presque jusqu'à leurs pointes. Sa robe framboise allait avec le soufflé. Pris d'une pulsion brutale, il allongea la main et l'enfonça dans son décolleté.

La jeune femme eut un mouvement de recul.

– Arrête! On va apporter le café! Tu ne peux pas attendre un peu?

Devant le regard furieux de son amant, elle ajouta d'un ton menaçant.

– Si tu continues, je ne viens pas au gala. Je ne veux pas passer pour une pute.

Furieux, Karl Kruger se leva. Il la dépassait de quinze centimètres.

– Tu es une pute! lança-t-il, méchant. Mais une belle pute!

Martha s'était levée aussi. Il la repoussa contre le mur et commença à farfouiller, d'abord dans le décolleté, faisant jaillir ses seins, en tordant les pointes, puis plongea la main sous la robe. Dès qu'il sentit le serpent d'une jarretelle, sa colère se dissipa et il commença à lui triturer le ventre, essayant de lui arracher son string.

Martha, qui pensait à l'avenir, cessa de lutter, et, d'un geste discret, se débarrassa de son string framboise, assorti à sa robe.

Mais ce n'était pas ce que voulait l'industriel.

– Suce-moi! ordonna-t-il.

En même temps, il pesait sur ses épaules. Martha Garlinski s'agenouilla sur le parquet de la salle à manger et défit le pantalon de son amant, découvrant un sexe en train de grossir et l'engoula.

Karl Kruger commença à peser sur sa nuque comme s'il la forçait, ignorant que Martha adorait cela. Très vite, sans interrompre sa fellation, elle se mit à gémir de plaisir.

Sans la moindre simulation.

Karl Kruger la releva et la poussa vers la table, retroussant la longue robe framboise et lui écartant brutalement les jambes.

Son sexe était devenu énorme, et il le ficha sans douceur dans le ventre de Martha qui eut quand même un sursaut brusque. Karl Kruger ne l'avait jamais caressée. Dans la vallée d'où il venait, les femmes n'étaient que des bêtes à plaisir ou des pondeuses.

Pendant qu'il la pilonnait, Martha laissa errer discrètement sa main vers le plat de soufflé aux framboises, imprégna de mousse un de ses doigts et le suçà tandis que son amant se répandait en elle avec un grognement de bûcheron.

– Putain, t'es bonne! grogna-t-il, en se retirant.

C'était le seul mot d'amour qu'il connaisse.

Le maître d'hôtel apporta les cafés trente secondes après qu'ils eurent repris leurs places à table.



Malko écouta trois fois le message de Karl Kruger, afin d'être certain qu'il ne se trompait pas. C'était inespéré. Qu'est-ce qui avait pu faire changer l'industriel d'avis?

Il se dit qu'il devait profiter de l'absence de ses «protecteurs» pour le rencontrer. Le fait de ne pas utiliser la porte principale allait dans ce sens.

Cette fois, les choses bougeaient.

Une sale petite idée tempéra son euphorie. Et si c'était un piège?

Autant prendre ses précautions. Il appela Malcolm Honeywell et le mit au courant. Précisant qu'il aurait besoin d'un peu d'artillerie. Le chef de Station ne manifesta pas un enthousiasme débordant.

– Nous sommes en Suisse, précisa-t-il, je vais voir ce que je peux faire. À propos, nous déjeunons demain avec le chef de la Brigade des Mœurs. Vous lui expliquerez ce que vous désirez. À une heure au Tsé Yang, dans le Kempinski. Passez tout à l'heure pour le reste.



Christian Rumlang, l'avocat genevois de Karl Kruger, avait écouté

patiemment son client et surtout sa dernière question: qu'est-ce que je risque?

Il se gratta la gorge et assura d'un ton rassurant.

– J'ai regardé les textes, ils sont assez flous, mais le gouvernement fédéral pourrait vous inculper d'exportation illicite de matériel de guerre à un pays sous embargo.. Plus quelques infractions annexes.

– Ce qui veut dire?

– Au pire, cinq ou six ans d'incarcération.

Karl Kruger pâlit.

– Cinq ou six ans! C'est affreux!

L'avocat eut un geste rassurant.

– Attendez! Nous n'en sommes pas là. Je pense que les Américains ne tiennent pas spécialement à vous envoyer derrière les barreaux, mais plutôt à ce que vous coopériez avec eux. Écoutez ce qu'ils ont à dire et revenez vers moi ensuite.

– Et les Iraniens?

– Au pire, nous demanderons à la police cantonale de vous protéger, assura l'avocat.

Ce qui ne rassura que partiellement Karl Kruger. Il valait mieux que cela ne soit pas à titre posthume. Il restait deux heures avant le rendez-vous avec l'agent de la CIA et il aurait du mal à se vider la tête d'ici là.



Malko s'engagea dans le chemin qui descendait vers le lac en virages serrés, le long de la propriété de Karl Kruger. Débouchant sur un endroit particulièrement sinistre. Un parking vide, balayé par de violentes bourrasques, face au petit port où une centaine de voiliers se balançaient dans la houle, en heurtant parfois leurs gréements.

Il s'arrêta sur le parking désert, et baissa sa glace, fouetté aussitôt par le vent glacial. À sa gauche, le restaurant était fermé pour l'hiver et à sa droite, il apercevait le parc en friche de la villa de Karl Kruger. Derrière un portail de bois à la peinture écaillée.

Il descendit de la voiture et s'approcha: le portail était fermé par

une grosse chaîne et un cadenas et il distingua derrière le sentier montant jusqu'à la maison. Il n'avait plus qu'à attendre qu'on vienne le chercher.

Il remonta dans la Golf pour fuir les rafales de vent. Le lac était démonté et les voiliers se balançaient en face de lui comme des échassiers pris de boisson.

Pas un chat, d'ailleurs, ce chemin était une impasse. Pour remonter au niveau de la route de Lausanne, il fallait passer dans un tunnel et ressortir de l'autre côté de la voie ferrée. Ce n'était pas pour rien que le lieu s'appelait «Le creux de Genthold». Sa Breitling indiquait 4 h 50. Il n'avait plus longtemps à attendre.

Machinalement, il effleura la crosse du Beretta 92 automatique confié par Malcolm Honeywell contre un reçu. À regret. À Genève, siège des Nations-Unies, la violence était officiellement bannie.

Soudain, il aperçut deux silhouettes en train de descendre à pied le chemin qu'il venait d'emprunter. Deux hommes de haute taille en noir.

Tous deux balançaient au bout du bras droit des objets oblongs comme de très longues bouteilles.

Qu'est-ce qu'ils venaient faire dans cet endroit désert? Le pouls de Malko grimpa brusquement. Il venait d'identifier ce qu'ils tenaient à bout de bras: de longues massues en bois. Il était tombé dans un piège.

Presque du même geste, il remonta sa glace et mit en route, partant en marche arrière pour effectuer un demi-tour. Les deux hommes s'étaient mis à courir dans sa direction. Ils semblaient voler sur le sol.

L'un d'eux, un colosse, envoya à toute volée un coup de sa massue dans la glace arrière de la Golf qui s'enfonça en se brisant. Instinctivement, Malko écrasa le frein. Apercevant le deuxième agresseur arriver à la hauteur de sa portière, il plongea la main dans sa ceinture pour y prendre le Beretta 92.

Juste au moment où la massue s'abattait sur la glace de la portière. Moins solide que celle de l'arrière, elle ne résista pas au choc et le bout de la massue frappa violemment Malko à la tempe.

Il tomba sur le côté et entendit le clac du loquet de la portière levé par son agresseur. Puis, aussitôt, une main le saisit au collet, l'arrachant de son siège et le jetant à terre. Sa dernière pensée avant de perdre connaissance fut qu'ils allaient le massacrer à coups de

gourdin.

CHAPITRE IX

Mamadou M’Ba engagea sa Fiat 500 noire dans le chemin en pente menant au Creux de Genthold.

– C’est là? demanda nerveusement le jeune homme blond assis à sa droite.

– C’est là! confirma le jeune Sénégalais. Dans cinq minutes, tu t’envoles au paradis, mon pote.

Tous les jours, Mamadou, dealer de cocaïne installé en Savoie, venait faire la tournée de ses clients genevois avec un petit stock de cocaïne qu’il achetait sur place. En Suisse, les peines pour trafic de stupéfiants étaient beaucoup plus légères qu’en France. En se promenant, il avait trouvé cet endroit idéal pour se faire une ligne. En hiver, l’endroit était parfaitement désert. C’est donc là qu’il emmenait ses clients. Sans sortir de la voiture, il posait une tablette entre les deux sièges, étalait la cocaïne dessus et tendait une paille à son client dès que ce dernier avait réglé...

Juste en sortant du dernier virage, il poussa une exclamation furieuse.

– Merde!

Il écrasa le frein pour éviter une voiture noire arrêtée en travers du parking, plusieurs glaces éclatées. Il y avait un homme à terre et deux autres, des colosses, en longs manteaux noirs, qui brandissaient au-dessus de lui de longues massues.

– Qu’est-ce que c’est? bredouilla le junkie.

– Une embrouille! fit sobrement Mamadou, qui connaissait la vie.

Déjà, il passait la marche arrière. Son client poussa un cri furieux.

– Où tu vas?

– Je me casse! Je veux pas d’embrouilles.

Un des deux hommes en noir s’avançait déjà vers la petite Fiat 500, son gourdin levé.

Soudain, l'homme qui était sur le sol roula sur lui-même au moment où son agresseur abattait son gourdin, parvenant à l'éviter, se releva et partit en courant en remontant la rue en pente, menant à la route de Lausanne. Lorsqu'il passa près de la Fiat, Mamadou M'Ba aperçut une grosse tache de sang sur sa tempe et cela lui fit froid dans le dos.

Les deux hommes s'étaient arrêtés à quelques mètres d'eux et échangeaient des propos furieux dans une langue inconnue. L'homme ensanglanté se trouvait déjà engagé dans la pente. Il disparut dans le virage au moment où ses deux agresseurs se précipitaient vers le portail de la maison, à droite, l'escaladaient et disparaissaient.

Mamadou M'Ba serrait son volant à le briser, retenant une nausée.

– C'est bon, ils sont partis! fit le junkie.

Mamadou se tourna vers lui, les yeux exorbités.

– Ça va pas! Les flics vont sûrement venir. On va aller ailleurs.

La tête dans ses mains, le jeune homme se mit à gémir.

– Putain, j'en peux plus!

Le Noir avait fini son demi-tour. Il se lança dans le chemin en pente en faisant rugir son moteur, doublant la victime de l'agression qui semblait avoir du mal à monter la pente. Il ne respira qu'une fois revenu sur la route de Lausanne.



Malko avait l'impression d'avoir un marteau-piqueur dans la tête. Il s'arrêta et s'appuya au mur de la propriété de Karl Kruger, cherchant de l'air. Il tâta sa tempe et réprima un hurlement. La peau était gonflée, arrachée par endroits, horriblement douloureuse.

Peu à peu, son pouls se calmait, mais la fureur l'étouffait. Sans l'arrivée providentielle de la Fiat, les deux Iraniens auraient pu le massacrer à l'aise. La tête lui tournait, il avait du mal à la bouger.

Presque sans réfléchir, il redescendit vers le parking, pour récupérer son Beretta 92, tombé dans la voiture au moment de l'agression.

Ses deux agresseurs avaient disparu. Soit dans le parking de l'hôtel voisin fermé, soit chez Karl Kruger. Il se laissa tomber dans la Golf, retrouva l'arme sur le plancher, et reprit son souffle. À travers la pare-brise éclaté, le vent glacial s'engouffrait dans la voiture.

Machinalement, il tourna la clef de contact et le moteur ronronna. Il fit demi-tour et se lança dans la pente. Il avait trop mal au crâne pour réfléchir.

Il conduisit d'un trait jusqu'au Kempinski. Lorsque le valet le vit débarquer, il poussa une exclamation horrifiée.

- Qu'est-ce qui vous est arrivé, Monsieur?
- J'ai été attaqué par des voyous, fit sobrement Malko.

Le Suisse secoua la tête et soupira.

– On ne reconnaît plus la ville! Avec tous ces étrangers! Il paraît qu'ils attaquent les passants dans le parc des Eaux Vives. La police a dit qu'il y avait dix mille cambriolages par an. Il faudrait fermer les frontières.

Malko ne l'écoutait plus.

En passant devant la réception, il lança au concierge.

- Envoyez-moi un médecin. Suite 424.



- Vous êtes tout pâle! remarqua Malcolm Honeywell. Ça va?
- À peu près, fit Malko. Il faut que je parle à Ted Boteler.
- Pas de problème. On va utiliser la ligne cryptée de mon bureau. Vous voulez un Scotch?
- Non, merci, déclina Malko en se laissant tomber sur le canapé vert.

Il tâta délicatement sa tempe douloureuse et enflée. Il sentait le sang battre furieusement sous sa peau. Le médecin du Kempinski avait nettoyé la plaie, posé un pansement carré étanche qui faisait ressembler Malko à un boxeur au quinzième round et lui avait fait avaler deux cachets de Paracetamol. À peine était-il parti, qu'il avait appelé le chef de Station de la CIA, pour lui relater l'agression dont il venait d'être victime.

- Karl Kruger a changé de camp! conclut-il. Cela change toute notre approche.
- Vous n'avez pas essayé de le joindre?
- Impossible, il m'avait appelé pour fixer ce rendez-vous d'un

numéro masqué. Et si j'essaie la ligne fixe de sa maison, on me dira qu'il est absent. Il faut qu'on fasse le point.

– Pas de problème, confirma l'Américain. Je vous envoie une voiture.

– Je vais prendre un taxi, avait répondu Malko.

Ce qu'il avait fait, avec l'impression d'avoir un métro dans la tête. Le poste de garde avait été prévenu et on l'avait conduit immédiatement dans le bureau de Malcolm Honeywell. Celui-ci lui tendit un combiné posé sur son bureau.

– Voilà, vous pouvez appeler Ted.

– *Youre OK?* demanda aussitôt le responsable de la Division des Opérations.

À Washington, il était tout juste midi.

– Ça va! le rassura Malko. Mais je pense qu'il faut modifier nos plans. Karl Kruger a changé de camp.

Il résuma la situation: les dix millions de dollars prévus pour « retourner » l'industriel suisse risquaient de rester encore longtemps sur le compte de la CIA. Lorsque Malko eut terminé, Ted Boteler demanda.

– Qu'est-ce que vous suggérez?

– On peut alerter officiellement les autorités fédérales suisses, suggéra Malko. Demander l'arrestation de Karl Kruger.

– Ce n'est pas la bonne solution, rétorqua Ted Boteler. D'abord, cela va prendre un temps fou, ensuite nous n'avons rien de concret contre lui.

– Il a quand même tenté de me faire assassiner.

– Il niera. En plus, vous savez que nous sommes pressés par le temps. Une fois que les Iraniens auront récupéré leurs centrifugeuses, même si Karl Kruger se retrouve au bagne, ils s'en moqueront.

– Alors, on fait quoi? rétorqua Malko dont la migraine ne s'arrangeait pas.

– Je ne vois qu'une solution, rétorqua Ted Boteler. Il faut continuer à mettre la pression, pour le faire craquer. Le harceler. Tenter encore d'entrer en contact avec lui.

– Il faut *aussi* le remercier, fit ironiquement Malko.

– On réglera nos comptes plus tard. Nous *devons* l'arracher aux griffes des Iraniens, le forcer à coopérer. C'est une question vitale. Le Président suit cette affaire de très près.

Ce n'était pas lui qui prenait des coups de massue sur la tête...

– OK, accepta Malko de guerre lasse. J'ai peut-être une occasion après-demain. Kruger assiste à une soirée caritative où j'ai pris une table, mais il va être flanqué de ses Iraniens. Il faudrait que vous vous trouviez une cavalière sûre.

– Bravo! approuva Ted Boteler. Kruger doit *sentir* qu'on ne le lâchera pas.

– À propos, je donne immédiatement l'ordre de vous expédier vos «baby-sitters» favoris, Chris Jones et Milton Brabeck. Ils ne seront pas inutiles dans ce contexte.

– Merci, fit Malko. *I keep you posted*¹.

Tandis qu'il regagnait le divan, Malcolm Honeywell lui jeta un regard inquiet.

– Il faut faire une radio ou un scanner.

– Je vais surtout dormir, répondit Malko. Le truc qu'on m'a donné m'assomme complètement.

– N'oubliez pas qu'on déjeune demain avec le patron de la Brigade des Mœurs. Vous voulez que je décommande?

– Surtout pas, sursauta Malko. Si j'arrivais à coincer cet Hormouz Khodar, cela pourrait aider. Je me traînerais jusqu'au Tsé-Yang. C'est dans l'hôtel.



Hormouz Khodar discutait dans la cuisine d'un ton furieux lorsque Karl Kruger y pénétra.

– Il n'est pas venu! lança-t-il. Vous ne l'avez pas vu?

– Non, assura l'Iranien. Il a dû changer d'avis.

– Il faudrait peut-être que je le rappelle..

– Surtout pas. C'est *lui* qui doit vous rappeler... Darius et Mahmoud l'ont attendu en bas, une demi-heure.

Perplexe, Karl Kruger ressortit de la cuisine, laissant Hormouz Khodar faire exploser sa colère.

– Vous êtes des imbéciles! gronda-t-il. Vous étiez deux. Vous pouviez le réduire en bouillie...

– C'est ce qu'on allait faire, affirma Darius Chafa, quand ces deux types sont arrivés. On ne pouvait quand même pas le liquider devant eux.

– Vous pouvier *aussi* les liquider.

Darius Chafa n'osa pas répondre. Entre tuer un espion étranger et assassiner deux citoyens probablement suisses, il y avait un monde.

– Bon, conclut Hormouz Khodar. Vous allez recommencer dès que possible. Mais pas avec vos trucs de sauvage. Ce n'est pas fiable.

Retourné dans sa petite chambre au rez-de-chaussée, il alluma une cigarette et se mit à réfléchir. Cherchant quelle allait être la riposte de la CIA.

Et soudain, il repensa à celle qui l'avait aidé à Marbella. Les choses tournant mal, elle représentait un sérieux risque de sécurité. Même si les Américains n'avaient aucun moyen de la retrouver.

Il lui fallait *aussi* régler ce problème-là.

Et surtout, *forcer* Karl Kruger à regagner sa tanière de Haag. Où il serait moins exposé.

Il appela celle qui l'avait aidé à Marbella et laissa un message. Elle ne répondait *jamais* mais rappelait toujours.



Bernard Grospiron, le responsable de la Brigade des Mœurs à la police cantonale de Genève, était assez compassé, le sourire rare sur son visage en lame de couteau.

Attablé en face de Malko, à une table excentrée du Tsé-Yang, il dégustait son canard laqué avec une délicatesse de chat. Malko, lui, mangeait à peine, bien qu'il raffolât de cuisine chinoise. Sa tête continuait à l'élancer et il avait parfois des vertiges. Il avait expliqué avoir été attaqué par des voyous du côté du Grand Saconnex et le policier avait compati, évoquant lui aussi la détérioration de la sécurité.

Malko s'accrochait, réprimant une furieuse envie d'aller s'allonger.

Son assiette nettoyée, le policier genevois lui sourit enfin.

– Monsieur Honeywell m’a expliqué ce que vous cherchiez. Une femme mêlée à un trafic de drogue rencontrée à Marbella, que vous pensez être une prostituée genevoise.

– Exact, confirma Malko, en reprenant du thé.

– Vous connaissez son nom?

– Oui. Là-bas, elle se faisait passer pour une certaine Liza Herrgot, qui existe vraiment, mais elle voyageait avec un passeport suisse au nom d’Antoinette Galliani. Malheureusement, elle n’habite plus depuis trois ans à l’adresse du passeport, à Monte Carlo. Mais en quittant Marbella, elle est venue ici, à Genève.

– Vous pourriez la reconnaître?

– Sans hésitation.

Bernard Grospiron réfléchit quelques instants.

– Nous avons, sur le canton de Genève, 2700 filles « encartées ». Il y a de tout: des Roumaines, des Moldaves, des Espagnoles, des Françaises, des Africaines. La dernière vague vient de Hongrie...

Malko était un peu étonné.

– Toutes ces étrangères travaillent ici sans problème?

Le Suisse esquissa un sourire.

– Notre législation est assez souple. Si vous appartenez à la communauté européenne, vous pouvez facilement obtenir un permis de séjour B, de six mois à deux ans, avec un contrat d’artiste... Pour les autres, une attestation de demande de droit d’asile leur permet de rester assez longtemps.

– Ces filles ont des macs?

– Plus maintenant. C’était l’époque des Kosovares et des Albanaises.

Il y eut un court silence, rompu par le policier suisse.

– À titre tout à fait exceptionnel, proposa-t-il, je peux vous laisser regarder ce qu’il y a dans notre ordinateur...



Depuis plus d’une heure, Malko visionnait des photos de filles « encartées », ce qui aggravait sa migraine. La Brigade des Mœurs se trouvait dans le vieil hôtel de police du boulevard Carl Voigt, plutôt

décrépi et peu fonctionnel. Il venait d'arriver au bout lorsque Bernard Grospiron revint dans le petit bureau où on l'avait installé.

– Alors?

– Elle n'est pas dans votre fichier.

Le policier s'assit à côté de lui, pensif.

– Nous n'avons pas *toutes* les filles, reconnut-il. Certaines viennent de Annemasse pour quelques heures et puis, il y a les call-girls, celles qui prennent 1000 francs la prestation. Elles vivent dans leur appartement et participent à des « soirées » spéciales avec des Arabes ou des Russes de passage. Ceux-ci louent une suite dans un hôtel et elles repartent ensuite. Nous en connaissons quelques-unes mais pas toutes.

– Personne ne pourrait m'aider?

Bernard Grospiron prit un bout de papier et nota quelque chose dessus, avant de le tendre à Malko. Celui-ci lut un nom, Graziella, et un numéro de téléphone: 079 246 0231.

– Celle-la connaît *tout* des réseaux de call-girls, expliqua le policier. Elle en a été une elle-même et continue à travailler un peu. Ne dites pas que c'est moi qui vous ai donné son numéro. Ah, à propos, c'est une Black.

Malko empocha le papier et Bernard Grospiron le raccompagna jusqu'à la voiture de l'ambassade américaine où l'attendait Malcolm Honeywell pendu au téléphone.

– Vous avez trouvé? demanda-t-il anxieusement.

– Non, mais votre ami m'a indiqué quelqu'un qui pourrait m'aider.

Il composa le 079 246 0231 et tomba sur une voix douce, avec un accent indéfinissable, qui jura de rappeler.

De nouveau, la tête lui tournait.

– Je vous ramène à l'hôtel, proposa l'Américain.

– C'est une bonne idée.

Le chef de Station de la CIA lui jeta un regard inquiet.

– Il faut faire un scanner... À propos, j'ai dit à notre stagiaire de passer vous voir au Kempinski en fin de journée, pour la soirée de demain. Vous voulez que je la décommande?

– Non, non. Comment s'appelle-t-elle?

- Marie Chalopin.
- C'est bon, qu'elle vienne.

Ils étaient arrivés devant le Kempinski. Malko faillit être emporté par une bourrasque glaciale soufflant du lac, dans les quelques mètres entre la Chevrolet et l'entrée de l'hôtel.

Il était encore dans l'ascenseur quand son portable sonna. Numéro masqué. Une voix chantante demanda.

- Vous m'avez appelée. C'est Graziella.
- Absolument. Je suis de passage à Genève et on m'a dit grand bien de vous.

Graziella eut un rire de gorge.

- On vous a dit *aussi* que j'étais très chère...
- Ce n'est pas un problème! assura Malko.

Court silence, puis Graziella dit rapidement.

- Demain, à une heure, au Senso, rue du Rhône.

Malko en oublia presque sa migraine. C'était sa dernière chance de retrouver la fausse Liza Herrgot et de marquer enfin un point contre les Iraniens.

1. Je vous tiens au courant.

CHAPITRE X

Malko était en train de téléphoner à Alexandra, sa fiancée de toujours, coincée par la neige à Liezen, lorsque son téléphone fixe bourdonna.

– Une dame vous attend à la réception, annonça la voix à l’accent vaudois du réceptionniste. Madame Chalopin.

La stagiaire envoyée par Malcolm Honeywell. Il eut le temps d’entendre Alexandra lui conseiller de ne pas prendre de risques inutiles avant de raccrocher.

Il se sentait encore groggy et osait à peine effleurer le pansement de sa tempe, tant l’hématome était douloureux. Si la glace de la Golf avait été moins résistante, il aurait eu le crâne défoncé. Le visage de ses deux agresseurs était gravé dans sa mémoire et il espérait bien les croiser à nouveau, dans de meilleures circonstances.

À peine sorti de l’ascenseur, il aperçut une jeune femme en veste de fourrure artificielle, un pantalon de daim glissé dans des bottes, debout, en face de la réception. Pas plus de trente ans, l’air timide, mais un minois charmant avec un petit nez retroussé.

En voyant Malko s’approcher, elle demanda.

– Monsieur Malko Linge?

– Oui.

– Je viens de la part de Monsieur Honeywell. Je suis Marie Chalopin. Il m’a dit que vous aviez besoin d’une escorte pour vous accompagner au dîner caritatif de l’hotel Président donné pour les enfants haïtiens. C’est extraordinairement gentil de votre part d’avoir pensé à moi.

– J’espère que vous ne vous ennuyerez pas, dit Malko.

Marie Chalopin semblait préoccupée.

– C’est en robe longue? demanda-t-elle.

– Oui, je crois.

– Je vais en emprunter une à une amie, je n’en ai pas.

- Je peux vous en louer une, proposa Malko.
- Oh, non, ce n'est pas la peine. À quelle heure faut-il être prête?
- À huit heures, ici.
- Très bien, alors, à demain.

Elle lui tendait déjà la main. Il remarqua alors son visage rosi par le froid.

- Vous avez l'air frigorifiée! fit-il. Venez prendre un verre.
- Je ne veux pas vous déranger, protesta la stagiaire de la CIA.

Ils allèrent s'installer de l'autre côté de la réception, dans une sorte de lounge cerné par des vitrines regorgeant de montres, devant un faux feu de bois au gaz, et Marie Chalopin se débarrassa de sa veste en fourrure, ce qui permit à Malko de découvrir deux lourds seins en poire, pointant comme des obus sous le pull de laine noire.

Marie Chalopin devait être très jeune pour avoir une poitrine qui semblait défier les lois de la pesanteur... Malko sentit l'adrénaline bouillonner dans ses veines. Comme toujours, après avoir frôlé la mort, sa libido se réveillait brutalement. Cette poitrine inouïe, presque irréaliste, le fascinait.

Son regard remonta, croisant celui de Marie Chalopin, qui baissa aussitôt les yeux. Elle n'avait pas pu ne pas remarquer le regard insistant de Malko... Elle s'assit en face de lui.

- Que voulez-vous boire? demanda-t-il.
- Je peux avoir un grog? J'ai eu horriblement froid sur le quai. Ici, il n'y a pas de bus, dans ce quartier.

Lui, commanda une vodka. Dès que le garçon se fut éloigné, Marie Chalopin lança d'une voix vibrante d'excitation.

- Je suis si heureuse d'aller à cette soirée! J'espère que je ne vous encombrerai pas.

Elle était visiblement morte de timidité.

Ils trinquèrent et elle lui expliqua qu'elle était venue du Valais pour travailler à Genève et qu'elle était en stage à l'ambassade américaine depuis six mois.

- Que faites-vous? demanda Malko.
- Des photocopies, des choses ennuyeuses, j'envoie des mails. Mais si je suis titularisée, ce sera formidable. Quand on travaille pour une

ambassade, on ne paie pas d'impôts...

Soudain, elle regarda sa montre.

– Il faut que je rentre, j'habite Carouge et c'est assez loin.

Elle était déjà debout, escamotant sa poitrine inouïe sous la veste en lapin.

Malko l'accompagna jusqu'à l'entrée et proposa.

– Je vais vous appeler un taxi.

En arrivant devant la porte tournante du Kempinski, Marie Chalopin poussa un petit cri.

– Mon Dieu, il neige!

Effectivement, d'énormes flocons rendaient la visibilité presque nulle. Comme Malko s'approchait du valet en casquette rouge, ce dernier lui lança:

– Il n'y a pas de taxis, monsieur.

– Je vais aller à pied, proposa courageusement Marie Chalopin.

Malko la retint par le bras.

– Vous n'y pensez pas! Je vous emmène dîner à l'hôtel. Il y a un excellent restaurant chinois. La neige ne va pas tomber toute la nuit.

Après une courte hésitation, Marie Chalopin renonça à son safari-neige.

Boosté par sa présence, Malko ne sentait presque plus le sang battre dans sa tempe.



Karl Kruger s'était enfermé dans son bureau avec son avocat, arrivé très tard, à cause de la neige. La présence des trois Iraniens lui pesait de plus en plus, mais il ne voyait pas comment s'en débarrasser. Après avoir écouté l'histoire du rendez-vous raté avec le représentant de la CIA, Christian Rumlang remarqua.

– C'est bizarre que cet homme ne soit pas venu. Alors qu'il a cherché depuis plusieurs jours à vous contacter.

– C'est vrai, reconnu l'industriel suisse. Je ne comprends pas. Que dois-je faire?

– Vous voulez vraiment entrer en contact avec les Américains? Je peux le faire pour vous.

Karl Kruger tourna vers lui un regard de chien battu.

– J’ai peur des autres, avoua-t-il. Ils sont capables de tout.

– Alors, terminez vos affaires avec eux et ne vous préoccupez pas des Américains. Pour le moment. D’ailleurs, vous devriez retourner à Haag, ils ne vous suivront pas là-bas.

– Vous avez raison, approuva Karl Kruger. Je serai plus tranquille là-bas.



Marie Chalopin, éblouie par le premier canard laqué de sa vie, qui plus est, arrosé au champagne Taittinger Brut, semblait flotter sur un petit nuage. Le box du Tsé-Yang était une niche agréable, qui les séparait des autres dîneurs et Malko se détendait pour la première fois depuis la veille.

Marie Chalopin semblait ignorer son regard qui se posait souvent sur les seins braqués sur lui. Comme Malko, machinalement, effleurait le pansement de sa tempe, elle demanda.

– Vous vous êtes blessé?

– On m’a blessé, corrigea Malko. J’ai été attaqué par des voyous.

– Ils auraient pu vous tuer...

Il s’abstint de préciser que c’est bien ce qu’ils avaient l’intention de faire. Marie Chalopin ne lui avait posé aucune question sur son activité et il appréciait cette discrétion.

Elle regarda sa montre, et dit.

– Mon Dieu, il est plus de dix heures, je ne vais plus trouver de bus.

– Je vous ai dit que vous rentriez en taxi, insista Malko.

Il signa son addition et ils gagnèrent le couloir menant aux ascenseurs. Celui-ci dominait le quai du Mont Blanc. Malko s’arrêta soudain et prit la jeune femme par le bras.

– Regardez!

De l’autre côté de la baie vitrée, on ne distinguait qu’un mur blanc!

La neige continuait à tomber, de plus en plus épaisse!

– Mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire? soupira la jeune femme. Je ne peux quand même pas aller à pied.

– Je ne vous laisserai pas partir, assura Malko. Allons boire un verre dans ma suite et lorsque la neige s'arrêtera, je vous appellerai un taxi.

Marie Chalopin n'hésita que quelques secondes, sa volonté déjà entamée par le champagne. À peine dans la suite de Malko, elle poussa un cri d'admiration.

– Qu'est-ce que c'est grand! Cela doit coûter très cher.

Une âme pure et simple.

Spontanément, elle marcha jusqu'à la grande baie vitrée et resta là, à regarder la neige tomber.

Malko la rejoignit et la débarrassa avec douceur de sa veste en lapin. Pendant plusieurs instants, ils demeurèrent dans la même position, regardant la neige tomber.

Puis le regard de Malko s'abaissa, retombant sur les seins de Marie Chalopin braqués sur la neige. Cette fois, il avait le feu au ventre. Soudain, la jeune femme se retourna, le visage levé vers lui.

– C'est beau, n'est-ce pas?

Leurs regards demeurèrent accrochés quelques secondes, et, sans pouvoir s'en empêcher, les mains de Malko se refermèrent sur les deux seins magnifiques. Il eut la sensation d'étreindre deux cônes de caoutchouc, tant ils étaient fermes, et le sang se rua en torrent dans son ventre.

Marie Chalopin n'avait pas bougé, son regard toujours dans le sien. Elle esquissa une sorte de sourire et dit, sans écarter les mains posées sur elle, d'un ton égal.

– J'avais remarqué que vous les regardiez beaucoup pendant le dîner...

– Vous avez des seins absolument magnifiques, fit Malko d'une voix légèrement étranglée.

Il avait affermi sa prise et le bout de ses doigts effleurait les pointes tendues à l'horizontale. Il recula légèrement pour que Marie Chalopin ne sente pas son érection brutale.

– Je les tiens de ma mère, dit la jeune femme.

Elle les aurait tenus du diable, il s'en serait moqué... Il hésitait sur la prochaine étape quand Marie Chalopin annonça calmement, après avoir regardé la baie vitrée.

– On dirait qu'il neige moins.

C'était vrai. La tempête de neige avait stoppé brutalement, même si quelques flocons tombaient encore.

Échappant à Malko, la jeune femme se baissa, ramassa sa veste et dit.

– Il faut que j'y aille. Demain, je travaille à huit heures.

Malko n'insista pas, pourtant étonné et frustré, et la suivit jusqu'à l'entrée de l'hôtel.

Ils durent quand même patienter un quart d'heure avant de voir arriver un taxi. Malko laissa un billet de 50 francs au chauffeur tandis que Marie Chalopin lui tendait la main, comme s'ils se connaissaient à peine.

Presque cérémonieusement.

– À demain, dit-elle, je serai à l'heure.

Malko remonta dans sa suite, décontenancé quand même. Les paumes de ses mains avaient encore la forme des seins en poire de Marie Chalopin, et même leur chaleur.

Il n'avait plus mal à la tête.

Pour oublier cet intermède érotique, il s'efforça de penser à son rendez-vous du lendemain avec la « Panthère Noire».

Celle qui pouvait peut-être le mener à Liza Herrgot.



Le Senso était caché au fond d'une étroite galerie, au 56 de la rue du Rhône. Un Italien bruyant et plein. Malko avait dû mettre la Mercedes noire qui avait remplacé la Golf au parking du Mont Blanc, tout le quartier étant ingarable, comme la plus grande partie de la ville, d'ailleurs. Il y avait tellement de trous dans les rues qu'on pouvait se demander si les Genevois s'étaient tous transformés en chercheurs d'or.

Il se trouvait depuis dix minutes au restaurant quand une Black, enveloppée dans un superbe Chinchilla, apparut et balaya la salle du regard.

Visiblement, elle était connue, car un garçon se précipita pour la débarrasser de sa fourrure. Chemisier mauve, gilet, ceinture Hermès, pantalon de cuir noir dans des bottes ajustées, cheveux courts, elle dégageait un érotisme de bon aloi.

Malko agita la main et elle traversa la salle d'une démarche dansante, sous les regards admirateurs de tous les mâles présents. Pour se planter devant Malko, promenant sur lui un regard assuré.

– Graziella?

Elle inclina la tête affirmativement et s'assit en face de lui. Une bouche épaisse, mais des traits fins, pas une once de vulgarité, mais un regard laser...

– Qui vous a parlé de moi? demanda-t-elle.

– Un ami, mentit Malko, qui m'a dit que vous étiez la Reine de Genève.

Graziella ne broncha pas, habituée aux compliments. Au garçon, elle commanda un carpaccio et un verre de Valpolicella.

– Je connais pas mal de gens, reconnut-elle. Vous êtes d'où?

– Vienne, en Autriche.

– Vous venez souvent?

– Cela dépend.

Ils s'observaient et il décida de faire avancer les choses. Tirant une enveloppe de sa poche, il la tendit à la Black. Celle-ci la prit, la posa sur ses genoux et l'entr'ouvrit. Juste assez pour voir la liasse de billets de cent francs d'un très joli bleu.

Graziella entr'ouvrit son sac Hermès, y laissa tomber l'enveloppe et demanda?

– Vous êtes à quel hôtel?

– Kempinski.

On venait de lui apporter son carpaccio. Elle jeta un coup d'œil intrigué à Malko.

– Vous ne mangez rien? On a le temps.

Il sourit.

– Je veux juste un renseignement, mais je sais que vous n’aimez pas perdre votre temps.

Elle le fixa, surprise.

– Quel renseignement?

– Je voudrais retrouver une fille. Elle s’appelle Antoinette Galliani et elle travaille sur Genève. C’est tout ce que je sais d’elle.

– Vous êtes flic?

– Non. Seulement un client satisfait.

Il lui décrivit Liza Herrgot, tandis qu’elle découpait minutieusement son carpaccio. Ne croyant visiblement pas au prétexte de Malko. Puis, elle le fixa, et demanda.

– Elle est mince, cheveux courts, un beau cul, des petits seins, française?

– Elle a un passeport suisse.

– Oui, moi aussi, mais elle est française.

– Vous la connaissez?

– Je crois. On a travaillé ensemble deux ou trois fois. Des gens du Golf. Elle aime bien les Orientaux. Si c’est celle que je crois...

– Vous savez où la trouver?

– Non, je sais qu’elle habite Genève, c’est tout. Elle est discrète.

Malko était en train de se dire qu’il avait jeté 1000 francs par la fenêtre quand Graziella ajouta.

– Il y a un type qui sait où la joindre. Georges, un des concierges du Richmond. Allez-y de ma part. Demandez lui Marika. C’est le nom sous lequel elle travaille.

– Merci, fit Malko.

La Black lui expédia un sourire carnassier.

– Attention, elle est encore plus chère que moi! Merci quand même.

Elle avait terminé son carpaccio et son verre de vin. Elle se leva. Malko en fit autant.

Au moment de quitter la table, elle dit à voix basse.

– Si vous avez envie d’investir 500 francs, je vous fais passer un

quart d'heure très agréable.

– Une autre fois, déclina Malko.

Graziella n'insista pas et le précéda vers la sortie, balançant harmonieusement une croupe cambrée, comme pour lui faire regretter son refus.

Lorsqu'il se retrouva sur le quai Bernard Hugues, balayé par un blizzard glacial, il avait envie de danser. S'il retrouvait «Liza Herrgot», il avait une chance de pouvoir neutraliser Hormouz Khodar, assez longtemps pour avoir accès à Karl Kruger, avec qui, désormais, à titre personnel, il avait *aussi* un compte à régler.

Il avait quand même failli être assassiné vingt-quatre heures plus tôt.

CHAPITRE XI

L'hôtel Richmond, en retrait du quai du Mont Blanc, juste en face du square éponyme, brillait comme un sou neuf, ayant récemment été entièrement refait.

Malko pénétra dans un lobby à la moquette multicolore et fila droit vers la réception au fond, laissant un élégant petit bar aux murs noirs et rouges sur sa gauche. Le lounge, à droite de l'entrée, était vide. Ce n'était pas encore l'heure de pointe.

Le concierge, en tenue grise, les cheveux plaqués, corpulent, lui adressa un sourire aussi commercial que chaleureux.

– Monsieur, que puis-je faire pour vous?

– Je cherche Georges.

– C'est moi, monsieur.

Malko baissa légèrement la voix.

– Je viens de la part de Graziella.

– Oui monsieur, fit le concierge d'une voix totalement neutre.

– Elle m'a dit que vous pourriez peut-être me mettre en contact avec une amie à elle, Marika.

Georges, le concierge, l'enveloppa d'un regard rapide, et, concluant probablement qu'il avait le «profil» d'un client de call-girls, répondit prudemment.

– Je ne la vois pas régulièrement, mais...

D'un geste naturel, Malko tira de sa poche deux billets bleus et les glissa sous le comptoir.

– Je ne reste pas longtemps à Genève.

Les billets de cent francs disparurent, comme avalés par la langue d'un lézard.

– Où puis-je vous joindre, monsieur?

- C'est moi qui vous appellerai. Quand?
- Je prends mon service demain, à quatorze heures, monsieur. Voici mon portable.

Malko empocha la carte et s'éloigna du desk. S'il retrouvait la fausse Liza Herrgot, cela tenait du miracle. En attendant l'hypothétique rendez-vous, il n'avait plus qu'à se préparer pour le dîner des orphelins de Haïti. Même s'il ne parvenait pas à parler à Karl Kruger, ce dernier le verrait et cela mettrait la pression sur lui.

Ce n'est jamais agréable de voir surgir un fantôme.



Karl Kruger descendit le large escalier tapissé de boiseries avec la solennité d'un souverain allant se faire couronner. Suivi de Martha Garlinski dans un long fourreau beige, brodé et surbrodé, offrant sa plantureuse poitrine comme sur un plateau, grâce à un décolleté carré soutenu par des baleines, comme un échafaudage.

L'industriel suisse, dans un smoking bleu coupé qui mettait en valeur sa silhouette puissante, paraissait ravi et détendu pour la première fois depuis plusieurs jours.

Hormouz Khodar, qui l'attendait au pied de l'escalier, lui jeta un regard hostile.

– Vous êtes sûr que vous tenez à aller à ce truc? Les Américains vont peut-être tenter quelque chose.

Lui aussi arborait un smoking loué. Ressemblant plus que jamais avec ses épaules voûtées et son énorme nez crochu, à un vieil oiseau de proie.

L'industriel suisse le toisa, euphorique.

– Que voulez-vous qu'il m'arrive dans une fête de charité, au milieu de centaines d'invités, gardés par la police? Et puis, vous êtes là, ajouta-t-il, avec ironie.

Darius Chafa et Mahmoud Toman étaient interdits de sortie. L'agent de la CIA qu'ils avaient essayé d'assassiner pour la seconde fois, mais, à Marbella, il n'avait pas pu les identifier, pouvait les reconnaître. Il y avait une chance minuscule qu'il les dénonce à la police, mais il ne fallait pas la courir.

Hormouz Khodar faillit lui sauter à la gorge. Il sentait bien que son «client» aurait donné n'importe quoi pour cette soirée où il serait

photographié. C'était un mauvais moment à passer.

– *Baleh, baleh*, marmonna-t-il, mais, demain, on part à St Gall.

Karl Kruger se regarda une dernière fois dans le grand miroir de l'entrée et se dirigea vers la porte ouverte par le maître d'hôtel.

La Maybach était garée devant le perron, Carmen Wehr au volant, en strict tailleur pantalon noir. Hormouz Khodar monta à côté d'elle et jeta.

– Vous ne vous arrêtez en route sous aucun prétexte.

Elle lui répondit par un silence méprisant. C'était Karl Kruger qui la payait, 5000 francs suisses par mois, pas ce singe mal élevé.

Pendant le trajet jusqu'à Genève, personne n'ouvrit la bouche.

Des dizaines de voitures faisaient déjà la queue quai Wilson pour accéder au parking souterrain de l'hôtel Président. À l'entrée, plusieurs photographes faisaient une haie d'honneur aux invités, photographiant les plus connus ou ceux accompagnés d'une créature spectaculaire. Karl Kruger se sentit des fourmis dans les jambes, oubliant provisoirement ses problèmes.



Malko s'inclina sur la main de Marie Chalopin qui venait d'émerger d'un taxi.

– Vous êtes ravissante, Marie! fit-il de sa voix la plus caressante.

Il aurait pu dire « mi-sainte, mi-salope ». La jeune Suissesse portait une longue robe blanche, fermée du cou aux chevilles, aussi pudique qu'un tchador, mais les deux obus pointant sous la soie blanche, gâchaient fortement la modestie de la tenue. D'autant que Marie Chalopin n'avait pas jugé utile de mettre un soutien-gorge.

Morte de timidité, la jeune femme murmura un « merci » imperceptible.

– Allons-y, proposa Malko.

Il avait commandé au Kempinski une voiture avec chauffeur qui les déposerait et les reprendrait, même s'il n'y avait que quelques centaines de mètres entre les deux hôtels. La neige avait cessé de tomber, mais un blizzard glacial balayait toujours Genève. Ce n'était plus le lac Léman mais le lac Baïkal.

À cause des règles draconiennes de circulation, il fallait effectuer un détour compliqué pour arriver dans le bon sens au Président. Cela prit dix bonnes minutes. Il y avait deux files, l'une pour les voitures allant au parking et une pour celles avec un chauffeur, qui déposaient leurs passagers.

Soudain, tandis qu'ils remontaient la file du parking, Malko aperçut la Maybach, juste devant eux. Comme ils la doublaient, il vit le profil de vautour d'Hormouz Khodar, et, derrière, la queue-de-cheval de Carmen Wehr. Ce qui lui donna une idée.

Il se tourna vers Marie Chalopin et lui tendit l'invitation.

– Vous allez m'excuser une seconde, dit-il, j'ai quelqu'un à voir. Nous sommes à la table 7.

Il était déjà sorti de la voiture.

Quelques secondes avant que la Maybach s'arrête devant la haie de photographes.



Karl Kruger émergea de la Maybach et redressa ses 1 m 95 tandis que Carmen Wehr lui tenait la portière ouverte.

Pas un photographe ne bougea.

Mais, à peine la crinière blonde de Martha Garlinski apparut, les flashes se mirent à crépiter. Karl Kruger prit aussitôt sa compagne par la main, avançant fièrement vers l'entrée de l'hôtel. Un journaliste l'aborda, lui demandant à quelle table il se trouvait, pour venir l'y photographier.

L'industriel de Haag n'en pouvait plus de bonheur. Il était en train de se muer en « people ».

Les menaces de la CIA s'étaient effacées de son cerveau.



Malko vit passer devant lui la Maybach qui s'engouffrait lentement dans le parking souterrain. Si lentement qu'il n'eut aucun mal à la suivre à pied jusqu'au troisième sous-sol.

Il attendit que Carmen Wehr se soit garée et sorte de la Maybach

pour se montrer. La « chauffeuse » l'accueillit d'un sourire amusé.

– Décidément! Vous êtes avec Herr Kruger?

– Pas vraiment, fit Malko. Il semble qu'il y ait un malentendu entre nous...

Carmen Wehr se figea.

– Un malentendu? Que voulez-vous dire?

Malko avait décidé de donner un coup de pied dans la fourmilière.

– Herr Kruger m'avait donné rendez-vous, il y a quarante-huit heures chez lui, en me demandant de passer par le portail en bas de sa propriété qui donne sur le creux de Genthold. J'y ai trouvé deux tueurs, probablement iraniens, qui ont tenté de m'assassiner. Je n'ai eu la vie sauve que grâce à l'arrivée d'une voiture.

Carmen Wehr avait pâli, visiblement dépassée.

– Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police? demanda-t-elle.

– La police ne peut rien faire pour moi, dit-il évasivement. Votre patron, Herr Kruger, est engagé dans des activités illégales et je désire lui en parler. Pouvez-vous vous charger d'un message pour lui?

– Moi? Pourquoi?

– Parce que j'ai confiance en vous. Vous êtes de Innsbrück, je crois, moi je vis dans un château en Haute Autriche, à Liezen, dans le pays du vin...

– Ah bon, fit-elle, médusée. Mais que faites-vous à Genève?

– Je vous expliquerai plus tard. Voici mon portable. Je veux rencontrer Herr Kruger très vite, discrètement. Qu'il me fixe un rendez-vous par votre intermédiaire. Appelez-moi quand vous lui aurez transmis mon message. Bonne soirée.

Il s'éloigna vers l'ascenseur menant au lobby, laissant Carmen Wehr clouée sur place par la surprise. Il allait l'atteindre lorsqu'il entendit un appel derrière lui.

Il se retourna. Carmen Wehr marchait sur lui.

– Herr Linge, dit-elle, je ne peux pas me mêler de cette histoire. Cela me semble louche. Qui êtes-vous vraiment?

– Je travaille pour la CIA, la Central Intelligence Agency, vous savez. C'est la seconde fois qu'on tente de me tuer depuis que j'essaie d'approcher Herr Kruger. À Marbella, je ne suis pas entré dans la cage

aux tigres, on m'y a jeté après m'avoir drogué. Si vous avez des doutes, je vous invite à venir me voir à l'ambassade américaine auprès des Nations-Unies. On vous y confirmera ce que je viens de vous dire.

Comme elle semblait hésiter, il précisa.

– Ne dites surtout *rien* aux Iraniens qui entourent Herr Kruger. Vous mettriez votre vie en danger. *Auf wiedersehen*¹.

Il s'éloigna de nouveau vers l'ascenseur. Espérant avoir convaincu la « chauffeuse ».



Hormouz Khodar sentit son estomac se nouer de fureur en voyant l'homme en smoking se faufilant entre les tables pour rejoindre la sienne. Pas très éloignée de la leur.

Encore ce maudit Malko Linge.

Machinalement, il caressa à travers la ceinture de son smoking le petit pistolet «*snub nose*» glissé dedans. Mourant d'envie de se lever et d'aller lui mettre deux balles dans la tête. Hélas, devant trois cents témoins, cela signifiait le reste de sa vie dans une prison suisse. Même, si au pénitencier de Hindenbank, les prisonniers avaient le droit d'emmener leur chat, leur hamster ou leur canari, ce n'était pas un avenir riant.

Karl Kruger se pencha à son oreille.

– Vous avez vu? C'est lui...

Toute sa joie s'était évaporée. Le cauchemar ressurgissait. Il avait l'impression que tout son sang était descendu dans ses jambes.

– Ne craignez rien, il ne peut rien faire, assura l'Iranien. Il essaie seulement de mettre la pression sur vous.

– Mais il n'est même pas venu au rendez-vous que je lui ai fixé, protesta Karl Kruger.

Hormouz Khodar ne répondit pas. Et pour cause. Chaque jour qui s'écoulait sans problème le rapprochait de l'objectif fixé par l'*Etta'alat*: assurer les livraisons en cours des centrifugeuses.



Marie Chalopin avait des étoiles plein les yeux. Cet environnement

luxeux où la richesse était presque palpable lui montait à la tête.

C'était un rêve.

Spontanément, elle posa sa main sur celle de Malko et murmura.

– Je suis si heureuse!

Quand on arrive d'une ferme du Valais, on est facilement ébloui. Pourtant, le tirage de la tombola au profit des enfants haïtiens n'avait rien de très sexy.

Malko, lui, ne quittait pas des yeux la table présidée par Karl Kruger. La proximité d'Hormouz Kodhar, installé à sa gauche, en disait long sur l'emprise des iraniens sur l'industriel suisse. Le représentant de l'*Etta'alat* ne pouvait pas ne pas l'avoir repéré. Ce n'était pas là que Malko allait pouvoir parler à Karl Kruger.

Le dernier lot, une montre ornée de diamants, venait d'être adjugé pour une somme pharamineuse à un vieillard qui ne passerait pas l'hiver. De quoi nourrir Haïti pendant un mois. Malko vit Hormouz Khodar se pencher à l'oreille de son voisin, et, presque aussitôt, Karl Kruger se leva, entraînant dans son sillage sa «bimbo» blonde. Hormouz Khodar fermait la marche. Avant de sortir de la salle, l'Iranien se retourna, expédiant à Malko un regard chargé de haine.

Un orchestre avait remplacé le commissaire-priseur. Marie Chalopin demanda timidement.

– Je voudrais danser un peu.

Malko ferma provisoirement le volet « CIA » et la suivit sur la piste. Marie Chalopin se colla à lui de tout son bassin, le buste écarté du smoking pour ne pas y écraser ses seins en poire et dit à voix basse.

– C'est la première fois que je danse avec une robe du soir! J'ai l'impression d'être une princesse. Merci.

Son bassin le remerciait avec encore plus d'énergie, ne laissant aucun doute sur ce qu'il y avait dans sa tête. D'ailleurs, après trois danses, c'est elle qui proposa:

– On s'en va?

Malko appela le portable du chauffeur et cinq minutes plus tard, ils étaient dans la Mercedes.

Pendant le court trajet jusqu'au Kempinski, Malko ne cessa de

penser à Carmen Wehr. Allait-elle se mouiller en transmettant le message de Malko?

Marie Chalopin passa fièrement devant la réception. Une princesse hiératique. Mais, à peine dans l'ascenseur, dressée sur ses escarpins, elle se colla à Malko comme une ventouse, des genoux à la taille et l'embrassa avec violence, les ongles enfoncés dans sa nuque.

À peine dans la suite, elle se retourna et demanda.

– Enlevez ma robe, il ne faut pas l'abîmer.

Malko descendit le long zip jusqu'à la taille, le fourreau blanc tomba sur la moquette. Marie Chalopin s'en dégagea délicatement et se retourna.

Elle ne portait plus qu'un string de satin blanc, des bas clair stay-up et ses escarpins. Ses seins en poire semblaient encore avoir augmenté de volume. Elle fit un pas vers Malko, jusqu'à ce que leurs pointes effleurent son smoking et dit d'une voix un peu cassée par l'émotion.

– Hier soir, vous aviez l'air de les aimer...

Sans un mot, Malko la poussa jusqu'au grand guéridon de verre et referma ses mains sur la chair tiède et chaude des seins en poire. Ils étaient incroyables de fermeté, ne tombant pas d'un centimètre..

Pendant un long moment, il les caressa, puis les maltraita un peu, tordant les longues pointes entre ses doigts. Marie Chalopin, le buste rejeté en arrière, s'affairait maladroitement sur le pantalon de son smoking. Elle poussa une petite exclamation ravie lorsqu'elle en sortit le membre de Malko. Elle se mit aussitôt à le masturber avec une fébrilité enfantine.

Il comprit qu'il ne résisterait pas longtemps.

– Arrêtez! souffla-t-il.

En un clin d'œil, il se débarrassa du smoking, de ses chaussures et de son slip.

Marie Chalopin ne lui laissa pas le temps d'ôter sa chemise, le traînant par la main jusqu'au grand lit de la chambre voisine, où elle s'allongea sur le dos, se débarrassant aussitôt de son string blanc.

Malko avait une autre idée.

Au lieu de s'enfoncer dans son sexe, il s'assit à califourchon sur son torse et plaça son sexe entre les deux seins en poire. Marie Chalopin avait compris. D'elle-même, elle les prit et les rapprocha autant que le permettait leur fermeté pour en faire un fourreau élastique où le

membre raidi se mit à coulisser. Malko ne quittait pas des yeux ces seins inouïs qu'il venait de transformer en sexe. Lorsqu'il explosa avec un ultime coup de rein, Marie Chalopin redressa la tête pour l'accueillir dans sa bouche. Puis, avec douceur, elle le repoussa et l'installa à plat dos. Avant de le reprendre dans sa bouche. Cette fois, pour une fellation lente et maîtrisée.

Malko était si excité qu'il n'eut pas de mal à retrouver sa vigueur.

Lorsqu'il fut raide comme un barreau de chaise, il repoussa sa tête. D'elle-même, la jeune femme s'allongea sur le dos, les jambes ouvertes.

Lorsque Malko s'enfouit dans son ventre, elle poussa un véritable rugissement et commença à se démener sous lui, comme une possédée.

Si violemment qu'elle le chassa involontairement de son ventre.

Aussitôt, elle se retourna, s'agenouillant, la croupe haute.

– En levrette! gémit-elle, prends-moi en levrette.

C'était peut-être une pratique rurale...

Malko était déjà enfoncé en elle jusqu'à la garde. Dans cette position, il avait la sensation de remonter encore plus loin. Marie, enchantée, agitait sa croupe, toujours aussi violemment.

Lorsqu'elle le perdit, elle poussa une petite exclamation de dépit.

Malko ne la laissa pas longtemps sur sa déception. D'une main ferme, il guida son membre jusqu'à l'entrée de ses reins et s'y nicha d'un seul trait.

Marie Chalopin poussa une sorte de soupir étranglé. Déjà, les deux mains crispées sur ses hanches fines, il la labourait de toutes ses forces. Très vite, Marie Chalopin lui rendit coup pour coup, comme pour se visser sur lui.

Jusqu'à ce qu'aplatie sur le lit, elle le laisse se répandre dans ses reins avec un cri sauvage.

Un peu plus tard, Malko se leva et gagna le guéridon où attendait la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs qu'ils auraient dû boire *avant*. Lorsqu'elle entendit le bouchon sauter, Marie Chalopin poussa un petit cri de joie.

– Du champagne! C'est superbe.

Lorsqu'il lui apporta la flûte pleine de bulles, Malko comprit au regard de la jeune femme, que la nuit n'était pas finie.



Une lumière grisâtre éclairait vaguement la suite. Il ne neigeait plus mais le temps était gris, plombé.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Onze heures dix. Marie Chalopin dormait à plat ventre, uniquement vêtue de ses bas. Après avoir arraché à Malko sa dernière parcelle d'érotisme.

Elle se retourna, découvrant sa poitrine inouïe, et Malko sentit à nouveau son sang se mettre à bouillir. Juste comme son portable couinait.

Un SMS.

Il allongea le bras pour le lire. Il était très court.

«Station Service BP Belleville. Deux heures. Carmen.»

1. Au revoir.

CHAPITRE XII

La Station BP de Belleville était aussi propre qu'une clinique, légèrement en surplomb de la route de Lausanne. Malko jeta un coup d'œil sur sa Breitling: une heure quarante-cinq. Il avait largement le temps. Ce qui lui permit de s'assurer qu'aucun malfaisant ne rôdait dans les parages. Ensuite, il alla se garer au fond de la station sur la zone de lavage. Une heure plus tôt, il avait raccompagné à Carouge Marie Chalopin, passant par l'ascenseur menant directement au parking, afin de lui épargner la honte de passer devant la réception, en robe du soir, en fin de matinée...

Un coursier de l'ambassade lui avait apporté un message juste décrypté de Ted Boteler s'étonnant qu'il n'ait pas encore réussi à établir un contact avec Karl Kruger. L'éventualité de faire intervenir les autorités suisses avait été définitivement écartée par la Maison Blanche. En admettant qu'elles réagissent rapidement, Karl Kruger se murerait dans le silence assez longtemps pour que les centrifugeuses aient atteint l'Iran. En Suisse, on arrachait très rarement les ongles dans les interrogatoires et, en tous cas, jamais ceux des citoyens helvétiques. La seule solution était donc de « retourner » Karl Kruger.

Le poulx de Malko grimpa brutalement: la massive Maybach venait d'entrer dans la station BP et de s'arrêter devant les pompes! Un employé sortit de la boutique, en même temps que Carmen Wehr descendait de la voiture, toujours dans la même tenue: strict tailleur pantalon... Malko attendit que le garagiste ait planté le bec distributeur dans le réservoir pour démarrer. Il s'arrêta parallèlement à la Maybach et coupa son moteur. Carmen Wehr devait le guetter car elle croisa aussitôt son regard, puis se dirigea vers l'intérieur de la station BP. Malko l'y suivit. L'un derrière l'autre, ils gagnèrent les toilettes. Aussi propres que celles d'un palace. Carmen Wehr semblait nerveuse.

– Vous avez pu parler à Karl Kruger? demanda Malko.

– Oui, ce matin. Il est très affecté de savoir que les Américains le considèrent comme un criminel. Il n'a jamais eu conscience de commettre des actes illégaux. Tout ce qu'il a procuré à ses clients «orientaux» relève d'une technologie industrielle connue. Sa famille est dans cette branche depuis quarante ans. La vallée où se trouve son

usine est surnommée « Vacuum Valley », parce que plusieurs autres usines y fabriquent des produits similaires.

Certes, se dit Malko, mais ils ne collaborent pas à l'effort de guerre nucléaire de l'Iran.

– Vous lui avez fait part de mon désir de m'entretenir avec lui?

– Oui, mais il ne le souhaite pas.

– Pourquoi refuse-t-il de me voir puisqu'il n'a rien à se reprocher?

– Je l'ignore. Maintenant, je dois y aller.

– Attendez! Depuis quand ces Iraniens séjournent-ils avec lui?

– Quatre ou cinq semaines. Avant, ils ne venaient que rarement à l'usine de Haag pour passer une commande. Et puis, un jour, le grand au nez d'aigle, a débarqué à l'usine. Il semblait très nerveux. Il s'est enfermé dans le bureau avec Herr Kruger et on a entendu des éclats de voix. Quand il est sorti, Herr Kruger était tout blanc. Il a fallu appeler un médecin et il a pris quelques jours de repos. Depuis, les Iraniens ne le lâchent pas d'une semelle.

Cela collait parfaitement avec ce que Malko savait. Dès que les Iraniens avaient découvert la défection de Sharam Amiri, ils avaient réagi en protégeant leur source d'approvisionnement...

Depuis, en apprenant qu'il était aussi traqué par la CIA, le paisible industriel de St Gall avait dû avoir un choc. Le plus étonnant c'est que cela ne se soit pas produit plus tôt.

– Merci, fit Malko.

Elle esquaissa un sourire et assura avant de sortir:

– S'il y a un changement, je vous préviendrai...

Malko regagna sa voiture, une fois de plus frustré. Les Iraniens tenaient Karl Kruger d'une main de fer. Il ne voyait pas comment briser leur emprise, et pourtant, il devait y arriver.



Karl Kruger, blanc comme un linge, se tenait comme un petit garçon devant Hormouz Khodar, dont les petits yeux enfoncés flamboyaient de fureur.

– Je vous interdis de parler aux Américains, siffla-t-il. Ils veulent vous forcer à nous trahir.

– Mais...

L'Iranien eut un sourire venimeux.

– Herr Kruger, votre frère Fritz se trouve à Dubai, n'est-ce pas?

Fritz Kruger faisait le dispatching de tout ce qui arrivait là-bas à destination de l'Iran, renvoyant la marchandise vers des sociétés écrans iraniennes.

– Nous sommes là-bas *aussi*, souligna Hormouz Khodar. Si vous nous trahissiez, il pourrait lui arriver quelque chose de fâcheux.

Il n'en dit pas plus et disparut dans la cuisine, laissant Karl Kruger effondré. Carmen Wehr avait été imprudente, transmettant le message de Malko Linge en allemand, devant Hormouz Khodar, oubliant que ce dernier le parlait parfaitement. Karl Kruger remonta dans sa chambre. Il n'avait plus goût à rien, même pas à Martha. Certain que la CIA allait continuer ses pressions. Ou, peut-être, le dénoncer aux autorités fédérales suisses.

D'une main tremblante, il composa le numéro de son avocat, Christian Rumlang.

– Il faut que je vous voie d'urgence, lança-t-il, dès qu'il l'eut en ligne.

Pris entre deux feux, ses nerfs craquaient.



– Je voudrais parler à Georges.

Malko avait attendu trois heures pour appeler le concierge du Richmond. En comptant les minutes.

– C'est moi, monsieur.

Toujours la même voix neutre.

– Je suis l'ami de Marika.

Il attendit, le cœur dans la gorge.

– Ah oui, monsieur, j'ai pu joindre la personne. Elle sera ici, au bar, vers six heures.

– Merci, dit Malko.

Incroyablement soulagé. Après l'échec de sa tentative d'approche de

Karl Kruger, il lui fallait absolument une autre piste à explorer.

Il avait largement le temps d'aller chercher à l'aéroport Chris Jones et Milton Brabeck, qui arrivaient à quatre heures de Washington, via Francfort.

Un renfort qui s'avèrerait peut-être utile.



Milton Brabeck regarda les sommets enneigés qui cernaient Genève et frissonna sous la bise glaciale.

– Il fait encore plus froid qu'à Washington! On est dans l'Himalaya ou quoi?

Chris Jones éternua à se faire tomber les dents.

– *My God*, j'ai pris la crève. Il fait encore plus froid que la dernière fois.

C'était leur second séjour en Suisse. Le dernier ne s'était pas déroulé sans anicroches, à cause de la stupide habitude helvétique de considérer des gens armés comme des petits porte-avions comme dangereux...

Les deux « gorilles » gelottaient dans leurs trench-coat qui les faisaient ressembler à des acteurs de série B d'un vieux film noir et blanc. Le chapeau de toile enfoncé jusqu'aux yeux, ils suivirent Malko jusqu'à sa Mercedes qui avait remplacé la Golf sérieusement endommagée par les deux Iraniens. Eux à l'intérieur, on se serait cru dans une Fiat 500. Deux montagnes de chair. Même sans leurs chapeaux, ils touchaient le pavillon..

– Il faut qu'on passe à l'ambassade, annonça Chris Jones. On est venus avec deux types de la TD qui amènent notre matos dans une « Diplomatic Poach ». Là, on est tout nus.

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling. Il avait le temps. Heureusement l'ambassade US se trouvait sur leur route.

– C'est qui les « bandits »? interrogea Milton Brabeck, tandis qu'ils descendaient la route de Ferney.

– Ça ressemble à des Iraniens, répondit Malko, mais je ne les ai pas encore identifiés positivement...

Chris Jones s'étrangla de bonheur.

– *Iran sucks!* Ces singes-là vont nous foutre des bombes atomiques sur la gueule. C'est Georges W.Bush qui l'a dit. Et notre con de président négro leur mange dans la main. On est tombés bien bas...

Barack Obama n'avait pas que des inconditionnels...

– En tout cas, conseilla Malko, soyez discrets. Nous sommes dans un pays très légaliste.

– C'est pas vrai, couina Milton Brabeck. Ils planquent du pognon partout, ils travaillent avec les terroristes et toutes leurs banques font faillite.

C'était une vue simpliste mais totalement inexacte.

Dix minutes plus tard, ils étaient à l'ambassade américaine. Malko demanda à parler à Malcolm Honeywell. Le chef de Station de la CIA annonça aussitôt.

– Quelqu'un attend nos amis dans la petite salle de conférence, au 3^{ème} étage.

Un « marine » les y accompagna.

Dans un bureau nu décoré d'une vue des Montagnes Rocheuses, deux hommes en loden, avec des allures de représentants de commerce, bavardaient à voix basse, des valises métalliques à leurs pieds. Ils se levèrent vivement et l'un d'eux se présenta.

– John Parker. Technical Division. Vous êtes Chris Jones? demanda-t-il en s'adressant à Milton Brabeck.

– C'est moi, fit Chris. C'est moi qui signe. Vous avez notre quincaillerie?

– Elle est là, assura John Parker en désignant les deux valises qu'ils posèrent sur la table.

Les couvercles ouverts, Malko découvrit un équipement assez conséquent: des pistolets Glock, dont un muni d'un silencieux, deux MP 5 à crosse pliante, ce qui ressemblait à des grenades, des revolvers « snub-nose » deux pouces, et deux gilets pare-balles aussi gros que des pardessus.

Au fur et à mesure, les deux « gorilles » s'équipaient, fourrant un petit revolver dans leur « ankle holster » et répartissant le reste sous leur trench-coat.

Les deux « gorilles » s'étaient jetés dessus comme des enfants sur des

gâteaux.

Soulagés de ne plus être tout nus...

– Je vais vous déposer au Kempinski où vous avez deux chambres réservées à vos noms, annonça Malko.

– Comment, on ne vient pas avec vous? protesta Chris Jones. On n'est pas venus faire du tourisme...

– Détendez-vous, dit Malko, pour le rendez-vous auquel je vais, je n'ai pas besoin de vous.

Inutile de débarquer au Richmond avec deux gardes du corps aussi voyants.

Lorsqu'il eut déposé les deux Américains, il vit qu'il lui restait juste un quart d'heure avant son rendez-vous avec la fausse Liza Herrgot.

Si elle venait.



Karl Kruger raccompagna son avocat jusqu'à la porte et s'apprêtait à remonter lorsqu'Hormouz Khodar surgit de la cuisine et l'apostropha.

– Quand part-on à Haag?

L'industriel se retourna et lui jeta un regard torve. Il avait des poches sous les yeux, n'était pas rasé et semblait avoir perdu plusieurs centimètres.

– Je ne sais pas, dit-il. Ça ne va pas. Je vais faire venir mon médecin, j'ai besoin d'être soigné.

L'Iranien le suivit des yeux, furieux, se demandant quel plan Karl Kruger lui préparait.



Quand Malko poussa la porte du Richmond, son poulx avait atteint des sommets. Il était six heures dix, car il avait eu du mal à trouver une mauvaise place pour se garer. Volontairement, il attendit d'être au milieu du lobby pour tourner la tête à gauche, vers le petit bar rouge et noir à la moquette multicolore.

Il était vide, à l'exception d'une femme assise seule à une table, un journal posé devant elle. Brune, des cheveux courts, un pull sombre, un pantalon et des bottes. Un manteau de vison était posé sur la chaise

voisine.

Le pouls de Malko creva le plafond: c'était bien «Liza Herrgot ».

Il s'avança vers elle avec un sourire, et elle leva les yeux. Pendant quelques minutes, son visage n'exprima rien, puis tous ses traits semblèrent se défaire, comme de la gélatine. Elle n'avait pas encore retrouvé son visage normal lorsque Malko s'assit en face d'elle.

– Bonsoir, Liza, fit-il presque avec gentillesse, je suis content de vous revoir.

Elle se leva d'un bond et il n'eut que le temps de la retenir par le poignet et de la forcer à se rasseoir.

Il la tenait encore lorsque le barman s'approcha.

– Un cognac pour madame et un expresso pour moi, commanda-t-il.

Le barman s'éloigna sans rien dire. À Genève, on n'aimait pas se mêler des affaires des autres. Il était nouveau et n'avait jamais vu cette femme. Cela pouvait être une dispute d'amoureux.

Malko lui lâcha le poignet, restant sur ses gardes et dit avec douceur.

– Ne cherchez pas à fuir. J'ai eu beaucoup de mal à vous retrouver, je ne veux pas vous perdre.

La jeune femme leva un regard plein de haine sur lui et cracha.

– C'est cette salope de Graziella qui m'a balancée! Elle ferait n'importe quoi pour du fric.

– Elle m'a effectivement aidé, admit Malko, mais elle pensait que j'étais un client potentiel pour vous. Je savais déjà votre véritable nom, Antoinette Galliani. Georges, le concierge, est aussi de bonne foi.

Antoinette Galliani semblait s'être un peu calmée. Le regard vissé à la table, elle jeta.

– Qu'est-ce que vous voulez?

– Le nom de la personne qui vous a fait venir de Genève à Marbella pour que vous me tendiez un piège en plaçant un pessaire imbibé de somnifère dans votre vagin afin de faire l'amour avec moi.

Comme la jeune femme demurait muette, il ajouta.

– Je veux bien croire que vous ignoriez la suite. Je vais donc vous l'apprendre. Vos amis iraniens m'ont déposé dans la cage des tigres, en

espérant qu'ils allaient me dévorer... Je m'en suis sorti, mais vous êtes quand même complice active d'une tentative de meurtre.

Antoinette Galliani était livide.

– Vous me racontez des histoires, fit-elle d'une voix blanche.

Elle n'avait pas touché à son cognac.

Malko décida de donner l'estoquade.

– Non, dit-il. Ces Iraniens voulaient me liquider parce que je travaille pour la Central Intelligence Agency américaine. Autrement dit, les autorités de ce pays seront ravies de coopérer.

Elle leva enfin les yeux sur lui et ce qu'il y lut le persuada qu'elle n'était pas au courant de l'histoire des tigres...

– Je ne vous veux pas de mal, enchaîna-t-il. Et si vous coopérez, je m'engage à ce que vous n'ayez aucun ennui.

– Qu'est-ce que vous appelez «coopérer»? croassa-t-elle.

– D'abord, je veux une confession signée de vous, relatant le rôle de Hormouz Khodar. D'abord, comment l'avez-vous connu?

– C'est un client. Il m'a utilisée à plusieurs reprises quand il avait des gens de passage à distraire.

– Et pour Marbella?

– Il m'a dit qu'il voulait avoir une conversation importante avec vous et que vous n'accepteriez pas si vous n'y étiez pas forcé.

Décidemment, «Liza Herrgot» avait le cerveau comme un petit pois.

– Combien vous a-t-il donné?

– 30 000 francs plus les frais de voyage. C'est lui qui a tout organisé. Moi, je suis repartie de Marbella le 1^{er} janvier au matin.

Malko but son expresso et conclut.

– Très bien. Voici ce que j'attends de vous. D'abord, quand je vous le dirai, vous appellerez Hormouz Khodar.

– Je n'ai pas son numéro, c'est toujours lui qui m'appelle.

– Vous connaissiez son nom.

– Juste son prénom.

– Vous avez déjà couché avec lui?

– Quelquefois, mais sans être payée. C'était sa «commission» quand il m'envoyait voir quelqu'un. Si je lui dis que je vous ai vu, il va me tuer. Lui ou les deux types qui l'accompagnent toujours.

– Personne ne vous tuera, affirma Malko, si vous faites exactement ce que je vous dis. Je vais vous donner une protection à toute épreuve, en attendant de déclencher mon opération.

– Quelle protection?

– Des gardes du corps. Américains. Ils travaillent avec moi. Ils vont s'installer chez vous, et, pendant quelques jours, vous ne bougerez pas trop. Où habitez-vous?

– Place Jean Marteau, entre le Président et le Kempinski.

– Très bien, décida Malko. Nous allons repartir ensemble et nous passerons prendre mes amis.

Il laissa un billet de cent francs sur la table et « Marika » se leva docilement. Il l'aida à remettre son vison et ils sortirent sous le regard bienveillant de Georges, le concierge.

C'est seulement lorsqu'ils furent installés dans la Mercedes de Malko que la jeune femme lança.

– Hormouz m'a appelée hier.

1. L'Iran fait chier.

CHAPITRE XIII

Malko faillit en griller le stop, ce qui, en Suisse, est un crime puni de la peine de mort. Si l'Iranien avait appelé celle dont il s'était servi, c'était très probablement pour la liquider...

– Pourquoi? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. Il ajuste laissé un message. Cela peut être parce qu'il a besoin de moi pour un de ses amis.

C'était *aussi* une hypothèse. Mais il y avait des risques qu'il ne pouvait pas prendre.

– Que disait-il?

– Il me disait de me trouver au bar du Richmond demain à six heures. Nous nous retrouvons souvent là, ou à celui du Président.

– Vous n'avez pas son téléphone?

– Non. Je vous l'ai dit.

Ils étaient arrivés devant le Kempinski. Malko s'arrêta et appela Chris Jones.

– J'ai du travail pour vous, annonça-t-il.

– Et Milt?

– Il reste là pour le moment. Je suis en bas.

Trois minutes plus tard, l'Américain poussait la porte, impressionnant dans son trench-coat. Il s'installa à l'arrière de la Mercedes et Malko fit les présentations.

– Voici Marika. Vous allez faire le «baby-sitter» pour elle, en vous relayant avec Milton. Elle pourrait être la cible de nos «malfaisants».

Marika se retourna, effarée devant le « gorille », qui s'extirpa un sourire gêné.

– *Hi m'am!* fit-il. My name is Chris. Chris Jones.

Il lui tendit la main. Celle de la jeune femme s'y engloutit. Malko

était reparti, passant derrière le quai du Mont Blanc. Il déboucha sur une minuscule place triangulaire, dont une des faces donnait sur le quai Wilson.

– C’est là, au 3, annonça Marika.

Malko se gara tant bien que mal sur un emplacement interdit et ils suivirent la jeune femme. L’immeuble ressemblait à un coffre-fort. D’abord, un code pour la première porte, puis une clef pour ouvrir la seconde. La porte de Marika, au second, avait trois verrous qu’il fallait ouvrir dans un certain ordre... Ils débouchèrent dans un appartement propre, dont certaines fenêtres donnaient sur le lac.

– C’est mon mari qui m’a donné cet appart quand nous avons divorcé, expliqua la jeune femme.

Elle disparut dans la cuisine et Chris Jones demanda à voix basse.

– Qu’est-ce qu’elle fait?

– Elle vit de ses charmes, répondit Malko. C’est ce que vous appelez une call-girl.

Le « gorille » n’était pas encore revenu du choc, lorsque Marika réapparut, un verre de jus de fruit à la main et lança à Malko.

– Qu’est-ce que je dois faire?

– Pour le moment, rien. Vous ne rappelez pas l’Iranien. Il va sûrement vous rappeler.

– Qu’est-ce que je lui dirai?

– Que vous n’étiez pas en ville.

– Bien, accepta-t-elle.

– Sauf si vous avez des choses très urgentes à faire, continua Malko, je vous suggère de rester dans votre appartement, jusqu’à nouvel ordre. Avez-vous une chambre d’ami?

– Si on veut... C’est là que je reçois certains vieux clients.

– Cela fera parfaitement l’affaire, assura Malko. M. Jones et son partenaire, Milton Brabeck, se relaieront. Si vous sortez, il vous accompagnera.

Marika était abasourdie.

– Mais pourquoi?

– Parce que vous êtes en danger de mort, fit simplement Malko. Vous êtes la seule personne qui pourrait causer beaucoup d'ennuis à M.Hormouz Khodar.

– Ça va durer longtemps?

– Non, deux ou trois jours, le temps que j'organise un accueil pour lui, au cas où il aurait de mauvaises intentions... Maintenant, je vais vous demander de faire une page d'écriture.

– D'écriture?

– Juste le récit détaillé de votre déplacement à Marbella, avec ce qu'on vous avait demandé de faire et le nom de celui qui vous l'avait demandé. Ensuite, vous pourrez vous détendre, sous la protection de M. Jones. Montrez-lui sa chambre...

– Venez, fit la call-girl à Chris Jones.

Elle revint toute seule et s'installa docilement sur la table de la salle à manger, devant un bloc. Malko restant quelques instants derrière elle, surveillant son écriture presque enfantine.

Jusqu'à ce que Chris Jones surgisse, visiblement mal à l'aise.

– Vous pouvez venir une seconde, demanda-t-il.

Malko le suivit jusqu'à sa chambre. Le « gorille » pointa un doigt horrifié sur celle-ci.

– Vous avez vu? Je ne peux pas dormir là-dedans.

Malko faillit éclater de rire. Il y avait des miroirs partout. À la tête du lit, sur les murs et même au plafond! Sans parler des tableaux représentant tous des scènes d'une pornographie raffinée... Chris Jones baissa la voix.

– Et il y a des trucs bizarres dans la table de nuit. De toutes les formes, de toutes les tailles. Dans l'armoire, il y a deux fouets.

– D'abord, fit Malko, ce soir, c'est Milton qui dormira là. Et si vous avez peur de faire des cauchemars, vous pouvez dormir sur le canapé du salon.

– Et si elle vient?

– N'ayez aucune crainte, elle ne vous fera rien, sauf si vous payez d'avance...

Il regagna la salle à manger. Marika avait presque terminé sa confession.



– Gardez cela dans votre coffre, recommanda Malko à Malcolm Honeywell. Nous allons bientôt nous en servir.

– Vous voulez faire arrêter Hormouz Khodar?

– Pas nécessairement. Plutôt lui offrir un marché.

– Il n’acceptera jamais.

Le portable de Malko sonna, lui évitant de répondre. Immédiatement, il reconnut la voix de Carmen Wehr.

– J’ai quelque chose pour vous, dit-elle. On peut se retrouver dans une demi-heure, au même endroit.

– Je serai là, assura-t-il avant de raccrocher.

– J’ai l’impression que Karl Kruger a changé d’avis, annonça-t-il au chef de Station.



Carmen Wehr jeta plusieurs coups d’œil dans le rétroviseur de la Maybach, afin de s’assurer qu’elle n’était pas suivie. Hormouz Khodar lui faisait de plus en plus peur. Chaque fois qu’elle le croisait, il lui jetait un regard de haine. S’il la soupçonnait de collaborer avec les Américains, il était capable de la livrer à ses deux tueurs.

Désormais, elle s’enfermait dans sa chambre, la nuit. Inutile de se plaindre à Karl Kruger: il était trop lâche pour prendre sa défense. Elle ne pouvait compter que sur elle-même. Et peut-être les Américains. L’Autrichien aux yeux dorés lui inspirait confiance. Et, peut-être, un peu plus.

Elle mit son clignotant pour entrer dans la station BP, gara la Maybach devant les pompes et pénétra dans la boutique. Celui à qui elle avait donné rendez-vous était déjà là, regardant le stand de journaux.

Il s’avança avec un sourire.

– Alors, il y a de bonnes nouvelles?

– Je ne sais pas si ce sont de bonnes nouvelles, répondit Carmen Wehr. Herr Kruger s'est fait hospitaliser à la Métairie.

– La Métairie? Qu'est-ce que c'est?

– Une clinique privée, très chic et très chère, à Nyon. On y soigne les dépressions, les drogués, les alcooliques, les schizophrènes. Et aussi, les «people» fatigués. C'est très beau: il y a un grand parc, et plusieurs pavillons.

– Mais pourquoi Karl Kruger va-t-il là-dedans?

– Je crois que c'est son avocat qui le lui a conseillé. Il a trop de pression. Là-bas, il est quasiment au secret: pas de visite, pas de téléphone et la clinique est gardée comme une prison. Il y a déjà été après des épisodes difficiles pour lui.

Malko en restait bouche bée. Il aurait pensé à tout sauf à cela. Mais c'était astucieux. Pendant qu'il se trouvait à La Métairie, la préparation des envois des centrifugeuses continuait et lui était à l'abri....

– Personne ne peut aller le voir? demanda-t-il.

– Personne, et la clinique ne donne aucun renseignement. Secret médical.

Elle jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le pompiste avait terminé le plein de la Maybach.

– Il faut que j'y aille, fit-elle.

– Merci, fit Malko.

Finalement, l'astuce de Karl Kruger allait peut-être se retourner contre lui.



– Pourquoi voulez-vous un médecin, suisse de surcroît? demanda Malcolm Honeywell. Nous en avons deux excellents à l'ambassade.

– Pour me faire hospitaliser chez les fous, fit tranquillement Malko. Il me faut un certificat médical réclamant une hospitalisation d'urgence.

Lorsqu'il eut terminé ses explications, le chef de Station était quand même un peu effaré.

– OK! approuva-il, un des médecins de l’ambassade va dire à un de ses confrères suisses que nous avons un diplomate atteint de dépression nerveuse. Vous êtes sûr que vous voulez aller là-bas?

– Absolument. Parce que Karl Kruger va être *vraiment* surpris en me voyant. Et sera bien obligé de me donner certaines explications.

– Vous voulez toujours le retourner?

– Plus que jamais. Il n’y a pas d’autre solution. Je retourne au Kempinski. Prévenez-moi dès que tout est calé.



Hormouz Khodar tournait comme un lion en cage dans la grande maison vide. La décision de Karl Kruger l’avait pris par surprise. L’industriel lui avait annoncé son hospitalisation dix minutes avant l’arrivée de l’ambulance qui venait l’emmener à la Métairie.

L’Iranien l’avait suivie, afin d’être certain que ce n’était pas une astuce pour lui échapper. Rassuré, il était revenu à Genthold.

Finalement, cette pause allait lui permettre de régler le problème Marika. Il ne pouvait pas laisser vivante la jeune femme, capable de témoigner contre lui. Même s’il y avait très peu de chances que les Américains la retrouvent.

Son plan fut vite établi.

Après leur rendez-vous au Richmond, le lendemain, il l’emmènerait dîner pour la mettre en confiance. Avant de l’emmener dans la maison de Karl Kruger. Là, il la livrerait à Darius et à Mahmoud qui s’amuseraient avec avant de l’enterrer dans le parc de la propriété. On ne risquait pas de la retrouver avant un bon moment.

Il allait donner congé à Carmen Wehr et au maître d’hôtel pour avoir la paix.

Il se dit avec joie que les Américains allaient être affolés par la disparition de leur « cible ». Cela les découragerait peut-être. Il décida de prendre sa voiture pour se rendre à l’ambassade d’Iran, afin d’expédier un télégramme sécurisé au général Ali Tach, pour le mettre au courant des derniers développements.



Malcolm Honeywell tendit à Malko un certificat médical du docteur Frank Tanner, médecin suisse attaché aux Nations-Unies.

– Voilà, dit-il, d'un air vaguement dégoûté. Le docteur Tanner connaît très bien les gens de La Métairie. Il a pu avoir une chambre immédiatement. C'est environ 600 francs suisses par jour, non compris les traitements et les consultations de psychiatre. Il paraît qu'on y mange bien et que l'ambiance est très agréable.

– Et on m'hospitalise pour quoi? demanda Malko. Fou furieux, alcoolique, dépressif?

– «Burn-out»¹ laissa tomber le chef de Station. Vous avez trop travaillé et avez besoin de prendre du recul. Soyez là-bas demain, avant midi. Vous demandez le docteur Krugier. C'est le correspondant de Tanner.

» À propos, j'ai ceci qui vient d'arriver pour vous de Langley. Cela vient d'être décrypté.

Malko lut le texte rapidement. C'était le dernier debriefing de Sharam Amiri. L'Iranien avait complété ses premières informations. Il était presque certain que le matériel destiné à l'Iran, en cours de conditionnement, permettant de fabriquer 50 000 centrifugeuses, se trouvait quelque part en Malaisie où Karl Kruger s'était rendu à plusieurs reprises. La CIA avait vérifié cette information, confirmée par les Malais. Malheureusement, Langley ignorait les noms et les emplacements des usines qui fabriquaient les pièces de centrifugeuses. C'étaient de petites unités, employant du personnel très qualifié et très bien payé. Elles pullulaient dans ce pays, fabricant des pièces pour l'industrie pétrolière ou les usines de retraitement des eaux usées.

Sans Karl Kruger, ces usines n'auraient jamais pu fabriquer les rotors de centrifugeuses, pièces essentielles. En effet, ils étaient normalement en acier martenisique contrôlé. Or, Karl Kruger avait mis au point un procédé permettant de remplacer cet acier introuvable pour les Iraniens, par de l'aluminium spécialement traité.

Si tout ce matériel parvenait aux Iraniens, ils gagneraient deux ans sur leur programme d'uranium enrichi. Le « combustible » de la Bombe.

Malko replia le télégramme. Il était plus que temps de mettre la main sur Karl Kruger.

Même s'il devait, pour cela, se faire interner dans une maison de fous.

1. Épuisé.

CHAPITRE XIV

– C'est là! lança Malko à Chris Jones qui conduisait la Mercedes.

Juste à l'entrée de Nyon, après avoir dépassé sur la droite un bâtiment futuriste en construction, un panneau planté à l'entrée d'un chemin, prenant à gauche de la route de Lausanne, annonçait « Clinique La Métairie » avec une flèche.

Le « gorille » s'engagea dans le chemin perpendiculaire à la route. Deux cents mètres plus loin, sur leur gauche, s'ouvrait une allée coincée entre deux pelouses couvertes de neige, menant à un groupe de bâtiments tout en longueur, élégants, visiblement bien tenus.

– Je pensais que ce serait fermé avec des chaînes, murmura Chris Jones. Les fous ne risquent pas de s'échapper?

– Ce sont des fous bien élevés et riches, qui sont ici de leur plein gré, expliqua Malko.

L'ensemble, au milieu d'un parc de plusieurs hectares, évoquait plus un Relais Château qu'une maison de santé. D'élégants lampadaires aux abat-jours verts piquetaient les pelouses, des bosquets de bambous donnaient un air exotique au parc et on ne voyait pas un chat dehors.

Il faut dire qu'il faisait -2.

Chris Jones stoppa devant l'entrée et se tourna vers Malko, inquiet.

– Ils ne vont pas vous faire des électro-chocs ou des trucs comme ça?

– Chris, ce n'est pas « Vol au-dessus d'un nid de coucous ». La science a fait des progrès. Retournez à Genève sans crainte et veillez sur notre amie Marika.

– Combien de temps vous allez rester là-dedans?

– Je l'ignore encore. Le moins longtemps possible. Mais je dois absolument entrer en contact avec Karl Kruger. J'espère que cela ne sera pas trop difficile.

À peine eut-il pénétré dans le hall surchauffé qu'une infirmière en blouse blanche, souriante, surgit d'un bureau.

– Herr Linge?

– Oui.

– Nous vous attendions. Nous sommes heureux de vous accueillir à La Métairie. Venez, je vais vous enregistrer au bureau des admissions.

Le mur affichait le plan de la clinique avec les différents bâtiments, des programmes de distraction et de conférences. Sur l'alcool, la dépression, la schizophrénie. L'employée enregistra Malko et précisa.

– Les règles de La Métairie sont très strictes, *Herr* Linge. Ni alcool, ni tabac, du moins dans les chambres. Vous pouvez fumer dans le parc. Les repas peuvent être pris dans la salle à manger, au fond à droite, ou dans vos chambres. Vous pouvez demander un menu spécial.

» Si vous avez avec vous des médicaments ou des drogues, vous devez les laisser ici.

» Voici les conditions financières.

Elle lui tendit un tableau où tout était détaillé, du prix de base de 600 francs, aux séances de psychiatre, aux « ateliers » où on apprenait la poterie ou le dessin.

– Vous devez verser une semaine d'avance, annonça d'une voix suave l'employée. Ah, il est interdit de se rendre dans la chambre des autres malades sans autorisation. Au bâtiment «La Prairie», au milieu du Parc, certains malades sont à l'isolement.

– Ils sont dangereux? ne put s'empêcher de demander Malko.

Son interlocutrice eut un sourire plein d'indulgence.

– Non, ici, personne n'est dangereux. Mais il y a des patients qui tiennent à leur «privacy». Nous avons parfois des gens très connus, n'est-ce pas.

– Je crois que j'ai un ami qui... commença Malko.

L'infirmière le coupa sèchement.

– Nous ne donnons aucune information sur nos patients. Et nous leur conseillons d'être très discrets, eux-mêmes, avec les autres patients. Venez, je vais vous présenter au docteur Krugier qui vous suivra.

Malko la suivit dans un couloir aux boiseries sombres jusqu'à un petit bureau situé au bout. Un homme de grande taille, corpulent, en blouse blanche, de grosses lunettes d'écaille, l'accueillit chaleureusement et l'infirmière s'éclipsa.

– Mon confrère Tanner m’a transmis votre dossier, dit-il. Cela n’a pas l’air trop grave. Dépression légère. Vous êtes «*burn-out*». Trop de tension au travail.

– C’est un peu cela, approuva Malko.

– Très bien. Nous allons vous donner un antidépresseur léger et du Seresta, qui combat l’angoisse. Je viendrai vous visiter tous les matins, mais les infirmières sont à votre disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je vous ai installé au Chalet. On vous y conduira.

– Pourquoi pas à La Prairie? demanda Malko.

Si Karl Kruger était venu se réfugier ici, il devait se terrer dans l’endroit le plus sûr.

– Vous préférez La Prairie? demanda le médecin, apparemment surpris.

– L’employée des admissions m’a dit que c’était là où l’on avait le moins de contact avec les autres patients...

– Parfait. Je vais voir ce que je peux faire.

Le psychiatre appela les admissions, soumit sa demande et raccrocha quelques instants plus tard.

– Voilà, vous avez la chambre 22, au premier étage. On va vous y conduire.

Un jeune homme aux cheveux frisés très noirs, une boucle d’oreille dans l’oreille, prit la valise de Malko et le précéda dans un sentier enneigé, d’une démarche dansante.

Le parc était magnifique, très boisé. Ils passèrent devant un pavillon blanc, devant lequel bavardaient quelques patients.

– C’est Le Chalet, annonça son guide. Plus loin, sur la droite, c’est la salle de sport, d’art-thérapie et le centre ambulatoire. Une fois sortis, certains patients reviennent régulièrement continuer leur traitement.

Il lui désignait un hideux bâtiment moderne, grisâtre, style préfabriqué.

Enfin, ils montèrent le perron de La Prairie puis se serrèrent dans le petit ascenseur.

La chambre 22 était en angle avec deux fenêtres sur le parc. Fonctionnelle, télé pendue à un mur, salle de bains, et même un mini-coffre. On était en Suisse.

Dès qu’il fut seul, Malko s’approcha d’une des fenêtres et découvrit

qu'on ne pouvait pas l'ouvrir de plus de quelques centimètres. On n'était quand même pas dans un Relais & Châteaux....

Il ouvrit sa valise et y prit le Glock 22 confié par Milton Brabeck, pour l'enfermer dans le coffre. Il avait à peine fini qu'une infirmière surgit après avoir frappé, avec une feuille de soins.

– *Herr* Linge, je m'appelle Herta. Vous pouvez m'appeler quand vous voulez. Voici votre antidépresseur.

Dès qu'il eut avalé le comprimé, elle disparut, et il lui resta à écouter le silence.

Comment allait-il retrouver Karl Kruger dans ce temple du secret?



Hormouz Khodar en était à son second scotch. Il était six heures et demie et, d'habitude, Marika était la ponctualité même... Il l'avait appelée, cinq minutes plus tôt, sans résultat. Se disant qu'il attendrait encore jusqu'à sept heures. Il se leva et alla demander à Georges, le concierge, s'il ne l'avait pas aperçue.

Réponse négative.

Il envoya à la call-girl un message fixant un rendez-vous pour le lendemain, même heure, même endroit.

Il y avait des tas de raisons qui pouvaient expliquer la défection de la call-girl, mais Hormouz Khodar était quand même nerveux.

Et si les Américains l'avaient retrouvée?



Malko suivit le couloir décoré des tableaux plutôt inquiétants peints par des «pensionnaires» de La Métairie, et s'engagea dans l'escalier; il n'avait encore vu personne, à part son infirmière. Au rez de chaussée, s'ouvrait un grand salon, avec un bar, un piano et de grandes baies vitrées donnant sur le parc.

Atmosphère étrange, feutrée, avec des groupes de patients qui semblaient ne pas communiquer entre eux. Assis à une des tables, un groupe de jeunes, deux très jolies filles et des garçons échevelés, regardaient un film sur un ordinateur. Debout, derrière eux, un garçon mal rasé, coiffé d'une casquette à l'envers, les écouteurs d'un MP 3

dans les oreilles, le regard légèrement halluciné, se balançait comme un robot détraqué. Personne ne sembla voir Malko. Il avait l'impression d'être un fantôme.

Un homme, au regard mort, d'une cinquantaine d'années, avec un ventre de femme enceinte et une queue-de-cheval bavardait à voix basse avec un vieillard emmitouflé dans un grand manteau en dépit de la température plus qu'agréable. Lorsqu'on croisait son regard, on avait l'impression qu'il ne vous voyait pas.

Malko commanda un café et s'installa à une table libre. Rejoint très vite par un garçon athlétique qui lui tendit une main décidée, le fixant par en dessous.

– Bonjour, je m'appelle Frank.

– Vous venez d'arriver? demanda-t-il.

– Oui, confirma Malko qui venait de terminer son café.

– Vous allez rester longtemps?

– Je ne sais pas encore.

– Moi, je viens tous les six mois, précisa Frank. Je suis bi-polaire... En ce moment, cela va plutôt bien. Le docteur Kirch me laisse sortir de l'Horloge.

– Où est-ce que c'est?

– Un petit bâtiment au fond du parc, après le centre ambulatoire. C'est la partie «fermée». Tous les meubles sont en bambou. J'y suis beaucoup, alors on m'appelle «le Prisonnier».

Malko, ignorant ce qu'était un bi-polaire, ne répondit pas. Frank, les coudes sur la table, le fixait avec une expression étrange. Soudain, sans crier gare, il se leva et s'éloigna.

Juste au moment où un groupe s'encadrait à l'entrée du salon. Un homme, la tête sur la poitrine, les jambes recouvertes d'une couverture dans un fauteuil roulant, encadré de deux malabars style gardes du corps. Ils le roulèrent jusqu'à une baie vitrée et s'assirent de chaque côté de lui sans un mot.

Une femme énorme, au regard flou derrière d'épaisses lunettes, vint à son tour s'asseoir en face de lui.

– Bonjour, dit-elle. Vous venez d'arriver? Je m'appelle Mathilde. Je fais une dépression. Et vous?

– Moi aussi, fit Malko, sans s'étendre.

Guettant la porte, au cas où Karl Kruger apparaîtrait.

La grosse femme baissa la voix.

– Frank est venu vous voir. Il n'est pas bien... On lui a fait six électro-chocs, sans résultat.

Rassurant.

– Vous n'avez pas croisé un homme très grand, un peu chauve? demanda Malko. Il a dû arriver hier.

La grosse femme secoua la tête.

– Non, mais, vous savez, surtout les premiers jours, il y en a beaucoup qui ne sortent pas de leur chambre.

Une petite blonde au nez retroussé s'était mise au piano. Elle jouait faux.

– Celle-là, remarqua Mathilde, l'acide lui a bouffé le cerveau. Quelquefois, elle se prend pour un cerf-volant et elle court dans le parc en essayant de s'envoler.

Un garçon vint ouvrir une porte et Malko découvrit une salle à manger.

Les patients allèrent s'y installer, se plaçant par affinité. Lui-même, s'assit seul.. Il venait de s'attabler lorsqu'une grande et belle femme blonde au nez légèrement busqué, avec un pull blanc et un pantalon, enveloppée dans une pelisse de vison blanc, s'approcha de lui.

– Puis-je m'asseoir avec vous?

Elle semblait tout à fait normale et il dit « oui » avec plaisir.

L'inconnue lui tendit la main.

– Je m'appelle Caroline. Je suis venue me reposer quelques jours. Et vous?

– Moi, je suis «*burn-out*» fit Malko.

Elle hocha la tête avec sympathie.

– Ouais, ce n'est pas grave. On va vous remettre sur pieds. Il n'y a pas beaucoup de gens avec qui on peut bavarder, ici, soupira-t-elle. Ils sont atteints, grave.

Elle-même semblait en pleine forme et Malko ne put s'empêcher de demander.

– Vous êtes déprimée aussi?

Elle éclata de rire.

– Oh non! Tout va bien de ce côté-là, mais depuis que mon mari m’a plantée, je me suis mise à boire un peu. Alors, il faut que je me reprenne.

On leur servit un brouet jaunâtre et ils discutèrent de choses et d’autres. Malko se dit que s’il l’avait rencontrée dans un dîner, il l’aurait trouvée parfaitement normale. Par moment, elle s’arrêtait de parler et lui jetait des regards, très appuyés, à la limite de la provocation. Puis elle eut un rire agacé quand son portable sonna.

– Encore un mec! Ils ne me lâchent pas. Quand je vais sortir, cela va être ma fête...

Elle s’éloigna pour répondre et, lorsqu’elle revint, Malko avança un pion.

– Je crois que j’ai un ami qui se trouve ici, Karl Kruger.

– Qu’est-ce qu’il a?

– Dépression, je crois, fit Malko. Il a dû arriver hier.

Caroline réfléchit quelques instants.

– Ce n’est pas un grand et bel homme? Plus de 1m90?

– Ce pourrait être lui.

– Je l’ai croisé quand il est arrivé. Il avait l’air très intéressé par moi. Il est monté directement dans sa chambre. Je crois que c’est la 33, au troisième étage. Juste en face de la mienne. Mais il ne va certainement pas descendre manger, j’ai vu une infirmière lui porter un plateau.

Ils finissaient de déguster un flan jaunâtre, quand elle se pencha vers lui.

– Je vais fumer une cigarette dehors, vous venez?

– Je ne fume pas, fit Malko.

– Alors, à tout à l’heure!

Il remarqua qu’elle n’avait même pas ôté son vison pour dîner. À peine était-elle sortie que la grosse Mathilde le rejoignit, avec un sourire en coin.

– Caroline ne vous a pas raté...

– Elle a l’air charmante... Mais elle est réchauffée pour aller dehors pour fumer...

Mathilde fit trembler son double menton.

– Elle ne va pas fumer. Elle a caché des bouteilles de vodka partout dans le parc. Elle va picoler un peu... C’est une vraie alcoolo. Et un peu nymphomane aussi. Elle pense que tous les hommes veulent la sauter.

Cela ne risquait pas d’arriver à Mathilde. Malko commençait à trouver l’atmosphère pesante. Il gagna la salle de billard et commanda un café en regardant un couple jouer au billard. Une fille plutôt sexy et un jeune homme qui n’arrêtait pas de l’engueuler.

Il avait au moins obtenu une information: le numéro de la chambre de Karl Kruger.

Son café bu, il alla prendre l’ascenseur et appuya sur le bouton du troisième. Avançant jusqu’à la chambre 33, tout au fond. Il s’arrêta devant la porte et allait frapper lorsqu’une voix de femme demanda derrière lui.

– Que faites-vous à cet étage, monsieur?

Le ton était courtois mais réprobateur. Malko essaya un sourire innocent.

– Je viens d’arriver. J’explorais les lieux.

La jeune infirmière en blouse blanche ne se dérida pas.

– Cet étage est interdit aux patients qui n’y résident pas. Les occupants des chambres ont réclamé une complète *privacy*.

Malko s’excusa et reprit l’ascenseur. Les choses se présentaient moins bien que ce qu’il avait espéré.



Karl Kruger regardait la télévision accrochée dans un coin de la chambre. La télé suisse romande sans aucun intérêt. Vêtu d’un pyjama de soie bleue, il se détendait. Martha Garlinski avait promis de venir le voir le lendemain pour une petite récréation sexuelle.

En attendant, il se détendait, hors de portée des Iraniens et de la CIA. À part le personnel de La Métairie, personne ne savait dans quelle chambre il se trouvait. Si on appelait, le standard répondrait qu’on ne

le connaissait pas, mais il pouvait communiquer avec l'extérieur, envoyer ou recevoir des mails, grâce à son Blackberry.

Ce qui lui permettait de suivre les progrès de l'assemblage des pièces de l'usine de Malaisie et de communiquer avec son frère, Fritz, coincé à Dubai pour réceptionner les containers des Iraniens.

Il savait que cette parenthèse n'était qu'un répit, mais c'était déjà énorme. Et puis, sa disparition découragerait peut-être les Américains. Il avait juste besoin d'un peu de temps.

Il s'étira. Le fait de prendre tous ses repas dans sa chambre ne le gênait absolument pas. Sa chambre était interdite à tout le monde et, d'ailleurs, c'étaient les infirmières qui en avaient la clef. Avec son accord, bien entendu.

Évidemment, il y avait une autre solution. Hormouz Khodar lui avait offert de se réfugier provisoirement en Iran, où il serait à l'abri de toutes poursuites. Seulement, il n'avait aucune envie de vivre en Iran, ni ailleurs non plus, d'ailleurs.. En dehors de sa vallée, de Marbella et de Saint-Tropez, le monde était pour lui un grand trou noir sans intérêt. Tout de suite après son entrée à la clinique, il avait envoyé un SMS à son frère, Fritz, lui recommandant de faire attention: il connaissait la férocité des Iraniens... Parfaitement capables d'égorger son petit frère pour le terroriser, lui. Dieu merci, il avait sa police d'assurance: le CD ROM remis par Abdul Quader Khan, détaillant la méthode de moulage de l'uranium enrichi destiné aux têtes nucléaires de missiles. Une technologie que les Iraniens ne maîtrisaient pas encore parfaitement. Or, ils venaient de lancer avec succès leur dernier modèle de fusée intercontinentale, le *Kavoshgar III*. Ils allaient donc avoir un besoin urgent du CD ROM en possession de Karl Kruger...

Il se leva, regarda le parc enneigé et désert et se recoucha, serein. Quand il sortirait, dans une semaine, il serait plus calme.



Le grand salon-bar du rez-de-chaussée était presque vide. Caroline, après être rentrée de son escapade dans le parc, avait filé directement dans sa chambre. Il ne restait que la grosse Mathilde et un homme en canadienne, à la tête d'intellectuel, qui arpentait la pièce sans un mot, le visage fermé. Mathilde avait confié à Malko qu'il s'agissait d'un chirurgien esthétique que sa femme venait de quitter en emportant tout ce qu'il possédait. Encore un «*burn-out*»...

Un garçon s'approcha de Malko.

– Une tisane, monsieur?

Malko déclina poliment. Il n'en était pas encore là. Peu à peu, le salon s'était vidé. Il n'était que neuf heures du soir et déjà tous les patients étaient rentrés dans leur chambre. Il se demanda comment il allait arriver jusqu'à Karl Kruger. C'était un comble de se trouver à quelques mètres de lui et d'être comme sur une autre planète.

Et soudain, il eut une idée.

CHAPITRE XV

Malko avait laissé l'ascenseur au deuxième étage, gagnant à pied le troisième. Il inspecta rapidement le couloir. Personne. Heureusement, l'infirmière se trouvait au second. Il gagna la chambre 33, là où devait se trouver Karl Kruger, sans même essayer de tourner la poignée.

Juste en face, il y avait une autre chambre, la 35. C'est là que devait se trouver la blonde Caroline.

Il frappa un coup léger au battant, et, presque aussitôt, une voix de femme cria d'entrer.

Il se glissa à l'intérieur.

Caroline était assise devant son ordinateur. Elle se retourna et Malko vit la surprise dans ses yeux. La jeune femme se leva aussitôt et vint vers lui.

– Je croyais que c'était l'infirmière, fit-elle. Ici, on n'a pas droit aux visites. Vous ne le saviez pas?

– Si! dit Malko.

Soudain, il réalisa que l'expression de la grande blonde avait complètement changé. Dans ses yeux, il n'y avait plus de surprise, mais une excitation ravie.

Elle s'approcha de lui et il put deviner sa poitrine sous sa tunique blanche, presque transparente.

– Je savais bien que vous viendriez! murmura-t-elle.

Son haleine empestait la vodka.

Avant que Malko puisse lui répondre, elle s'était jetée contre lui de tout son corps et sa langue imbibée de vodka essayait de lui attraper les amygdales.



Un silence minéral régnait dans l'appartement de Marika. Enfermée dans sa chambre, la call-girl regardait la télévision et Chris Jones lisait le Herald Tribune.

Marika était sortie une seule fois dans le quartier pour aller jusqu'au MIGROS voisin, faire ses courses. Soudain, le « gorille » sursauta: la porte de la chambre venait de s'ouvrir. Marika apparut, vêtue d'un T-shirt blanc et d'un slip noir et s'approcha de Chris Jones.

– Il m'a appelée trois fois, annonça-t-elle. Il a l'air vachement furieux. Il faudrait le dire à votre *boss*.

Chris Jones baissa les yeux sur sa Swatch toute neuve et fit la moue.

– Je vais attendre demain. De toute façon, il n'y a pas de lézard.

Son Beretta 92 était posé à côté de lui, une balle dans le canon.

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, Chris Jones se dit que chez les fous, on devait se coucher tôt. Il appellerait Malko le lendemain.



Malko, surpris, ne put empêcher Caroline de lui enfoncer la langue au fond du gosier. Elle avait une force étonnante et la pression de son pubis contre son ventre lui faisait presque mal.

C'est elle qui interrompit son baiser, le fixant avec une expression ravie.

– J'avais bien vu, à table, que vous aviez envie de moi! fit-elle. Tous les hommes ont envie de me baiser. Même ce pauvre taré de Frank! J'étais sûre que vous alliez venir me retrouver...

Malko avait l'impression de se trouver en face d'un alambic.

– Vous avez bu! remarqua-t-il.

La jeune femme éclata d'un rire mondain.

– Bien sûr! Je bois tous les jours. Quand j'étais mariée, avec mon mari, en rentrant d'une soirée, on buvait. Ensuite, il allait regarder des films porno et moi, je m'amusais toute seule.

Sa diction était parfaitement claire et elle semblait très bien tenir l'alcool. Mais son ventre continuait à se frotter à lui, comme une petite brosse intelligente, éveillant peu à peu sa libido. Après tout, cette grande jeune femme blonde un peu fade, même bourrée de vodka, n'était pas repoussante.

Elle le fixa avec une expression légèrement hallucinée.

– Vous avez peur de faire l'amour avec moi? Vous avez peur

d'attraper le sida... Je vais vous sucer, vous vous en souviendrez toute votre vie. Comme mon mari allait se faire sucer par toutes les putes de Genève, j'ai appris moi aussi, pour lui montrer que je peux faire aussi bien.

Joignant le geste à la parole, elle farfouilla dans son pantalon, trouva le zip et le tira vers le bas. Malko, toujours appuyé au mur, sentit de longs doigts souples s'emparer de sa virilité et commencer à la masser.

– Caroline! commença-t-il...

Il n'eut pas le temps de continuer.

Accroupie en face de lui, elle venait de l'engouler avec la technique d'une professionnelle. Sa langue s'enroulait autour de la hampe, elle avalait puis rejetait le membre de plus en plus dur, tout en le masturbant.

Une tornade sexuelle.

En quelques instants, Malko ne vécut plus que pour ces sensations exquises, bien que connues. C'était vrai, la distinguée Caroline suçait comme une déesse. Il se sentit partir et poussa un cri, vite étouffé par la main de la jeune femme posée sur sa bouche, avant de se vider dans la sienne.

Il était encore groggy lorsque la jeune femme se redressa, de la joie plein les yeux.

– On vous a déjà sucé comme ça? lança-t-elle triomphalement.

Elle semblait avoir un ego démesuré. Malko reprenait son souffle. C'est elle qui le rajusta. Au fond, elle n'avait pas de vraies pulsions sexuelles mais seulement le désir de prouver son pouvoir sur les hommes.. Et donc, de se valoriser.

– Demain, vous me ferez l'amour, décida-t-elle. Vous verrez, je baise aussi bien que je suce.

Malko essaya quand même de remettre les choses en place.

– Caroline, dit-il, vous êtes une femme extrêmement séduisante, mais ce soir, je ne venais pas vous faire l'amour. Je voulais seulement entrer en contact avec mon ami qui se trouve à la chambre 33 juste en face de la vôtre.

La jeune femme secoua la tête.

– C'est impossible. Les infirmières m'ont dit qu'il ne veut voir personne. Ce sont elles qui ont la clef et il ne sort pas de sa chambre.

Il paraît qu'il est très déprimé.

Ce n'était pas une bonne nouvelle pour Malko... Devant son air visiblement dépité, Caroline eut un sourire espiègle.

– Il y a peut-être une solution, suggéra-t-elle.

– Laquelle?

– Je possède un passe qui ouvre toutes les chambres de La Prairie.

– Comment cela se fait-il?

– Je viens régulièrement. Ma famille m'expédie ici pour avoir la paix. Alors, je me suis organisée.

– À quel moment faudrait-il y aller?

– Demain matin, après que l'infirmière sera passée, avant l'heure du déjeuner.

– C'est formidable! remercia Malko.

Caroline arbora à nouveau son sourire innocent.

– Je vous demande juste un petit service: je n'ai presque plus de vodka et je dois rester ici plusieurs jours. Je voudrais que vous m'apportiez demain matin deux bouteilles de vodka. Ou plutôt trois.

– Mais où voulez-vous que je les trouve?

– C'est facile, assura la grande blonde. Vous avez sûrement des visites. Ils ne fouillent pas les visiteurs et vous n'êtes pas catalogué comme alcoolique. Demandez à un ami de vous apporter cela demain matin. Quand j'aurai les bouteilles, je vous prêterai le passe.

Elle l'embrassa légèrement dans une haleine de vodka et de sperme mélangé, précisant.

– Il vaut mieux que vous partiez maintenant, les infirmières viennent parfois vérifier si je suis bien couchée. À demain.

Malko ne se le fit pas dire deux fois. À peine revenu dans sa chambre, il appela Chris Jones. Entendant un bruit de fond de télé.

Le «gorille» veillait dans l'appartement de Marika.

– Chris, annonça Malko, j'ai besoin d'un service. À neuf heures demain matin, vous allez acheter trois bouteilles de vodka de la marque que vous voulez et vous me les apporterez à La Métairie.

L'Américain en demeura muet de stupéfaction.

– Vous en voulez *trois* d’un coup!

– Ce n’est pas pour moi, précisa Malko. Vous pouvez les acheter chez MIGROS, juste au bout de la rue. Il faut que vous soyez là à dix heures.

Médusé, Chris Jones laissa tomber.

– Je vais quand même prendre celle que vous aimez, la Stolich je ne sais quoi.

– Mettez les bouteilles dans une serviette de cuir, précisa suavement Malko, sinon, on va vous les confisquer à l’entrée. Quand vous arriverez, allez directement à un gros pavillon qui s’appelle La Prairie. Je vous attendrai dans le salon.

Il était presque euphorique. D’autant qu’il avait un vrai compte à régler avec Karl Kruger. C’était l’industriel suisse qui l’avait piégé en lui donnant rendez-vous avec les deux tueurs iraniens.

Il allait avoir la surprise de sa vie.



Karl Kruger s’était réveillé de très bonne humeur. Finalement, il ne détestait pas ce séjour à La Métairie où il était choyé à l’abri des importuns, et où Martha Garlinski venait lui apporter sa ration de sexe quotidienne.

Hélas, il savait qu’il serait obligé d’en sortir bientôt. Il devait retourner à Haag pour signer des documents orientant le matériel destiné à l’Iran vers les «bonnes» sociétés.

L’infirmière pénétra dans sa chambre. Une petite brune aux cheveux courts et à la poitrine plate, plutôt mignonne.. On lui attribuait toujours de jolies infirmières.

Elle lui prit sa tension, lui donna deux comprimés de calmants et de bêta-bloquant et lui sourit.

– Pas de visite aujourd’hui, *Herr* Kruger?

– Juste mon amie à cinq heures, précisa-t-il. Elle m’apporte des documents à signer...

Hypocrisie inutile. Le sexe n’était pas une activité interdite à La Métairie, à la condition qu’il n’y ait pas de viol. Cependant, la plupart des patients, abrutis par des tonnes d’anti-dépresseurs, d’anxiolytiques

et de calmants, avaient la vie sexuelle d'un vieil escargot.



Chris Jones pénétra dans le grand salon de La Prairie à dix heures moins cinq exactement. Il se dirigea vers Malko en train de prendre un café, aussi à l'aise que dans un champ de mines.

Le « gorille » tendit à Malko une grosse serviette de cuir fauve.

– Voilà vos bouteilles! dit-il. J'espère que cela vous fera la journée.

Il parlait à voix basse, comme dans une église, et jetait des regards inquiets sur les patients installés dans la pièce.

– Vous voulez un café? demanda Malko.

– Pas trop fort.

Soudain, Frank, le bi-polaire, en train de jouer du piano, abandonna son instrument et rejoignit leur table, s'asseyant face à Chris Jones et le fixant de son étrange regard où on ne voyait pratiquement que le blanc de ses yeux.

– Votre ami a l'air intelligent! dit-il à Malko. Il doit aimer lire. Tourné vers Chris Jones, il ajouta: quel est le dernier livre que vous avez lu?

Au regard affolé de Chris Jones, Malko sentit qu'il allait craquer. Gentiment, il lança à Frank.

– Il lit beaucoup la bible. C'est un homme très religieux comme vous. D'ailleurs, vous devriez faire un tour à la chapelle, parler un peu à Dieu...

Frank ne répondit pas, mais se leva sans un mot et s'éloigna.

– Il est dangereux, celui-là? demanda l'Américain.

– Je ne pense pas, un peu bizarre seulement.

Le « gorille » faillit s'étrangler.

– «Bizarre». Il a l'air raide piqué! Putain, vous êtes dans un drôle d'endroit.

– Ce n'est pas par plaisir, assura Malko.

Le garçon venait d'apporter le café de Chris Jones. Celui-ci le regarda d'un air dégoûté.

– Je préfère ne pas y toucher, fit-il, ils ont peut-être mis des trucs

dedans... Je vais y aller. À propos, il y a du nouveau. Votre copine, Marika, est venue me dire hier soir que l'Iranien n'arrête pas de l'appeler. Elle demande ce qu'elle doit faire.

– Rien! laisse tomber Malko.

C'était excellent, Hormouz Khodar allait commencer à s'affoler. Il serait plus facile à manipuler.

Il raccompagna Chris Jones jusqu'au perron et repartit dans sa chambre avec la serviette contenant les trois bouteilles de vodka.

Il était dix heures et demie lorsqu'un coup léger fut frappé à sa porte. Caroline se trouvait derrière, enveloppée dans sa pelisse de vison blanc, son sac Hermès au bras. Elle se glissa dans la chambre et demanda aussitôt.

– Vous les avez?

Malko ouvrit la serviette.

Aussitôt, Caroline attrapa une des trois bouteilles, ouvrit la capsule d'une torsion du poignet, porta le goulot à sa bouche et se mit à boire!

Lorsqu'elle reposa la bouteille, il en manquait plusieurs centimètres.... Elle buvait ça comme de l'eau minérale...

– Ça fait du bien! fit-elle. Ce soir, on ira planquer les bouteilles dans le parc. C'est trop dangereux de les garder, même chez vous. Ils fouillent partout.

Elle écarta son manteau, découvrant un jogging gris. Plongeant la main dans une poche, elle en retira la clef plate qu'elle tendit à Malko.

– Voilà. Vous pouvez y aller maintenant. C'est l'heure où les infirmières écrivent leurs rapports pour les psychiatres. Vous êtes tranquille jusqu'à midi.

Malko prit la clef.

Caroline se dirigeait vers la porte lorsqu'elle se retourna, revint sur ses pas, rouvrit la bouteille et lampa une sérieuse rasade de vodka.

– *One for the road*¹, fit-elle, avec un sourire espiègle.

La bouteille avait diminué d'un quart... À ce rythme là, les trois bouteilles lui feraient deux jours.

– Vous me rendez le passe en bas, lança-t-elle. Il ne faut pas qu'on vous voie trop tourner autour de ma chambre.

Malko attendit qu'elle soit sortie, pour aller prendre le Glock 22 et

son silencieux dans le petit coffre. Il fit monter une balle dans le canon, vissa le silencieux et glissa l'arme dans sa ceinture puis s'engagea dans l'escalier. Le couloir du troisième étage était désert. Il gagna rapidement la chambre de Karl Kruger, tourna le passe dans la serrure qui s'ouvrit silencieusement et poussa la porte.



La porte de la chambre 33 s'ouvrait sur un couloir très court, avec la salle de bains en face. La chambre se trouvait légèrement sur la gauche.

En avançant, Malko découvrit un lit étroit, comme le sien, sur lequel était allongé un homme en train de lire. La télé était allumée, sans le son.

En entendant du bruit, l'homme allongé dans le lit tourna la tête, et son regard tomba sur Malko.

Celui-ci vit Karl Kruger exprimer d'abord de l'incompréhension, puis une surprise sans limite, et enfin, une panique viscérale.

– Qui êtes-vous? bredouilla-t-il. Comment êtes-vous entré?

Malko se planta à côté du lit, et ouvrit sa veste, de façon à ce que l'industriel suisse aperçoive la crosse du Glock émergeant de sa ceinture Hermès, juste à côté de la boucle.

– Je suis entré par la porte, dit-il calmement. Vous ne vous souvenez pas de moi? Vous m'avez invité à votre réveillon de Marbella et je suis même venu vous saluer à votre table, à côté de votre amie blonde. Et, il y a quelques jours, vous m'avez, par téléphone, fixé un rendez-vous dans votre propriété de Genthold. Seulement, au lieu de venir, vous m'avez envoyé des tueurs...

Le Suisse écarquillait les yeux, ahuri.

Il prit son souffle et bredouilla.

– Qu'est-ce que vous racontez! Je n'ai rien fait, je ne vous connais pas!

Maintenant, il *savait* qui était l'homme debout en face de lui et la panique le submergeait.

– Partez! bredouilla-t-il. Partez ou j'appelle l'infirmière.

Déjà, il allongeait la main vers le commutateur posé sur la table de nuit. Malko le fit tomber à terre et arracha le pistolet de sa ceinture.

Lorsqu'il vit l'arme, Karl Kruger poussa un couinement d'animal acculé.

Malko se pencha en avant.

– Je suis venu vous tuer, *Herr* Kruger! Tout l'argent que vous avez gagné avec vos trafics ne vous servira à rien.

D'un geste rapide, il saisit un des oreillers, le plaqua sur le visage de Karl Kruger et appuya l'extrémité du silencieux dessus, de façon à ce que le Suisse le sente bien. Ensuite, il ramena en arrière le chien extérieur, ce qui provoqua un claquement métallique caractéristique.

– *Auf wiedersehen*, Herr Kruger, fit-il à voix basse.

1. Un dernier pour la route.

CHAPITRE XVI

Cloué au lit par la main pressant son visage, suffoquant sous l'oreiller, Karl Kruger se tordait comme un ver, donnant des coups de pieds partout, essayant d'écarter l'arme posée à travers l'oreiller contre sa bouche.

Malko le maintint ainsi presque une minute, puis il retira d'un coup l'oreiller, tout en continuant à braquer le pistolet sur l'industriel suisse.

Ce dernier aspira avidement, essuya les larmes dans ses yeux et posa sur Malko un regard brouillé, car ses lunettes étaient tombées par terre. D'une voix étranglée, il jeta à Malko.

– Ne me tuez pas! Ne me tuez pas! Je ferai ce que vous voulez.

Il était littéralement liquéfié de terreur.

Tout en maintenant le pistolet au-dessus de sa bouche, Malko fit froidement.

– Pourquoi? Vous avez essayé de me tuer *deux fois*...

Karl Kruger eut un sursaut de tout son corps et se redressa, essayant d'échapper à l'arme.

– Ce n'est pas vrai! protesta-t-il. Je n'ai jamais rien fait contre vous. Jamais! Jamais!

Il y avait un tel accent de vérité dans sa voix que Malko en fut troublé. Et puis, Karl Kruger avait trop peur pour mentir.

– Ce n'est pas vous qui m'avez fait droguer par une call-girl qui se trouvait à ma table sous le nom de Liza Herrgot, pour me jeter ensuite dans une cage avec trois tigres? jeta-t-il.

Le Suisse s'en étrangla, les yeux hors de la tête, et répéta.

– Non, non, je ne sais rien de tout cela, je vous le jure...

Posément, Malko lui détailla l'incident de Marbella. Karl Kruger l'écouta, totalement dépassé.

– Je n’ai été au courant de rien! jura-t-il. Je ne connais pas la femme dont vous parlez. Tout ce que je sais c’est que cet Iranien, Hormouz Kodar, m’a dit que j’étais en danger à Marbella, que les Américains voulaient me kidnapper ou me tuer, qu’il fallait retourner à Genève. Je ne sais pas qui vous a fait cela.

– Ce ne peut être que cet Iranien, laissa tomber Malko. Il sait que j’appartiens à la CIA et a voulu se débarrasser de moi. Mais, à Genève, c’est bien vous qui m’avez appelé. Je reconnais votre voix...

– C’est vrai, couina Karl Kruger, mais c’est Hormouz Khodar qui m’avait dit de le faire. Qu’il était mieux de vous parler. Je l’ai cru, je n’aime pas les conflits.

– Et vous ne vous êtes pas étonné de ne pas me voir?

– Il m’a dit que ses hommes vous avaient attendu et que vous n’étiez pas venu...

Malko eut un sourire ironique.

– Ils m’attendaient, oui, pour me tuer.

De nouveau, il fit le récit au Suisse de ce qui c’était passé.

Karl Kruger était décomposé. Dévasté.

– Je vous jure que je n’étais au courant de rien, je vous le jure! Ce sont eux. Ils ne me lâchent pas depuis plusieurs semaines, ils me menacent sans cesse. J’ai peur, c’est la raison pour laquelle je suis venu me réfugier ici. J’avais trop de pression. Je vous ai vu à la soirée de l’hôtel Président. J’ai cru que vous vouliez me kidnapper.

– Pourquoi ne vous débarrassez-vous pas de ces gens? demanda Malko.

Karl Kruger ne répondit pas. On arrivait au cœur du problème. Malko jugea qu’il avait été suffisamment «attendri» pour commencer une discussion constructive.

Lorsqu’il écarta le canon du Glock du visage du Suisse, Karl Kruger frotta machinalement l’endroit où le silencieux avait laissé une marque rouge. Il respirait difficilement et, lorsqu’il se pencha pour ramasser ses lunettes, Malko vit que ses mains tremblaient.

Il était temps de passer aux choses sérieuses.

Il attira une chaise à lui et s’assit à côté du lit, face à Karl Kruger, tenant toujours le Glock prolongé par le gros silencieux.

– Herr Kruger, vous avez gagné beaucoup d'argent en fournissant au Pakistan, à l'Irak, à la Libye et ensuite à l'Iran, des composants et des machines leur permettant de créer une industrie nucléaire militaire.

»Si, aujourd'hui, le Pakistan est une puissance nucléaire, c'est en partie grâce à vous...

»C'est trop tard pour réagir. Cependant, le gouvernement américain veut *tout* faire pour que l'Iran ne suive pas le même chemin que le Pakistan.

» Grâce à un défecteur iranien, nous savons *exactement* ce qu'ils attendent de vous. Des centrifugeuses P.2, des machines-outils permettant de les assembler en Iran, des composants qu'ils ne peuvent se procurer sans vous.

»Le gouvernement américain aurait pu intervenir auprès des autorités fédérales suisses pour vous faire arrêter, mais nous avons préféré une autre méthode. Parce que nous ne cherchons pas une vengeance personnelle contre vous.

– Que voulez-vous, alors? demanda d'une voix mal assurée Karl Kruger, pâle comme un mort.

– Votre coopération, pour liquider votre réseau de l'intérieur. Faire en sorte que les Iraniens ne reçoivent pas ce qu'ils attendent de vous.

» Si vous acceptez, je suis autorisé à vous offrir une récompense de dix millions de dollars. Sans parler de l'impunité auprès des autorités américaines et suisses.

Karl Kruger demeura muet d'interminables secondes, avant de tourner un visage dévasté vers Malko.

– C'est impossible! Ils vont me tuer! Ils vont tuer mon frère, ils m'en ont déjà menacé. Vous ne les connaissez pas...

– Si, affirma Malko, mais, vous ne *nous* connaissez pas. Vous vous pensiez à l'abri ici, ce n'est pas le cas. Si vous refusez mon offre, c'est nous qui vous liquiderons. Même si ce n'est pas la meilleure solution, nous le ferons. L'enjeu est trop important.

Il se leva et remit le Glock dans sa ceinture.

– *Herr* Kruger, je vais vous laisser réfléchir. Je reviendrai. Ne cherchez pas à fuir, ce serait complètement inutile. Ne dites rien à personne, surtout pas à vos « amis » iraniens. Et réfléchissez.

Il sortit de la chambre et referma la porte à clef avec le passe de

Caroline. Il fallait laisser à Karl Kruger le temps de réfléchir. Le fait que Malko ait pu le retrouver à La Métairie, s'introduire dans sa chambre et menacer de le tuer, allait fortement y contribuer.

Pour la première fois depuis qu'il avait débarqué à Marbella, il marquait un point.

Sans parler de Marika, qui se trouvait désormais protégée et pouvait servir à piéger Hormouz Khodar.

Malko regagna sa chambre, pour annoncer la bonne nouvelle à Malcolm Honeywell.



Hormouz Khodar interpella Carmen Wehr, qui sortait de la cuisine.

– Vous allez voir *Herr* Kruger aujourd'hui?

– Oui, avec *Frau* Garlinski.

L'Iranien lui jeta un regard menaçant.

– Dites-lui de ne pas s'éterniser dans cette clinique! Nous devons retourner à Haag. Là-bas, il sera encore plus tranquille. Et il a des choses à faire avec moi.

– Je lui transmettrai le message, assura la « chauffeuse » d'une voix égale.

La veille, Hormouz Khodar avait fait suivre la Maybach jusqu'à La Métairie. Pour se rassurer, craignant que l'industriel ne lui ait joué un tour.

Désormais, il était rassuré: ce n'était qu'un caprice de Karl Kruger.

Un autre fait l'intriguait: l'agent de la CIA, Malko Linge, ne s'était plus manifesté. Il se dit que les Américains avaient, eux aussi, été surpris par la disparition du Suisse et avaient perdu sa trace.

Pourtant, il n'avait aperçu aucun véhicule suspect autour de la villa de Genthold. Il avait même appelé le Kempinski, en demandant Malko Linge, et la réceptionniste lui avait répondu qu'il était sorti.

Il restait un *vrai* problème: Marika. Là aussi, son absence était étrange. Il lui avait encore laissé un message en se réveillant, lui rappelant leur nouveau rendez-vous au Richmond. C'est tout ce qu'il pouvait faire.

Il devait se rendre rue du Petit Saconnex, ayant à rendre compte à Téhéran.

Darius Chafa et Mahmoud Toman traînaient dans le salon, comme des fantômes noirs.

– Je vous confie la maison, leur lança-t-il. Ne répondez pas au téléphone.



Le grand salon de La Prairie était presque vide. Pour une raison inconnue, Caroline ne s'était pas montrée. L'après-midi s'écoulait avec une lenteur exaspérante.

Soudain, Malko aperçut une voiture s'arrêter devant le perron. La Maybach de Karl Kruger. Est-ce que sa visite avait produit l'effet contraire à celui qu'il souhaitait? Si l'industriel s'enfuyait à Haag, sous la protection des Iraniens, la situation allait se compliquer... Il ne trembla que quelques secondes. La crinière blonde de Martha Garlinski venait d'émerger de la voiture qui redémarra aussitôt.

Malko eut le temps de voir la maîtresse de Karl Kruger gagner la petite réception, avant de s'esquiver dans la salle de billard.

Il était quatre heures.

Il fallait absolument qu'il trouve un «créneau» avant le dîner, pour son deuxième «interrogatoire». Pourvu que l'industriel n'ait pas l'appétit sexuel trop développé.



Lorsqu'il entendit la clef tourner dans sa serrure, Karl Kruger sentit son poulx s'envoler. Il n'était pas encore remis de sa visite du matin. Puis, la voix chantante de l'infirmière lança.:

– Votre visite, *Herr* Kruger!

Il sentit d'abord un nuage de parfum, puis Martha entra dans son champ de vision. Enveloppée jusqu'au cou dans sa pelisse de vision. Heureusement, les yeux bleus, soulignés de noir, la bouche épaisse soigneusement peinte et le regard trouble de la Polonaise remirent du baume au cœur de Karl Kruger. Comme elle restait debout près du lit, immobile, dissimulée par son manteau, Karl Kruger lui jeta, un peu

agacé.

– Tu n'enlèves pas ton manteau?

Martha Garlinski lui jeta un regard à faire bander un arbre mort.

– Tu as envie? Tu n'es pas trop malade?

Karl Kruger sentit une petite boule de feu qui commençait à grandir dans son ventre. Quelle merveilleuse salope! C'est avec des trucs comme ça qu'elle l'avait attrapé.

– Enlève ton manteau! répéta-t-il, la voix légèrement enrouée.

Lentement, Martha Garlinski fit glisser le manteau de ses épaules, révélant une robe mauve, ras du cou, qui s'arrêtait au premier tiers de ses cuisses... découvrant ses longues jambes, mises en valeur par d'épais bas noirs brillants. Il eut instantanément une envie folle de caresser cette surface satinée.

– Approche-toi! fit-il d'une voix rauque.

– Personne ne peut venir? demanda-t-elle, comme si cela pouvait la gêner.

Elle, qui, une fois, lui avait administré une fellation dans la voiture, conduite par Carmen Wehr, ignorant évidemment que la « chauffeuse » avait jadis été la maîtresse de Karl Kruger.

– Non, grogna le Suisse. Viens.

Martha se rapprocha assez pour que, sans se lever, Karl Kruger puisse la toucher. Il referma une main possessive sur sa cuisse gauche, caressa le bas brillant quelques secondes, puis remonta un peu. C'est là que son poulx creva le plafond.

Ce n'était pas un collant mais des bas *stay-up*.

Karl Kruger crut que son cœur allait jaillir hors de sa poitrine.

Il remonta encore, franchit la bande de peau et atteignit l'entre-cuisse de la jeune femme. Sans aucune protection.. Fou de bonheur, il noya ses doigts dans la petite bête chaude, comprenant pourquoi Martha s'était enveloppée avec tant de soin dans son manteau... Uniquement vêtue de sa robe, elle était carrément indécente.

Martha jeta un coup d'œil en direction du lit et eut un sourire complice.

– Tiens, on dirait que cela te fait de l'effet!

Le beau pyjama de soie bleue était fortement déformé par une bosse expressive.

– Viens plus près! bredouilla Karl Kruger.

Martha obéit et, aussitôt, il se mit à malmener ses seins magnifiques moulés par la robe mauve, dont les pointes étaient bien visibles. Elle n'avait volontairement pas mis de soutien-gorge...

Karl Kruger était rouge pivoine, le sang aux tempes, ne sachant plus par où commencer. Il se leva brutalement et Martha Garlinski dut reculer. Déjà, il la poussait vers la table, où s'entassait tout son attirail de malade. Avec ses talons, Martha était à peine moins grande que lui. Ses doigts se faufilèrent dans le pyjama pour en extraire un sexe rougeoyant, visiblement prêt à exploser.

Elle n'eut pas le temps de le caresser longtemps. Karl Kruger avait glissé un genou entre les jambes gainées de noir brillant et remonté la robe mauve de quelques centimètres. Il n'eut qu'à fléchir un peu sur les genoux, tâtonner quelques secondes, avant de s'enfoncer d'un trait dans le ventre de Martha Garlinski.

C'était si bon qu'il en aurait pleuré de bonheur.

Une fois bien emmanché, ses mains remontèrent et se mirent à pétrir les seins à travers le tissu mauve, tandis qu'il donnait de furieux coups de rein. Des bouteilles d'eau minérale tombèrent à terre, puis un thermos de thé et des magazines.

Karl Kruger n'en avait cure, accroché dans le ventre de Martha comme un verrat en rut.

Il poussa un cri d'agonie en projetant sa semence, quelques instants plus tard, demeurant bien au chaud dans son fourreau de chair.

– Ça t'a fait du bien? demanda Martha.

Plus salope tu meurs! Il l'aurait tuée, mais il était encore sur son petit nuage rose. Il partit dans la salle de bains sans un mot. Lorsqu'il en ressortit, Martha Garlinski avait déjà remis son manteau....

– L'infirmière m'a dit qu'il ne fallait pas que tu te fatigues trop, fit-elle suavement. J'essaierai de revenir demain.

Comme si elle était débordée, alors, qu'à part le coiffeur et le shopping, elle n'avait strictement rien à faire.

– Attends! grogna Karl Kruger, il faut que j'appelle l'infirmière.

Il appuya sur la sonnette.

Dès que Martha fut partie, il s'allongea sur le lit, avec l'impression d'avoir reçu une transfusion de sang. Se disant que, pour rien au monde, il n'abandonnerait son nouveau style de vie.

C'était trop bon.

Il allait devoir jouer serré.



Six heures et demie et toujours personne! Hormouz Khodar se tortillait dans son fauteuil du bar du Richmond comme s'il était chauffé à blanc.

C'était le second lapin que lui posait Marika. Était-elle malade? Absente de Genève? Ou autre chose? Il lui avait pourtant laissé un autre message, au début de l'après-midi, lui rappelant leur rendez-vous.

Il regarda son verre de jus de tomate vide. Quelque chose lui disait qu'elle ne viendrait pas. Il fallait absolument savoir ce qui se passait.

L'Iranien gagna le desk du concierge. Georges s'y trouvait seul. Hormouz Khodar se pencha vers lui et dit d'une voix pressante.

- Georges, il faut que vous me rendiez un service.
- Certainement, monsieur Khodar, fit le concierge de sa voix neutre.

L'Iranien avait déjà fouillé dans sa poche. Il poussa quatre beaux billets bleus de cent francs sur le comptoir. Mue par un réflexe automatique, la large main de Georges se posa dessus.

- Merci, monsieur Khodar, que puis-je faire pour vous?

– J'ai absolument besoin de Marika. J'ai des amis du Golf qui arrivent à la fin de la semaine. Je lui ai laissé des messages, mais elle ne répond pas; je dois *absolument* lui transmettre un message. Savez-vous où elle habite?

– C'est une information que je ne peux pas vous donner, monsieur Khodar.

- Est-ce que vous pouvez, au moins, lui transmettre un message?

Le concierge hésita, et dit finalement.

– Oui, je pense, si vous me donnez une lettre. Je termine mon service à sept heures. Voilà du papier.

Hormouz Khodar écrivit quelques mots, donnant son numéro de portable. C'était une imprudence, mais il était trop angoissé.

Ensuite, il sortit ostensiblement. Juste pour aller s'installer dans sa voiture, garée en épi, en face de l'hôtel.

Vingt minutes plus tard, il vit sortir Georges, enveloppé dans un manteau sombre. Le maître d'hôtel partit à pied et tourna à gauche sur le quai du Mont-Blanc.

Hormouz Khodar sortit de sa voiture et le suivit, à bonne distance. Avec un peu de chance, Georges allait le mener à Marika.

CHAPITRE XVI

Malko avait guetté le départ de Martha Garlinski, du salon de La Prairie. Lorsqu'il vit la Maybach filer vers la sortie de la clinique, il décida de mener la seconde partie de son offensive. Normalement, les infirmières ne venaient plus rendre visite à Karl Kruger avant le dîner.

Comme la fois précédente, il monta le dernier étage à pied, fonçant ensuite jusqu'à la chambre 33. Cette fois, Karl Kruger ne parut que modérément surpris. Il avait bien meilleure mine que le matin, et une attitude presque sereine. Malko, sans un mot, attira une chaise à lui, et s'assit à côté du lit, sa veste ouverte de façon à ce que son interlocuteur voie nettement la crosse du Glock glissé dans sa ceinture.

– Vous avez réfléchi, *Herr* Kruger? demanda-t-il d'une voix calme.

Le Suisse devait avoir préparé sa réponse car il répondit d'un ton geignard.

– Vous savez, je ne suis pas un criminel! Mon père avait une profonde admiration pour Abdul Quader Khan, qui était un homme extraordinaire. Et puis, il était aussi flatté de voir ce Pakistanais venir jusqu'à cette vallée perdue, nous proposer une collaboration technique. À Haag, il ne voyait jamais personne. Abdul Quader Khan lui a affirmé aussi qu'il était un ingénieur remarquable, que ses pompes à vide étaient les meilleures du monde...

Malko se demandait où le Suisse voulait en venir. Le parfum de Martha Garlinski flottait encore dans la pièce. C'était sûrement sa visite qui l'avait rasséréiné. Ce qui n'était pas forcément une bonne nouvelle: Karl Kruger allait être moins vulnérable.

Ce dernier continuait son plaidoyer pro domo, expliquant que personne ne les avait jamais avertis qu'ils commettaient des actions illégales. Après tout, ils ne faisaient qu'exploiter leurs brevets de pompes à vide.

À la fin, agacé, Malko l'interrompit.

– *Herr* Kruger, votre père a rencontré Abdul Quader Khan en 1974. Il y a trente-quatre ans. Depuis, vous avez bien dû vous rendre compte que quelque chose clochait... Pourquoi avoir été installer des usines en Malaisie?

– Non, non, jura l'industriel, il s'agissait simplement de délocaliser des fabrications dans des pays à bas coût de main-d'œuvre, en apportant notre technique industrielle. D'ailleurs, conclut-il presque triomphalement, aucune autorité ne nous a jamais reproché quoi que ce soit.

Il guettait Malko du coin de l'œil.

Celui-ci secoua la tête.

– *Herr Kruger*, ne me prenez pas pour un imbécile. Si vous étiez persuadé d'être dans la légalité, pourquoi créer des sociétés écrans, et ne jamais rien livrer officiellement à l'Iran? Vous lisez les journaux aussi. Le monde entier sait que l'Iran veut se doter de la bombe atomique. Et, *vous*, vous savez que vos centrifugeuses ne peuvent servir qu'à fabriquer de l'uranium de « grade » militaire. Si vous continuez à nier, vous finirez mal. Ou vos alliés iraniens vous exécuteront lorsqu'ils n'auront plus besoin de vous, ou bien vous mourrez avant. Je vous ai dit ce matin que vous n'aviez plus de marge pour une échappatoire. Votre amie Martha est venue vous rendre visite. Une visite agréable, je suppose. Vous pouvez mener une vie *extrêmement* agréable, si vous devenez raisonnable.

» Ou bien...

Il laissa sa phrase en suspens.

– Ou bien quoi? demanda Karl Kruger d'une voix étranglée. Amer. Lui qui s'était cru en sécurité dans cette clinique, voyait surgir ce qu'il craignait le plus. Une menace physique.

Malko, au lieu de répondre, sortit le Glock de sa ceinture et ramena la culasse en arrière, faisant monter une cartouche dans la chambre. Même s'il ne s'y connaissait pas en armes, Karl Kruger savait sûrement la portée de ce geste: désormais, il suffisait d'appuyer sur la détente pour tirer.

– *Herr Kruger*, continua Malko, après un coup d'œil bref sur sa Breitling, nous n'avons pas beaucoup de temps. Je pense que l'on va vous apporter votre dîner dans une demi-heure au plus. Ou bien vous me donnez *maintenant* la preuve que vous changez de camp, ou bien, je vous tire une balle dans la tête. Grâce au silencieux, personne n'entendra la détonation et, dix minutes plus tard, j'aurai quitté cette clinique où je me suis inscrit sous un faux nom.

L'industriel suisse s'était figé. Il chercha le regard de Malko et ce qu'il y lut ne le rassura pas.

– Mais, gémit-il, que voulez-vous que je fasse? Si je vous révèle ce que vous voulez, les Iraniens vont le savoir. Ils vont kidnapper ou tuer mon frère qui se trouve à Dubai. Et, ensuite, me tuer moi-même.

» C'est impossible.

Malko avait prévu cette objection et préparé sa réponse, basée sur les informations communiquées par le défecteur Sharam Amiri.

– En ce moment, dit-il, nous savons qu'un cargo fait route vers l'Iran. Il a à son bord cinq cents centrifugeuses P.2 fabriquées par vos soins.

» Nous ignorons le nom et la route de ce cargo. Nous voulons l'intercepter à tout prix.

» Vous seul pouvez me communiquer cette information. Il vous reste environ sept minutes pour le faire.

Décomposé, Karl Kruger secoua lentement la tête.

– Si je vous dis cela, ils vont tuer mon frère!

– Non, assura Malko, parce que ce cargo peut être l'objet d'une interception aléatoire en haute mer. Les navires de guerre américains procèdent régulièrement à de tels contrôles, sur toutes les mers du globe. Cela ne met donc pas votre responsabilité enjeu. Ces centrifugeuses ont déjà quitté vos usines. Vous n'en êtes plus responsable.

Karl Kruger ferma les yeux, puis les rouvrit.

– Non, je ne peux pas! soupira-t-il.

La voix de Malko claqua comme un fouet.

– Tant pis, *Herr* Kruger. Tant pis pour *vous*.

Il appuya l'extrémité du silencieux du Glock sur le cou du Suisse, à la hauteur de la carotide gauche, le canon dirigé vers le haut, de façon à ce que le projectile traverse le crâne de Karl Kruger de bas en haut.

Ce dernier essaya mollement d'écarter l'arme, en saisissant le poignet de Malko, mais il n'avait plus aucune force. Ce dernier était tendu comme une corde à violon. Si son bluff ne marchait pas, c'était fichu. Il n'avait aucun scrupule à terroriser l'industriel, mais son éthique lui interdisait de l'abattre de sang-froid.

Même s'il contribuait sciemment, par cupidité, à aider l'Iran à se doter d'une arme atomique, avec les conséquences incalculables que cela pouvait avoir.

Les secondes s'écoulaient, interminables. Au-delà de dix, Karl Kruger comprendrait que Malko bluffait. Ce dernier comptait silencieusement.

À sept, le Suisse lâcha d'une voix blanche.

– C'est le cargo BBC CHINA, battant pavillon maltais. Il se trouve en ce moment dans l'océan Indien et doit arriver dans quatre jours à Dubai. Il est parti d'Amsterdam et a fait le tour de l'Afrique, afin de ne pas traverser le canal de Suez, très surveillé par les Israéliens.

Malko sentit tous ses nerfs se détendre d'un coup.

Il avait gagné la première manche.

Calmement, il écarta le pistolet automatique du cou de Karl Kruger. Ce dernier ouvrit les yeux et dit d'un ton amer.

– Vous allez être responsable de la mort de mon frère, Fritz. Ils vont le tuer.

– Donnez-moi des détails.

– Les Iraniens doivent lui rendre visite dans quelques jours. Ils lui apportent deux millions de dollars qu'ils échangeront contre l'ordre de transfert d'un certain nombre de containers du BBC CHINA à une compagnie contrôlée par Téhéran. C'est un cargo lui appartenant qui assurera la dernière partie du voyage.

Malko se leva et remit son arme dans sa ceinture.

– Herr Kruger, fit-il, profitez de votre dîner. Vous avez choisi la bonne solution. Bien entendu, si vous avez eu la mauvaise idée de me donner une fausse information, il n'y aura plus d'avertissement, je reviendrai ici et je vous tuerai. Et si vous vous sauvez, je vous retrouverai.

» Je reviendrai demain. Je vais m'occuper de sécuriser votre frère.

Trois minutes plus tard, il était dans l'escalier, avec l'impression d'avoir des ailes.



Hormouz Khodar, le visage balayé par le vent glacial, les yeux pleins de larmes, suivait à bonne distance Georges, le concierge du Richmond. Se demandant jusqu'où il allait le mener.

Enfin, il le vit tourner le coin d'une rue donnant sur le quai. Il accéléra et arriva à son tour au coin où avait disparu le concierge du Richmond. Découvrant une petite place triangulaire dont un des côtés donnait sur le quai Wilson.

Le concierge semblait s'être volatilisé.

Hormouz Khodar étouffait déjà un juron entre ses dents lorsqu'il aperçut Georges ressortir d'un immeuble et repartir par une rue parallèle au quai.

Il attendit quelques secondes et s'approcha de l'immeuble. C'était le 3 place Jean Manteau, un immeuble cossu de six étages. L'Iranien arriva jusqu'à la porte vitrée qui s'ouvrit devant lui.

À sa gauche, se trouvaient des boîtes à lettres avec des interphones. Il inspecta les noms. Un seul indiquait une personne seule: Antoinette Galliani. Il y avait deux sociétés et deux familles. Il essaya de regarder à l'intérieur de la boîte aux lettres sans y parvenir...

Impossible d'ouvrir la seconde porte vitrée. Il fallait soit appeler par l'interphone, soit posséder une clef...

Il resta là, hésitant sur la conduite à tenir. Au moins, il connaissait désormais le véritable nom de Marika et son adresse.



J'envoie un message immédiatement à Langley, annonça Malcolm Honeywell. Qu'ils se mettent en rapport avec le *Binnenlanse Veilighheidsdienst*¹ Déjà, pour vérifier la date de départ de ce cargo.

»Ils vont sûrement prévenir la 5^{ème} Flotte qui patrouille dans l'océan Indien. Ils ont les moyens d'arraisonner le BBC CHINA. Pourvu que Kruger ne vous ait pas raconté des craques!

– Je ne pense pas, dit Malko. Tenez-moi au courant en temps réel. Car, si l'information se vérifie, il faudra s'occuper du frère Kruger, Fritz. J'ai dit à Karl que les Iraniens ne le soupçonneraient pas, mais c'est faux. Ils ne vont pas croire au hasard et risquent de réagir violemment.



D'un doigt décidé, Hormouz Khodar appuya sur l'interphone N°3,

celui correspondant à Antoinette Galliani. Rien, il attendit et appuya une seconde fois.

Cette fois, une voix de femme demanda.

– Qu'est-ce que c'est?

Hormouz Khodar essaya de prendre une voix enjouée pour crier dans l'interphone:

– C'est votre ami Hormouz! Je suis inquiet. Nous avons rendez-vous. Hier et aussi aujourd'hui.

Il y eut un silence, puis l'interphone fut coupé.

L'Iranien appuya à nouveau, mais cette fois, il resta muet. Pourtant, il était certain d'avoir reconnu la voix de Marika. Pourquoi refusait-elle de lui parler?

Cela ne présageait rien de bon.



Malko se préparait à descendre dîner, plutôt euphorique lorsque le numéro de Chris Jones s'afficha sur son portable. La voix de l'Américain était tendue.

– L'Iranien vient de se manifester, annonça-t-il. Il est en bas de l'immeuble et a appelé l'interphone.

CHAPITRE XVIII

Marika était hystérique, plantée devant Chris Jones dont l'immense silhouette semblait se recroqueviller devant ses glapissements. Comme, en plus, à son habitude, elle n'était vêtue que d'une sorte de veste et d'un charmant slip de dentelles noirs, il était mal...¹

– *Ma-am*, fit-il, vous ne craignez rien ici. On va arranger ça.

– Il n'y a rien à arranger! lança la call-girl, je suis sûre que ce salaud va me tuer. Tuez-le avant, vous avez ce qu'il faut...

Elle désignait le gros Glock posé sur la table de la salle à manger.

Chris Jones demeura muet. Il n'avait rien contre le fait de faire sauter la tête d'un malfaisant, surtout un Iranien, mais il lui fallait des ordres.

– Je vais vous passer le Prince, dit-il en lui tendant le Blackberry.

Marika s'empara du portable et glapit à l'intention de Malko.

– C'est vous qui lui avez donné mon adresse, à cet enfoiré! Personne ne la connaît. Même pas les flics.

– Ce n'est pas moi, assura Malko et quelqu'un *doit* la connaître... Vous êtes certaine qu'il s'agit de Hormouz Khodar?

– Et comment!

– Bien, dit-il, nous allons aviser. En attendant, vous ne bougez pas de chez vous. Chris ou Milton iront faire vos courses. Je viendrai dès que possible.



Malko coupa la communication, perplexe. La visite de l'Iranien était inquiétante. S'il avait voulu voir Marika uniquement pour une «commande», il ne serait pas venu chez elle. Donc, son raisonnement se confirmait: l'Iranien avait compris que, dans le contexte actuel, Marika représentait un risque important de sécurité et il voulait l'éliminer.

Pour l'instant, elle était à l'abri, il possédait sa confession et il ne restait plus qu'à faire comme au judo, c'est-à-dire à «retourner» les circonstances en sa faveur.

Il ne pourrait bouger qu'une fois l'information donnée par Karl Kruger vérifiée.

Si c'était le cas, il faudrait alors passer au stade suivant: la récupération de tout le matériel en partance pour l'Iran qui se trouvait quelque part en Malaisie, d'après Sharam Amari.

Et là, Karl Kruger allait se retrouver en première ligne... Ce qui supposait, avant de l'y mettre, de prendre un certain nombre de précautions...

Tout à coup, il se rendit compte qu'il avait faim. Il était temps de descendre dans la sinistre salle à manger de La Prairie. La première personne qu'il vit fut la blonde Caroline, seule à une table, qui lui fit signe de la rejoindre...

- Vous ne m'avez pas rendu mon passe, dit-elle à mi-voix.
- C'est vrai, reconnut Malko, mais je pense en avoir encore besoin.
- Ça ne fait rien, fit-elle. Mais, alors, il faut me rendre un service.
- Lequel?
- Je n'ai presque plus de vodka, ça m'angoisse...

Il faillit en tomber de sa chaise.

- Déjà?

Caroline baissa modestement les yeux.

- J'ai eu un petit coup de cafard, et j'ai un peu forcé. Les infirmières s'en sont aperçues et m'ont fait un alcootest. J'étais à 3,8 grammes...

Un alambic...

En tout cas, ses pulsions sexuelles avaient disparu.

- J'en ferai venir demain, promit-il. Mais vous devriez moins boire.
- Je sais, reconnut piteusement la jeune femme, mais je n'y arrive pas. D'ailleurs, là, je n'ai pas faim.

Elle se leva et quitta la table avec un sourire d'excuse. Juste comme le portable de Malko sonnait. Numéro inconnu, suisse. Une voix timide demanda.

– Malko?

– Oui.

– C'est Marie.

Comment avait-elle eu son portable? C'est elle qui lui donna la réponse.

– Monsieur Honeywell m'a dit que vous étiez souffrant, que vous aviez été hospitalisé. Il m'a donné votre portable pour que je puisse prendre de vos nouvelles. Ce n'est pas trop grave?

– Non, assura Malko, retenant un fou rire.

– Si vous voulez, je peux venir vous voir, proposa la jeune femme. Demain, je ne travaille pas.

– Je vais voir, promit Malko. Je vous rappelle.

Si son séjour à La Métairie devait se prolonger, une visite de Marie Chalopin lui apporterait un peu de détente.

Après avoir grignoté un ragout sans saveur, il regagna le salon. Il y avait un nouvel arrivage de tarés. Des jeunes dont deux filles ravissantes, une brune aux extraordinaires yeux bleus et une blonde, le torse dans un débardeur moulant, avec un charmant nez retroussé et une magnifique chute de reins. Pas plus de vingt ans. De quoi pouvaient-elles bien souffrir à leur âge pour se trouver à La Métairie? Elles étaient accompagnées d'un brun hirsute aux joues maquillées de rouge comme une vieille cocotte, qui, lui, avait vraiment l'air d'un zombie totalement déjanté.

Malko espérait secrètement que Karl Kruger descende, mais il ne se montra pas. Pour l'instant, il devait être accroché à lui comme un pitt-bull...

Dans l'océan Indien, c'était encore la nuit. Il se demanda combien de temps les Américains mettraient à repérer le BBC CHINA, et à l'arraisonner. Si sa cargaison était légale, Malko se trouvait dans de sales draps. Il ne pouvait pas, une seconde fois, faire peur à Karl Kruger. Le bluff, c'est un fusil à un coup.



Karl Kruger aurait donné n'importe quoi pour un alcool fort. Il n'avait même pas touché à son dîner. C'était la première fois, dans sa

vie de paisible industriel du canton de St Gall, qu'il avait été menacé d'une arme à feu. Les Iraniens lui inspiraient aussi une peur bleue, mais c'était plus sournois, moins frontal. Le cerveau en capilotade, il essaya de se projeter dans l'avenir. Les craintes qu'il avait manifestées à l'égard des Iraniens concernaient surtout son frère Fritz. Lui était à l'abri pour le moment. En effet, il détenait dans un lieu inaccessible aux Iraniens leur « Graal »: deux CD ROM contenant près de quatre cents pages d'instructions permettant de fabriquer «La Bombe».

Ensuite, un document plus court, écrit en urdu, venant du Pakistan, expliquant comment formater deux hémisphères d'uranium enrichi, de façon à en faire un engin nucléaire destiné à prendre place dans l'ogive d'un missile à longue portée.

Les deux documents étaient des cadeaux de Abdul Quader Khan, qui les avait fait parvenir aux Kruger, en 2004, au moment où il avait été arrêté par les autorités de son pays, à la demande des Américains.

Il avait toujours nié les posséder, vis-à-vis des Iraniens, mais ceux-ci avaient appris, grâce à Abdul Quader Khan lui-même que le Suisse les avait en sa possession.

Pour l'instant, ils étaient dans un lieu inaccessible aux hommes de Téhéran, mais la crainte secrète de Karl Kruger était que, les autres affaires réglées, ils ne s'emparent de lui et le torturent jusqu'à ce qu'il leur remette ce trésor qui, à leurs yeux, n'avait pas de prix.

C'est le problème qui risquait de se poser bientôt. De toutes façons.

Bien qu'il ne soit que neuf heures, Karl Kruger éteignit la télé et la lumière, pour tenter de dormir.

Impossible.

Il se tournait et se retournait dans son lit, s'en voulant de sa lâcheté. Désormais, il était sur une pente glissante, comme un bobsleigh qui accélère de plus en plus et sort de la piste.

Il ne savait plus s'il souhaitait que les Américains arraisonnent le BBB CHINA ou qu'il leur échappe.



Hormouz Khodar avait regagné la maison de Genthold. Certain que Marika ne lui ouvrirait pas. Pour une raison qu'il n'avait pas encore déterminée.

Il sentait la situation lui échapper et cela lui donnait le vertige.

L'incertitude sur ce qui se passait avec Marika faisait peser sur lui une épée de Damoclès.

Finalement, il conclut qu'il devait passer à l'offensive. D'abord sortir Karl Kruger de La Métairie et l'emmener à Haag. De là, il pouvait facilement quitter la Suisse: le Liechtenstein était juste de l'autre côté de l'autoroute suivant la vallée.

Il restait un «hic»: convaincre Karl Kruger.

C'est en regardant Darius Chafa et Mahmoud Toman manger leur *Chawerma* rapporté de Genève par Carmen Wehr, qu'il eut une idée.

– Darius, dit-il, vous allez monter chez la pouffiasse blonde. Vous lui prenez son portable et vous ne la quittez plus d'une semelle. Vous dormez dans sa chambre.

Le regard de Darius s'alluma.

– On peut...

– Pas encore, fit sèchement Hormouz Khodar. À partir de maintenant, vous en êtes responsable.

Les deux Iraniens terminèrent leur *Chawerma* et s'engagèrent dans l'escalier. Hormouz, lui, gagna la petite pièce où le personnel regardait souvent la télévision. Effectivement, Carmen Wehr s'y trouvait. L'Iranien éteignit la télé et se tourna vers elle, sa grande silhouette penchée en avant.

– Vous devez rendre visite à Herr Kruger demain? dit-il

– Oui. Pourquoi?

– Avec Martha Garlinski?

– Oui. Pourquoi?

– Vous allez vous y rendre, seule. Demain matin à dix heures. Et vous allez dire à Kruger que sa pouf est sous la protection de Darius et de Toman. Et que s'il n'est pas de retour ici à midi, ils commenceront à s'amuser avec...

Satisfait, il referma la porte, laissant la « chauffeuse » médusée. Hormouz Khodar n'avait pas élevé la voix, mais elle avait senti qu'il ne plaisantait pas.

Comme pour renforcer sa conviction, elle entendit un cri perçant. Un cri de femme qui venait du premier étage.



Martha Galinski avait essayé de téléphoner en s'enfermant dans la salle de bains.

À la police.

C'est Darius qui avait enfoncé la porte d'un coup d'épaule puissant. Ensuite, d'un revers, il avait fait voler le portable qui avait explosé dans la baignoire. Il avait ramené la jeune femme dans la chambre, en la tenant par le cou, le pouce et l'index de sa main droite écrasant ses carotides.

Ensuite, il avait tiré de sa botte, un long poignard effilé et l'avait posé sur la gorge de Martha Garlinski. Appuyant un tout petit peu.

– Si tu essaies encore d'appeler, menaçait-il avec son lourd accent, je te saigne comme un mouton!

Quand il la lâcha, Martha Garlinski tituba jusqu'au lit et s'y laissa tomber, sous le regard gourmand des Iraniens.

Pour la première fois, elle regrettait d'avoir rencontré Karl Kruger.



Le BBB CHINA filait à 16 nœuds dans le golfe d'Oman, en direction de l'ouest, le détroit d'Ormuz, qui, une fois franchi, le mènerait à sa destination, le port de Dubai.

Le jour se levait, l'Océan Indien, d'une vilaine couleur grise, était agité d'une houle assez forte et le temps était brumeux.

C'est en passant par le travers de la ville iranienne de Jasch, à une cinquantaine de milles de la côte, que le commandant du BBB CHINA repéra un avion volant assez bas. Ce n'était pas un appareil commercial car il effectuait des cercles concentriques qui se rapprochaient peu à peu du cargo.

Dans cette zone, très surveillée par les Américains, c'était fréquent.

Le commandant, un Maltais, ne s'en préoccupa pas outre mesure. Bien sûr, il avait trouvé étrange de rejoindre Dubai à partir de Rotterdam, en faisant le tour de l'Afrique, au lieu de franchir le canal de Suez, mais les armateurs avaient parfois leur logique.

Il redescendit dans sa passerelle et prit son premier café de la journée. Encore un jour et demi de voyage. Il avait hâte d'arriver à Dubai où on trouvait les putes chinoises les moins chères du monde.

Ce n'est que deux heures plus tard qu'il remonta à l'air libre. Il leva la tête et vit de nouveau l'avion, qui, cette fois, se trouvait devant eux. Et, en même temps, il aperçut dans le lointain, sur tribord avant, la silhouette d'un navire. Il prit ses jumelles et repéra assez vite qu'il s'agissait d'un navire de guerre de taille moyenne. Là aussi, ce n'était pas étonnant: ils grouillaient dans cette zone, à la recherche des pirates et des terroristes.

Cinq minutes plus tard, son officier radio émergea sur la passerelle.

– Commandant, dit-il, je viens d'être contacté par un destroyer américain, le SS Ronald Reagan. Il nous ordonne de stopper et souhaite nous inspecter. Il faudrait que vous prépariez le manifeste:

Le commandant regarda sa montre, agacé. Il allait perdre plusieurs heures avec ce contretemps, mais il ne pouvait s'y dérober. Dans l'océan Indien, les Américains faisaient ce qu'ils voulaient, au nom de la lutte anti-terroriste.

Bien que l'arraisonnement d'un navire dans les eaux internationales soit assimilé dans le code maritime à un acte de piraterie, personne ne cherchait à se dérober à ces inspections.

Il sentit le BBC CHINA ralentir, courant sur son erre. Il reprit ses jumelles: le destroyer fonçait sur eux, environ à trente nœuds.

Dans une demi-heure, il serait là.

1. Service de Renseignements hollandais.

CHAPITRE XIX

Malko était resté dans sa chambre, s'y faisant servir son breakfast. Il faisait un temps épouvantable, des rafales de neige limitaient la visibilité à quelques mètres et on se serait cru au pôle Nord.

Tendu, il n'avait pas envie de descendre retrouver dans le lounge les pensionnaires de La Prairie. À la fin, cela le mettait mal à l'aise. De plus, il n'avait pas demandé à Chris Jones d'apporter sa vodka à Caroline, or il avait encore besoin du passe de la jeune femme.

Tout était désormais suspendu à l'exploitation de l'information donnée par Karl Kruger. Le sort de Marika, la call-girl, devenait un problème secondaire, d'autant qu'elle se trouvait en sûreté, entre Chris Jones et Milton Brabeck.

Malko était plongé dans ses réflexions quand son portable couina. Il reconnut immédiatement la voix de Ted Boteler, le responsable de la Division des Opérations.

L'Américain semblait exulter.

– Je vous transmets quelques photos sur votre Blackberry! annonçait-il. Rappelez-moi quand vous les aurez regardées.

Malko attendit. Pas longtemps. Un nouveau couinement annonça l'arrivée des documents. Le premier était d'une qualité exceptionnelle: on distinguait plusieurs hautes caisses en bois, mesurant près de trois mètres de haut, posées verticalement, dont une des faces avait été ouverte.

Chacune contenait deux longs tubes argentés.

De chaque côté des caisses, se trouvaient deux « marines » américains en tenue de combat, le visage sévère.

Les autres documents montraient des empilements de caisses semblables aux premières, dans ce qui devait être la cale d'un navire, puis des hommes menottés sur le pont et, au second plan, la silhouette d'un navire de guerre.

Malko avait envie d'embrasser son portable: il avait devant les yeux les centrifugeuses destinées à l'Iran, saisies sur le BBB CHINA!

Il rappela aussitôt Ted Boteler et l'Américain lui confirma sa première impression.

– Je suis chargé de vous transmettre les félicitations de l'Agence et de la Maison Blanche, annonça-t-il. Nous avons arraisonné le cargo alors qu'il s'apprêtait à entrer dans le détroit d'Ormouz. Nous n'avons pas encore compté toutes les caisses, mais je pense que le compte y est. Sur le manifeste du BBB CHINA elles figurent comme un chargement de tubes d'aluminium. Il semble que le commandant n'ait pas été au courant. Il n'a opposé aucune résistance. Le destinataire de ces caisses est une société de Dubai, *Khalid Jassim General trading*, mais ce n'est sûrement qu'un intermédiaire.

– Sûrement, confirma Malko, je vais demander à Karl Kruger le nom du destinataire final. Celui qui devait transférer ce matériel à l'Iran.

– Il n'y a pas que cela à lui demander, ajouta le directeur de la Division des Opérations. Il faut absolument que nous en sachions plus sur l'autre livraison, celle qui permettra à l'Iran de construire dix mille centrifugeuses P.2.

L'appétit vient en mangeant.

– Je vais faire tout mon possible, assura Malko, mais il va falloir prendre des mesures pour protéger le frère de Karl Kruger, Fritz, qui se trouve à Dubai. Dans combien de temps le BBB CHINA devait-il arriver à Dubai?

– Environ quarante-huit heures. Il va bien arriver, mais nous mettons des hommes à bord.

– Donc, les Iraniens vont s'apercevoir que le navire a été arraisonné?

– Peut-être pas immédiatement. Il va directement au port.

Malko réfléchissait à toute vitesse. Si le frère de Karl Kruger se faisait liquider par les Iraniens, l'industriel se fermerait comme une huître...

– Ted, dit-il, il faut trouver une astuce. Vous m'avez dit que le commandant n'était pas complice?

– D'après le rapport du commandant du SS Ronald Reagan, non.

– Voici ce qu'il faudrait faire d'abord. Remettre tout en place, comme si on n'avait rien trouvé. Pensez-vous que le SS Ronald Reagan ait de quoi piéger les containers qui contiennent les centrifugeuses?

– Il faut que je leur demande.

– OK. Si c'était le cas, il faudrait piéger des containers avec des explosifs déclenchés par un détonateur retard. Disons, avec une explosion programmée à une semaine. Je ne pense pas que les Italiens vont laisser ces centrifugeuses rester longtemps sur le port de Dubai. Cela nous donnerait un peu de temps pour le reste de l'opération.

– OK promet Ted Boteler, je vais me renseigner. Mais qu'est-ce qu'on fait de l'équipage et du commandant du BBB CHINA?

– Expliquez au commandant que s'il ne se tait pas, il termine dans une prison dubaïote. Sinon, on le considérera comme innocent. Il faut savoir combien de temps il est supposé demeurer à quai. Et où le BBB CHINA va ensuite. La solution la plus sûre est de laisser des hommes à vous à bord, *en civil*, qui le surveillent de près. Et de faire en sorte que l'équipage ne quitte pas le bord.

– Il va me falloir des tas d'autorisation pour tout cela, soupira Ted Boteler. Vous ne choisissez pas la solution la plus simple...

– Je choisis celle qui me permettra de remplir la mission que vous m'avez confiée, répliqua Malko. J'ai absolument besoin de la coopération de Karl Kruger pour récupérer les dix mille centrifugeuses en pièces détachées. Si son frère Fritz se fait égorger par les Iraniens, c'est fichu.

– Je vous rappelle dès que j'ai du nouveau, assura le directeur de la Division des Opérations.

– Les Iraniens ont-ils pu être au courant de cet arraisonnement? demanda encore Malko. Par leurs écoutes? ou un autre moyen?

– Je ne crois pas, assura l'Américain. Ils n'ont ni satellites, ni avions de reconnaissance et la seule communication radio qui aurait pu être interceptée est le message envoyé par le SS Ronald Reagan, demandant au BBB CHINA de stopper pour inspection. Les autres communications sont cryptées.

– Bien, conclut Malko. À vous de jouer.

Il regarda sa Breitling. Presque une heure. Karl Kruger avait eu son déjeuner.

Il monta à pied jusqu'au troisième étage et gagna la chambre 33, puis enfonça le passe dans la serrure. Sentant quelque chose de bizarre. Il en comprit aussitôt la raison: la porte n'était pas fermée à clef. Il l'ouvrit, découvrant une chambre vide! Plus aucune trace de Karl Kruger, à part quelques bouteilles d'eau minérale et des

magazines.

L'industriel suisse était parti.

Malko ressortait de la chambre lorsqu'il se heurta à une infirmière.

– Que cherchez-vous, monsieur? demanda-t-elle, l'air soupçonneux.

– Karl Kruger.

– Il a quitté la clinique. Ce matin.

Malko bredouilla un vague remerciement et dévala jusqu'à sa chambre.

Pourquoi Karl Kruger avait-il filé à l'anglaise? alors qu'il lui avait donné une information *valable*? Il ne craignait donc pas de réaction négative de la part de Malko. Celui-ci appela le portable du Suisse, qui passa directement sur répondeur. Il tenta aussi celui de Carmen Wehr, avec le même résultat.

Il ne restait plus qu'à s'arracher de La Métairie. Il appela Chris Jones.

– Rien de nouveau de votre côté? demanda Malko.

– Non, la fille dort. Elle a dû prendre un somnifère.

– Laissez-la dormir, fit Malko et venez me chercher à La Métairie.

– Vous êtes guéri? demanda ironiquement le «gorille»?

– Je me sens beaucoup mieux, assura Malko, sur le même ton, mais on a du travail. Je vous attends.

La première chose à faire était de remettre la main sur Karl Kruger.



Carmen Wehr n'arrivait pas à dépasser le 50 à l'heure. Ils avaient quitté Genève trois heures plus tôt et n'avaient pas encore contourné Berne. Entre les camions, qui se suivaient à la queue leu leu, et le brouillard, l'autoroute E 25 était devenue un piège.

De temps à autre, la Maybach faisait une embardée pour éviter un véhicule qui déboîtait.

Assis à côté de la «chauffeuse», Hormouz Khodar n'avait pas ouvert

la bouche depuis le départ de Genthold. À l'arrière, Karl Kruger tenait la main de Martha Garlinski, pas encore remise des menaces des deux Iraniens.

À peine avait-il reçu la visite de Carmen Wehr, Karl Kruger avait fait ses bagages. L'idée de voir sa «fiancée» violée par ces deux brutes lui donnait envie de vomir. Il lui avait fallu à peine un quart d'heure pour quitter La Métairie, à la grande surprise du docteur Krugier, qui ne le considérait pas comme guéri.

Hormouz Khodar l'avait accueilli dans la maison de Genthold avec un regard glacial.

– Nous partons à Haag, annonça-t-il. Immédiatement. Je sais que les Américains sont à vos trousses. Comme Karl Kruger protestait mollement, l'Iranien avait précisé.

– Vous avez intérêt à finaliser la livraison malaise. Et à ne pas chercher à nous doubler. Sinon...

Karl Kruger était monté sans un mot au premier étage. Martha était en train de regarder la télévision, vêtue d'un pull épais et d'un pantalon de cuir, Darius Chafa et Mahmoud Toman installés dans des fauteuils. Ils s'étaient discrètement éclipsés et Martha s'était jetée dans les bras de son amant, et avait lancé d'une voix bouleversée.

– C'est horrible, j'ai cru qu'ils allaient me tuer, m'égorger! Ce sont des sauvages. Il y en a un qui m'a pelotée partout. Je n'osais pas me débattre, j'avais peur. Ils m'avaient dit que si tu ne venais pas, ils allaient me violer et me tuer ensuite.

– Je suis là, fit Karl Kruger d'une voix blanche.

– Tu préviens la police?

– Non. Nous allons à Haag.

– À Haag! Dans ce trou infect. Je préfère encore rester ici.

Du coup, Karl Kruger devint comme fou. violemment, il expédia à Martha Garlinski une gifle à lui arracher la tête et lança:

– Tu prends des trucs sexy et tu me rejoins en bas. Et si tu fais chier, c'est *moi* qui leur dis de te violer.

Après tous les chocs qu'il avait eus, il avait besoin de se défouler...

Cinq minutes plus tard, Martha était en bas avec un énorme sac de cuir, les yeux rouges.

Hormouz Khodar bavardait à voix basse avec Darius et Mahmoud.

Ceux-ci étaient restés sur place.

Maintenant, Karl Kruger s'était un peu calmé, tenaillé par une autre angoisse. Qu'était-il arrivé au BBB CHINA? Si les Américains l'avaient arraisonné, son frère Fritz était en danger de mort. Or, dans la Maybach, avec l'Iranien à un mètre de lui, il était totalement impuissant.

Amorphe, il regardait la neige tomber et le brouillard qui noyait le paysage couvert de neige.

– Carmen, lança-t-il, on arrivera dans combien de temps?

– Cela dépend, *Herr* Kruger, répondit la «chauffeuse ». La météo annonce une tempête de neige entre Berne et Zurich. On sera peut-être obligés de s'arrêter...

Il ne manquait plus que cela.

Le silence retomba dans la Maybach qui se traînait, coincée entre deux camions.

Karl Kruger avait beau serrer la main de Martha dans la sienne, il ne cessait de penser à son frère. Sa décision était prise. Il avait assez aidé les Américains. Désormais, il allait faire tout ce qui était en son pouvoir pour que la « grosse » livraison parte pour l'Iran. Ensuite, il négocierait ses CD ROM avec les Iraniens, puis partirait au soleil avec Martha.

Plus riche que riche.

Il se moquait bien que l'Iran devienne une puissance nucléaire. Il ne déclarerait jamais la guerre à la Suisse.



– On s'arrête là! ordonna Malko à Chris Jones.

L'Américain était venu le chercher vingt minutes plus tôt à La Métairie. Caroline se trouvant enfermée dans sa chambre, vraisemblablement en train de cuver sa vodka, il n'avait pu lui rendre son passe.

Karl Kruger ne répondait toujours pas à son portable.

– Tournez autour du rond-point et revenez, précisa Malko à Chris Jones.

Ils revinrent sur leurs pas et le « gorille » stoppa devant la grille

marron de la résidence de Karl Kruger. Malko descendit et tenta d'apercevoir l'intérieur de la propriété.

Aucun signe de vie.

Aucune voiture sous le porche.

Il sonna à l'interphone et, quelques instants plus tard, une voix à l'accent vaudois demanda.

– Qu'est-ce que c'est?

– Je viens voir *Herr* Kruger, dit Malko en allemand.

– Herr Kruger est parti ce matin, annonça la voix vaudoise.

– Où?

– Chez lui, à Haag, je crois.

Malko remontait déjà dans la Mercedes.

– On va récupérer Milton et on quitte Genève, annonça-t-il

– Pour aller où?

– Dans la Suisse profonde. Chez *Herr* Kruger.

La disparition de l'industriel était inquiétante. Cela ressemblait furieusement à un changement de cap. Or, sans lui, Malko était incapable d'arrêter la cargaison de centrifugeuses qui se trouvaient quelque part en Malaisie.

Pourquoi ce revirement?

Il ne le saurait qu'en retrouvant l'industriel suisse.

– Et la fille? demanda Chris. On l'emmène?

– Non, surtout pas.

Si Hormouz Khodar avait quitté Genève, comme c'était plus que probable, Marika ne craignait plus rien dans l'immédiat.



Darius Chafa et Mahmoud Toman avaient trouvé une place rue Jaquet, juste en face de l'immeuble où habitait Marika. Dans leur petite Polo noire en plaques genevoises, ils passaient totalement inaperçus. Le temps était tel que les passants ne s'attardaient pas à

scruter les occupants des voitures en stationnement.

Ils ne quittaient pas des yeux l'entrée de l'immeuble. Hormouz Khodar leur avait assigné une mission précise: liquider Marika et rejoindre Haag le plus vite possible. L'Iranien ne voulait pas laisser derrière lui une telle bombe à retardement... Il était pratiquement sûr que la call-girl avait été retrouvée par les Américains qui avaient dû la confesser.

Les deux tueurs avaient reçu des instructions très simples. Hormouz Khodar leur avait recommandé d'attendre que quelqu'un pénètre dans l'immeuble et de le suivre. Jusqu'à l'appartement de la call-girl. Ce serait plus discret que de l'égorger en pleine rue...

Darius donna un coup de coude à son copain.

– Regarde!

Une femme chargée de paquets venait de pénétrer dans l'immeuble. De jour, la première porte vitrée s'ouvrait automatiquement. La femme était en train de fouiller son sac pour trouver la clef qui permettait d'ouvrir la seconde porte vitrée, donnant accès à l'ascenseur.

D'un seul mouvement, les deux Iraniens sautèrent de leur Polo et marchèrent rapidement jusqu'à l'immeuble.

Lorsqu'ils l'atteignirent, la femme venait enfin de trouver ses clefs. Elle se retourna et adressa un sourire aux deux Iraniens. À Genève, on était plutôt confiant. Darius fit semblant de regarder les noms inscrits sur les boîtes aux lettres.

– Qui cherchez-vous, messieurs?

– Madame Galliani.

– C'est au troisième. Je ne sais pas si elle est là, mais sa femme de ménage vient aujourd'hui.

Tout en parlant, elle avait tourné la clef et la seconde porte vitrée coulissa.

Les deux Iraniens étaient déjà à l'intérieur. Elle en fut à peine surprise, d'autant que Mahmoud se baissa pour l'aider à porter son sac à provisions.

Ils montèrent tous les trois dans l'ascenseur.

– Je vais au cinquième, annonça la dame.

Darius Chafa appuya sur les deux boutons et l'ascenseur se mit en

marche. Les deux Iraniens descendirent au troisième. Une seule porte sur le palier.

Ils montèrent quelques marches et s'installèrent un peu plus haut dans l'escalier. Il n'y avait plus qu'à attendre la femme de ménage.

Machinalement, Mahmoud Toman sortit son poignard de sa botte et s'amusa à couper la moquette.

CHAPITRE XX

Chris Jones était nerveux. Il n'aimait pas la neige, et encore moins rouler dessus.

– On se croirait dans le nord Dakota! soupira-t-il.

À perte de vue, on ne voyait que du blanc... Des panneaux lumineux clignotaient régulièrement, annonçant de nouvelles chutes de neige, du verglas et la température baissait régulièrement.

Malko conduisait lentement, ayant repéré sur la carte les autoroutes successives qui menaient à Haag, juste en face du Liechtenstein.

– Il y a des hôtels, où on va? demanda avec inquiétude Milton Brabeck, installé à l'arrière.

Finalement, il commençait à regretter Genève.

– Nous sommes en Suisse, assura Malko. Il y a des hôtels *partout*.

D'après la carte, il ne devait pas mettre plus de quatre heures pour arriver à Haag, mais, avec ce temps, impossible de faire un pronostic. Et qu'allait-il trouver là-bas? Il ignorait même l'adresse de Karl Kruger. Et surtout, la raison de sa fuite brutale de La Métairie.

Si les Iraniens l'avaient repris en main, il faudrait *d'abord* les éliminer, avant de pouvoir attaquer l'industriel. Son portable se mit à couiner. Il arriva à répondre, sans quitter la route des yeux.

– Je pense que nous allons pouvoir faire selon votre idée, annonça calmement Ted Boteler. Tout n'est pas encore réglé, mais, en théorie, on va y arriver.

– Le commandant du BBB CHINA va marcher avec nous? demanda Malko.

– Oui. Il a compris où était son intérêt. Pour l'instant, les caisses ont été remises dans les containers. Les spécialistes du SS Ronald Reagan sont en train de disposer les charges retard. On ne peut pas aller au-delà de cinq jours, mais je pense que cela suffira.

– Donc, les Iraniens ne se douteront de rien?

– Normalement, non. Le BBB CHINA va accoster après-demain et

décharger les containers destinés à Dubai. Le cargo repart le lendemain pour Dahrán, en Arabie Saoudite. L'équipage ne descendra pas à terre. De toutes façons, ce sont des Malais, des Thaïs et des Chinois qui parlent à peine l'anglais.

– Bravo, approuva Malko. Vous laissez des hommes à bord?

– Oui: l'officier de Sécurité du SS Ronald Reagan et deux «marines». Bien entendu, ils ne se montreront pas à Dubai et descendront à terre avant que BBB CHINA ne reparte. Nous les récupérerons ensuite. Et vous?

– J'ai quitté Genève, expliqua Malko, pour rejoindre Karl Kruger à Haag, son village.

Une bourrasque de neige le força à presque s'arrêter. C'était fascinant, cette conversation triangulaire en pleine tempête de neige, avec deux autres continents. À Dubai, il devait faire 30°...

– Je vous appelle dès que j'ai du nouveau, conclut Malko.



Darius Chafa sursauta: le voyant de l'ascenseur venait de s'allumer: quelqu'un l'avait emprunté au rez-de-chaussée. C'était la troisième fois depuis qu'ils étaient en planque. Les deux autres fois, la cabine ne s'était pas arrêtée à leur étage.

Entre-temps, un silence absolu régnait dans l'escalier, comme si l'immeuble avait été abandonné. Il y avait peu d'occupants et ceux-ci ne bougeaient guère.

Cette fois, c'était la bonne!

Les deux Iraniens retinrent leur souffle tandis que la porte de l'ascenseur s'ouvrait sur une femme au teint mat, d'une cinquantaine d'années, un cabas à la main. Elle s'arrêta devant la porte de l'appartement de la call-girl, et commença à ouvrir les trois serrures, terminant par celle du milieu.

Au moment où elle poussait le battant, les deux Iraniens surgirent silencieusement de l'escalier. La femme de ménage était déjà dans l'appartement. Elle n'eut pas le temps de refermer. D'un coup d'épaule, Darius Chafa avait repoussé la porte à l'intérieur. Il se rua dans la petite entrée, Mahmoud Toman sur ses talons.

La femme de ménage ouvrit la bouche pour crier, mais la main de

Darius la bâillonna aussitôt. Elle eut à peine le temps d'avoir peur. Déjà, l'Iranien lui enfonçait le long poignard pris dans sa botte dans le flanc gauche. Darius la frappa encore trois ou quatre fois, de toutes ses forces, comme s'il frappait un mannequin.

Les deux Iraniens n'eurent pas le temps de souffler. Une voix de femme appela :

– Maria!

Dix secondes plus tard, ils virent surgir Marika d'une porte à leur droite. Elle était vêtue d'une sorte de kimono très court et d'un slip triangulaire noir. Elle s'arrêta, stupéfaite, vit le corps de sa femme de ménage tassé sur le sol de l'entrée, poussa un hurlement et fit demi-tour. Mahmoud Toman la rattrapa au moment où elle allait s'enfermer dans la salle de bains, serrant son portable dans la main droite. D'une torsion du poignet, il fit tomber l'appareil à terre.

Marika se débattait furieusement. Dans la lutte, son kimono fut arraché et elle se retrouva uniquement vêtue de son slip en dentelle noire. Mahmoud Toman s'installa sur son dos, ramenant ses poignets derrière son dos et les ligota avec la cordelière du kimono.

Ensuite, il lui enfonça le visage dans le couvre-lit et allait l'étouffer lorsqu'il croisa le regard de Darius Chafa.

Éloquent.

Ils échangèrent quelques mots en farsi.

La tirant par ses poignets entravés, Mahmoud Toman traîna la call-girl sur le lit, amenant sa tête dans le vide. Juste comme Darius Chafa se plaçait devant elle. Posément, celui-ci ouvrit son treillis noir et en sortit un gros sexe tout mou, puis l'approcha du visage de Marika.

Comme celle-ci, terrifiée, demeurait immobile, Mahmoud Toman reprit son poignard et le posa sur la gorge de la call-girl.

– Suce! fit-il sèchement, ou je te saigne.

Marika hésita quelques fractions de seconde. Elle savait bien que les deux hommes n'étaient pas venus pour la violer, mais pour la tuer... Puis, finalement, elle avança la bouche et engoula le sexe.

Après tout, quelques minutes supplémentaires de vie, c'était bon à prendre. Darius Chafa poussa un gloussement de satisfaction et enfonça encore plus son sexe dans la bouche de Marika. C'était grisant de se faire sucer ainsi par cette fille qui se faisait d'habitude payer 1

000 francs.

Marika le suçait lentement, cherchant à gagner du temps. Darius, agacé, la prit par les cheveux et accéléra le rythme à son goût. En quelques secondes, il se répandit dans la bouche de la call-girl.

Au même moment, celle-ci sentit quelque chose de froid sur sa hanche. D'un geste précis, Mahmoud venait de couper son slip noir qui s'écarta, découvrant une croupe ronde et cambrée. L'Iranien était déjà en train de descendre le zip de son treillis noir. Saisissant Marika par les cheveux, il la fit pivoter, amenant sa bouche en face de son sexe. De nouveau, la call-girl dut s'exécuter, pratiquant une fellation désespérée. Voulant croire qu'ils lui en seraient reconnaissants.

Lorsqu'il se sentit prêt, Mahmoud Toman repoussa la bouche de Marika, lui écarta brutalement les jambes et se laissa tomber sur elle. En quelques instants, il lui eut enfoui son gros sexe au fond du ventre et commença à la pilonner sans douceur.

Darius le regardait en se masturbant doucement.

– Dès que tu as fini, fit-il, je lui explose le cul.

C'est ce qu'il faisait à Téhéran avec les jeunes protestataires.

Mahmoud Toman éjacula au fond du ventre de Marika avec un grognement heureux. Il eut à peine le temps de se retirer que Darius Chafa se laissait tomber sur elle, tâtonnant déjà pour trouver son chemin. La call-girl poussa un hurlement de douleur lorsqu'il s'enfonça d'un trait dans ses reins, la déchirant au passage...

Lui non plus ne mit pas longtemps à jouir. Avec son long manteau noir qu'il n'avait pas retiré, il ressemblait à un vampire...

Les deux hommes se regardèrent, assouvis.

Marika pleurait doucement, toujours à plat-ventre sur le lit. Elle ne vit même pas l'homme qui venait de la sodomiser tirer silencieusement un poignard de sa botte. Ce fut extrêmement rapide. De la main gauche, l'Iranien tira en arrière la tête de la call-girl, tandis que de la droite, il lui tranchait la gorge d'une carotide à l'autre. Elle émit juste un gargouillement et sa tête demeura immobile, tandis que le couvre-lit s'imbibait du sang craché par les carotides.

Un égorgement selon le rite *halal*.

Darius Chafa essuya d'un geste machinal son poignard au couvre-lit et le remit dans sa botte.

– On y va! fit Mahmoud Toman.

Juste au moment où un long coup de sonnette les cloua sur place.



Les deux gendarmes en uniforme du canton de Genève n'avaient pas eu de mal à pénétrer dans l'immeuble. Appelant plusieurs interphones jusqu'à ce que l'un d'eux réponde.

Quant à l'étage, il était indiqué sous le nom. Tout avait commencé quand le central de la police, boulevard Carl Voigt, avait reçu un appel sur le 117, le numéro d'urgence. La personne qui appelait avait ensuite coupé la communication, mais son numéro s'était affiché. Rapidement, grâce à l'annuaire de Swisscom, la gendarmerie avait pu identifier le propriétaire du portable. Une certaine Antoinette Galliani, demeurant 3 place Jean Marteau, à Genève.

Par prudence, le Central avait dépêché une voiture de patrouille afin de vérifier les faits.

Tout paraissait normal.

Un des gendarmes appuya de nouveau sur la sonnette, après avoir vérifié qu'il n'y avait aucune trace d'effraction.

– Qu'est-ce qu'on fait? demanda son collègue.

Il y avait deux options: repartir sans insister ou entrer dans l'appartement, ce qui réclamait l'intervention d'un serrurier. Le gendarme colla son oreille à la porte, sans percevoir aucun bruit.



Par geste, Mahmoud Toman, qui s'était rapproché de la fenêtre du salon, fit signe à Darius Chafa de le rejoindre et pointa son index vers le trottoir: une voiture blanche striée de bandes orange et rouge, un énorme gyrophare sur le toit, était stationnée devant l'immeuble!

La gendarmerie.

Les deux hommes se regardèrent, paniqués: aucun des deux n'avait d'arme à feu, et, de toutes façons, engager un combat frontal avec une patrouille de la gendarmerie, à Genève, ce n'était pas une situation d'avenir...

Ils restèrent figés sur place, le poulx à 200, fixant la porte d'entrée.

S'ils étaient arrêtés, avec deux meurtres sur le dos avec préméditation, ils passaient le reste de leurs jours en prison.

Évidemment, il y avait la solution de liquider les deux gendarmes au poignard, mais ils risquaient d'être sur leurs gardes en pénétrant dans l'appartement.



Les deux gendarmes se regardèrent, perplexes. Après six coups de sonnette, ils n'avaient reçu aucune réponse.

– Il n'y a personne, fit le premier. Ce doit être une fausse manœuvre.

– C'est propre en ordre! fit le second.

Il glissa une carte de la gendarmerie sous la porte, afin de laisser une preuve de leur passage, puis ils redescendirent. En bas, ils repérèrent une Polo noire garée en épi dans la rue Jacquet, juste en face de l'immeuble, qui n'avait pas son ticket de stationnement. Ils lui mirent immédiatement une contravention. Comme ça, ils ne seraient pas venus pour rien...



– Ça y est, ils sont partis!

Darius Chafa et Mahmoud Toman n'en revenaient pas de leur chance. Ils attendirent quand même quelques minutes avant de sortir et de se ruer dans l'ascenseur.

Darius Chafa qui conduisait, arracha la contravention du pare-brise, la jeta par terre et partit pour regagner le carrefour Forestier par l'intérieur. Il était interdit d'effectuer un demi-tour sur le quai Wilson et ce n'était pas le moment de se faire remarquer.

Le temps de s'arrêter à la propriété de Karl Kruger pour prendre leurs sacs de voyage et ils fonçaient sur l'autoroute de Lausanne, vers Berne, Zurich et Haag.

Hormouz Khodar allait être satisfait.



Carmen Wehr aperçut enfin le panneau indiquant Haag et quitta la E 13 pour passer au-dessus de l'autoroute. Elle n'en pouvait plus. Le temps s'était un peu amélioré après Zurich mais il continuait à neiger. Sur sa droite, les montagnes du Liechtenstein étaient noyées de brouillard.

À l'arrière, Martha Garlinski regarda avec horreur le paysage enneigé d'où émergeaient quelques petites maisons. Cela lui rappelait la Pologne, son pays natal, qu'elle avait eu tant de mal à quitter...

Karl Kruger continuait à tourner dans sa tête son angoisse à propos de son frère.

Il se dit que le seul moyen de savoir quelque chose était d'appeler l'agent de la CIA. Mais, pour ce faire, il devait s'isoler.

Ils entraient dans le village. Hormouz Khodar se tourna vers Carmen et lança:

– On va au chalet.

Karl Kruger possédait depuis toujours une maison dans Griessenstrasse, au cœur de Haag, mais s'était fait construire un somptueux chalet en bordure de la zone industrielle.

Au feu rouge, Carmen Wehr tourna donc à gauche, passant devant le petit concessionnaire Skoda et la terrasse enneigée de l'hôtel-restaurant Hecht.

Devant eux, s'ouvrait la zone industrielle avec un grand panneau suspendu au-dessus du chemin:

« VACUUM VENTILE A.G. »

Une autre usine travaillant dans les pompes à vide, mais eux, ne vendaient qu'à des clients respectables...

Ils passèrent devant le dépôt d'OTTO's, une fabrique de meubles et, cent mètres plus loin, s'arrêtèrent devant un grand chalet tout plat, juste un étage. Collée à un talus, une pelouse enneigée d'où émergeaient quelques statues modernes et une Audi avec une plaque du Liechtenstein.

À peine étaient-ils arrêtés qu'une femme sortit de la maison et courut vers Karl Kruger.

– Herr Kruger! Grussgott! Willkommen¹ !

C'est elle qui entretenait le chalet et faisait vaguement une cuisine roborative.

Ils pénétrèrent tous dans le chalet, où régnait une chaleur agréable.

Karl Kruger, Martha sur ses talons, fila au premier étage, dans sa chambre donnant sur les bâtiments blancs de la Vakuum Ventile A.G. et s'assit sur le lit.

– Ferme la porte! lança-t-il.

Martha obéit et il ajouta aussitôt.

– À clef.

Il n'en pouvait plus d'angoisse.

Les mains tremblantes, il composa le numéro de Malko Linge, l'agent de la CIA. Il fallait absolument savoir ce qui était arrivé à son frère. Maintenant, il se maudissait d'avoir communiqué le nom et l'itinéraire du BBB China aux Américains en dépit des assurances données par l'agent de la C.I.A., selon lesquelles les Iraniens ne soupçonneraient rien.

Malko tendit à Chris Jones son portable qui sonnait, occupé à rester sur la route, au milieu des rafales de neige. Presque aussitôt, le « gorille » se tourna vers lui.

– C'est un type qui veut vous parler. Il a un drôle d'accent.

Malko reconnut instantanément l'accent *schweizer deutsch* de l'industriel suisse.

Indiciblement soulagé. Il n'avait pas espéré que l'industriel reprenne contact avec lui.

– *Wie gets, Herr Kruger*²? demanda-t-il d'un ton volontairement léger. Pourquoi avez-vous quitté La Métairie sans me prévenir?

– Qu'est-il arrivé à mon frère Fritz? aboya d'un ton furieux l'industriel.

– Votre frère, celui qui se trouve à Dubai?

– *Ja wohl*³.

– Rien, je pense. Pourquoi?

– Vous savez très bien *pourquoi*, explosa Karl Kruger. J'ai été très imprudent avec vous. Il baissa la voix et enchaîna: que s'est-il passé avec le cargo dont je vous ai parlé?

– Rien, affirma Malko, la marine US ne l’a pas trouvé. Il doit être en route pour Dubai, si vous m’avez dit la vérité.

Karl Kruger aurait embrassé le téléphone: son imprudence n’aurait pas de conséquences.

– *Ganz gut*⁴ ! conclut-il. Maintenant, laissez-moi tranquille; je ne veux plus jamais vous parler.

– Nous avons encore quelques points à régler, souligna Malko. Où êtes-vous?

– Cela ne vous regarde pas. Très loin... Ne m’appellez plus jamais, je ne vous répondrai pas. Et ne tentez rien contre moi, je suis très bien protégé.

Malko remit le portable dans sa poche. Visiblement, Karl Kruger avait été bien repris en main par les Iraniens. La seconde partie de sa mission allait être encore plus difficile que la première.

1. Que Dieu vous bénisse. Bienvenue.

2. Comment ça va?

3. Oui.

4. Très bien.

CHAPITRE XXI

Depuis Sargans, ils avaient quitté l'E3 pour remonter vers le nord, en suivant l'E13. Une vallée paisible, avec, sur leur droite, les sommets escarpés du Liechtenstein, noyés de brume, et, à gauche, une suite de petits villages très industrialisés, la « Vakuüm Valeey », comme on l'appelait.

Chris et Milton ouvraient de grands yeux devant ce paysage bucolique noyé dans la neige.

Enfin, Malko prit l'embranchement pour Haag et s'arrêta au feu rouge. Haag ne devait pas compter plus de deux mille habitants, des petites maisons en bois, un centre commercial et un unique hôtel, « Das Kreuz¹ ». Malko s'arrêta et consulta sa carte. Karl Kruger, d'après les infos de la CIA, habitait Giessenstrasse, au numéro 12. Poliment, Malko demanda son chemin à une femme qui traversait. C'était juste derrière eux. Un chemin sinueux entre deux routes asphaltées, bordé de petits pavillons plutôt modestes, avec chacun leur jardin. On pouvait à peine se croiser dans le chemin.

Le numéro 12 ressemblait aux autres maisons. Un soubassement couleur brique, des murs blancs et un toit enneigé. À un détail près: une énorme antenne « râteau » comme celles qu'utilisaient les *rezidentura* du KGB pour envoyer leurs messages codés à Moscou, durant la Guerre Froide.

Inattendu dans ce paisible village de la Suisse alémanique. Seul hic: la maison semblait abandonnée, il n'y avait aucune voiture garée devant et aucun signe de vie.

Malko descendit et remonta à pied une dizaine de mètres jusqu'à ce qu'il trouve un homme en train de couper du bois.

– Herr Kruger? C'est bien au numéro 12?

Le paysan laissa sa hache plantée dans le bois et dévisagea avec curiosité cet étranger.

– C'est bien là, fit-il, mais il y a longtemps qu'on ne l'a pas vu.

– Il n'y a personne dans sa maison? insista Malko.

– Personne. Son père est parti vivre à St Gall.

Malko regagna la Mercedes, perplexe. Le maître d'hôtel de Genthold l'avait-il induit en erreur? Il restait une piste: l'usine CETEC dont il avait le numéro. Il le composa et tomba sur la secrétaire à qui il avait déjà parlé.

– Je suis *Herr* Linge, annonça-t-il, je voudrais parler à *Herr* Karl Kruger.

La femme marqua une imperceptible hésitation puis répondit d'une voix un peu trop maîtrisée.

– *Herr* Kruger ne se trouve pas ici: il est à Genthold, vous pourrez certainement l'y joindre.

Elle raccrocha sans laisser à Malko le temps de poser d'autres questions. Visiblement, elle avait reçu des ordres.

Il restait une dernière vérification: l'usine. Ils y furent en cinq minutes: un grand bâtiment gris de cent mètres de côté, dans la zone industrielle. Ils en firent le tour, sans voir aucun véhicule ressemblant à la Maybach.

– Bien, conclut Malko, nous allons nous installer et passer ce village au peigne fin.

– Où? firent en chœur les deux Américains.

– Au Kreuzhotel, répondit Malko. D'ailleurs, c'est le seul...



Darius Chafa et Mahmoud Toman souffraient. Aucun des deux n'avait l'habitude des routes enneigées et du brouillard. Ils s'étaient égarés deux fois, empruntant la mauvaise branche d'autoroute. De plus, ils n'avaient été qu'une seule fois à Haag.

Quand ils aperçurent enfin le panneau indiquant le village, ils poussèrent ensemble un ouf de soulagement.. Cinq minutes plus tard, ils se garaient à côté de la Maybach et pénétraient dans le chalet.

C'est Hormouz Khodar qui les accueillit.

Anxieux.

– Alors?

– C'est fait, dirent-ils.

Racontant brièvement comment ils avaient « élargi » leur mission à la femme de ménage. Ce qui ne parut pas troubler leur chef.

– Personne ne vous a vu?

– Si, avoua Darius Chafa, une bonne femme qui nous a aidés à entrer.

– Bon, il ne faudra pas vous éterniser en Suisse; dès que cette affaire sera terminée, je vous expédie à Téhéran.

– Qu'est-ce qu'on fait ici?

– Rien, pour le moment, fit l'Iranien. Reposez-vous. Allez manger quelque chose.

Il les accompagna dans la cuisine où il se heurta à Carmen Wehr en train d'enfiler une parka.

– Où allez-vous? demanda-t-il, méfiant.

– *Herr* Kruger m'a dit de faire le plein, répondit la chauffeuse.

Logique, après quatre cents kilomètres.



L'inspecteur Jeff Deleaval, de la police judiciaire du canton de Genève, était perplexe. Rien n'avait été volé dans l'appartement d'Antoinette Galliani, mais ce qu'il avait découvert lui avait donné envie de vomir. Du sang, beaucoup de sang. Dans l'entrée, sous le corps de la femme de ménage, et surtout dans la chambre, là où Antoinette Galliani avait été égorgée après avoir été violée.

Les meurtres de ce type étaient extrêmement rares à Genève.

En plus, il ne savait pas encore grand-chose d'Antoinette Galliani; cette femme semblait mener une vie paisible dans un quartier très chic et très cher. Il n'y avait que des points d'interrogation dans cette affaire.

Comment les assassins étaient-ils entrés dans l'immeuble très sécurisé? Quel était le motif du crime? Ils ne l'avaient quand même pas tuée pour la violer...

Son adjoint, qui venait d'interroger les occupants de l'immeuble avait recueilli le témoignage d'une dame qui avait « involontairement » ouvert à deux hommes qui lui avaient dit se rendre chez Antoinette

Galliani.

Donc, il s'agissait très probablement des assassins. Leur description était plutôt vague: deux hommes de très grande taille, l'un, le crâne rasé, de type étranger, parlant le français avec un accent. Mais, aux yeux de cette dame de 1 m 55, tous les hommes semblaient immenses, et, même les habitants d'Annemasse étaient des « aliens »...

Il était en train d'observer les gens de la police scientifique occupés à recueillir des indices, empreintes, ADN, etc., quand son portable sonna.

C'était la direction de la gendarmerie.

– Nous avons peut-être un indice pour vous, annonça son interlocuteur. Il y a cinq heures environ, nous avons reçu un appel sur le 117. Personne n'a parlé. Mais, par acquit de conscience, nous avons envoyé une voiture. Nos gendarmes ont sonné à l'appartement du troisième, mais personne n'a répondu. Alors, ils sont repartis, croyant à une erreur de manipulation d'un portable...

Dès la nouvelle du crime, un message avait été diffusé dans tous les services de police du canton, pour sensibiliser les gens. L'inspecteur Deleaval allait remercier quand son interlocuteur ajouta.

– Quand ils sont ressortis, ils ont dressé une contravention à une voiture qui se trouvait garée en face de la maison. Voici son numéro.

Le policier le nota soigneusement.

C'est la gendarmerie qui avait été alertée la première par la mère de la femme de ménage, inquiète de ne pas avoir vu sa fille rentrer. Elle était ponctuelle comme un coucou. Du coup, les gendarmes avaient fait le rapprochement avec l'appel sans suite au 117 et prévenu la PJ.

L'inspecteur Deleaval appela immédiatement le fichier des cartes grises et obtint le nom du propriétaire de la Polo noire. Elle appartenait à l'ambassade d'Iran auprès des Nations Unies. C'était une voiture de service, sans plaque CD.

Il était certes trop tard pour appeler l'ambassade, mais l'inspecteur Deleaval se dit qu'il possédait peut-être des éléments intéressants.



Malko sortait de l'hôtel Kreuz quand il reçut un appel de Malcolm Honeywell, le chef de Station de la CIA.

– Radio City vient d'annoncer qu'un meurtre a été découvert il y a une heure, au 3 place Jean Marteau. La victime s'appelle Antoinette Galliani. Elle a été violée et égorgée. Sa femme de ménage a été, elle aussi, assassinée.

Malko eut soudain envie de vomir. Certes, Antoinette Galliani n'était pas une sainte et avait failli provoquer sa mort, mais elle ne méritait pas ce sort.

– Ce sont eux! dit-il. J'aurais dû lui laisser une protection. Elle a dû se montrer imprudente... Aucune trace des assassins?

– Pour l'instant, non.

– Très bien, on va voir ce que fait la police suisse. Au besoin, on leur donnera un coup de main.

– Je pense que c'est eux qui vont nous appeler, souligna l'Américain. N'oubliez pas qu'ils savent que nous nous intéressions à Antoinette Galliani.

Malko avait un goût de cendres dans la bouche lorsqu'il prit le volant de la Mercedes.

– Où va-t-on? demanda Chris Jones.

– À la recherche de Karl Kruger; il est *forcément* quelque part dans ce village.

Ils commencèrent par une route filant vers l'ouest, arrivant à une gare qui semblait abandonnée et firent demi-tour. Juste avant d'arriver à la zone industrielle, Malko décida de se renseigner et s'arrêta sur le terre-plein de l'hôtel Hecht. Chris Jones aperçut des clients installés au restaurant et suggéra.

– On pourrait bouffer ici. Je suppose que dans ce bled, il n'y a pas de Mac do.

Malko lui jeta un regard ironique.

– Vous aimez le cheval?

– Le cheval? Pourquoi?

Malko lui désigna l'écriteau annonçant le menu du jour.

«Filet de cheval».

– Steak de cheval. Ça donne des forces...

Le « gorille » pâlit. C'est tout juste s'il ne fit pas le signe de croix.

– C’est dingue! fit-il, ce sont des anthropophages! Ils n’ont pas de vraie viande. Ils doivent être très pauvres.

– Ce ne sont pas tout à fait des anthropophages, corrigea Malko, parce qu’ils ne mangent que rarement de la viande humaine, et ils sont très riches.

Chris Jones secoua la tête.

– *Holy shit!* Même les *gooks*² ne mangent pas de cheval. Je vais photographier ce truc, sinon, les copains ne me croiront pas.

Malko pénétra dans le petit restaurant et s’enquit auprès du patron de Karl Kruger. Obtenant la même réponse qu’avec son voisin: on ne l’avait pas vu depuis longtemps.

Au moment où il ressortait du restaurant, il vit Chris Jones pointer une voiture du doigt:

– *Look!*

C’était la Maybach de Karl Kruger.

Elle passa devant eux, continua et s’arrêta un peu plus loin, à la station BP du garage Skoda.



Pour la première fois depuis plusieurs heures, Karl Kruger se détendait. Sa décision était prise. Il liquidait ses affaires et partait profiter de la vie avec Martha Garlinski. Il avait déjà envoyé plusieurs mails et attendait les réponses de Malaisie.

Martha ressortit de la salle de bains. Remaquillée, la bouche rouge sang, avec, en haut, un très fin cachemire gris ouvert jusqu’à la naissance des seins et un pantalon si moulant qu’il dessinait son sexe.

Plantée sur ses cuissardes, elle apostropha son amant.

– Je te plais?

Il s’approcha et commença à la palper sur toutes les coutures.

– Quand je pense que ces salauds ont failli te violer! dit-il.

Au fond, ça l’excitait.

– On dîne et ensuite je te viole!, proposa-t-il.

– Tu as l’air bien joyeux, remarqua-t-elle. Qu’est-ce qui se passe?

– Il se passe que mes problèmes sont terminés, fit Karl Kruger.
Encore quelques jours, et on file au soleil.

1. La Croix.

2. Bognoules.

CHAPITRE XXII

Malko attendit de voir la natte brune de Carmen Wehr émerger de la Maybach pour mettre en route. Bénissant le ciel pour ce coup de chance. Non seulement, elle allait les mener à Karl Kruger, mais il pourrait, à travers elle, transmettre un message à l'industriel.

Un message qui risquait de le déstabiliser...

Il arrêta la Mercedes à côté de la Maybach, laissant Chris Jones à l'intérieur, et gagna la boutique. Carmen Wehr était en train d'acheter des cigarettes. Lorsqu'elle aperçut Malko, elle arbora une expression stupéfaite, presque comique.

– *Himmel* ! Qu'est-ce que vous faites ici?

– Je traque votre patron! fit Malko, d'un ton volontairement léger. Il m'a faussé compagnie à La Métairie.

– Pourquoi voulez-vous le voir? Je ne comprends pas bien, objecta l'Autrichienne. J'ai l'impression qu'il vous fuit. Apparemment, il est redevenu ami avec ses Iraniens.

– Ils sont ici?

– Oui, Hormouz est venu avec nous, et les deux autres sont arrivés tout à l'heure.

– Bien, fit Malko. Je vais vous demander de transmettre un message à Karl Kruger.

La « chauffeuse » secoua la tête.

– J'ai de la sympathie pour vous, mais je ne veux pas me mêler de ces affaires. C'est trop dangereux.

– Carmen, répliqua Malko, je vais vous confier ce qui est encore un secret.

– Un secret?

– Vous vous souvenez qu'à Marbella, je vous avais posé des questions sur ma voisine, la soi-disant Liza Herrgot.

– Oui.

– Elle travaillait avec les Iraniens, comme je vous l’ai dit. Comme ils craignaient qu’elle ne parle, ils viennent de l’assassiner, à Genève.

Carmen Wehr le regarda, interloquée.

– Comment savez-vous cela?

– Par un coup de fil. Vous pouvez vérifier. La nouvelle passe en boucle sur Radio City et a sûrement été reprise par la télé.

»Ses meurtriers vont être arrêtés. Je ne voudrais pas que vous soyez considérée comme complice...

Carmen Wehr dut s’appuyer au comptoir, livide.

– Mais...

– Je sais que vous n’y êtes pour rien, continua Malko, mais j’ai besoin de vous. Alors, ne vous dérobez pas. Acceptez-vous de m’aider?

La « chauffeuse » inclina la tête affirmativement.

– Où habite Karl Kruger dans ce village?

– Dans un très grand chalet, au début de la zone industrielle, après l’entrepôt Otto’s.

– Bien. Je vais vous demander de lui transmettre un message: dites-lui que je lui ai menti au téléphone.

– Vous lui avez menti?

– Oui, le BBB China a bien été intercepté par la Marine américaine et atteindra Dubai après-demain. Vous pouvez répéter?

Elle répéta, visiblement sans comprendre le sens du message. Malko ajouta aussitôt.

– Dites lui que, s’il veut sauver la vie de son frère, il ferait mieux de me téléphoner. Il ne lui reste pas beaucoup de temps. Merci.

Il ressortit de la boutique et prit la direction de l’hôtel Kreuz.

Il y avait beaucoup de chances pour que Karl Kruger l’appelle. Ou alors, il lui avait menti sur la nature des sentiments qu’il portait à son frère.



Depuis une heure, Karl Kruger recevait des e-mails de Malaisie codés et son moral remontait à vue d’œil. Là-bas, tout se passait bien. La *Scomi Precision Engineering* qui regroupait toutes les commandes

pour l'Iran, en utilisant les sociétés écran de Dubai, avait bien travaillé. Le conditionnement se terminait dans l'usine de Shah Alam, à côté de Kuala Lumpur. Les containers contenant de quoi assembler cinquante mille centrifugeuses de type P.2 avaient commencé à être chargés pour être amenés à Port Dickson, plus au sud, afin d'être chargés sur différents cargos, afin de répartir les risques.

Dans quarante-huit heures, tout serait terminé et la *Scomi Precision Engineering* cesserait définitivement son activité.

On frappa à la porte de la chambre et la voix rugueuse de Gerda, la cuisinière, annonça.

– Le dîner est servi, *Herr* Kruger.

– On arrive! répondit le Suisse à travers le battant.

Martha s'étira, arrêta son DVD et se leva, passant devant son amant. Karl, qui s'était lui aussi mis debout, l'attira à lui, incrustant la croupe de la jeune femme contre son ventre. Ses soucis dissipés, sa libido revenait au galop.

Vicieusement, Martha donna un petit coup de rein complice. Quelquefois, Karl Kruger n'était pas un mauvais amant.

Hormouz Khodar était déjà dans la salle à manger du chalet, dont les rideaux étaient tirés, pour les isoler de l'extérieur. Il se leva galamment lorsque Martha s'installa et elle lui jeta un regard humide. Certes, physiquement, il la dégustait, mais elle aimait bien les hommes attentionnés.

Karl Kruger lança à l'Iranien.

– J'ai de bonnes nouvelles...

Le regard d'Hormouz Khodar s'alluma.

– Quoi?

– Je vous dirai tout à l'heure.

Il ne voulait pas parler affaires devant Martha. L'amour n'exclut pas la méfiance.

Ils avalèrent rapidement un ragout de bœuf bouilli, une sorte de pot-au-feu, arrosé de vin local à assommer un mort. Martha Garlinski picorait. Avec un régime pareil, elle allait prendre dix kilos. Les deux hommes expédièrent aussi leur dîner, mais pour des raisons différentes.

Tout de suite après, Karl Kruger lança à Martha.

– Va regarder la fin de ton film, j’arrive.

Vexée, elle gagna le vieil escalier de bois en se déhanchant volontairement. Elle s’était attendue à ce que son amant se jette sur elle, tout de suite après le café.

Dès qu’elle eut disparu, Karl Kruger lança à l’Iranien:

– J’ai de très bonnes nouvelles de Malaisie. Toute la cargaison prend la mer dans deux jours pour aller là où vous savez...

Hormouz Khodar sentit sa poitrine se dilater de joie.

Il ne finirait pas pendu ou fusillé... Mais il lui restait encore un problème à régler.

– *Haroye* Kruger, enchaîna-t-il, reprenant le farsi, nous n’avons jamais discuté du troisième point. Je crois que vous êtes en possession de documents que mon gouvernement aimerait beaucoup vous acheter.

– C’est une légende! affirma aussitôt Karl Kruger. C’est Abdul Quader Khan qui a fait courir ce bruit, mais je n’ai rien du tout.

Il fallait bien faire monter les enchères. Hormouz Khodar qui nageait dans le mensonge depuis son plus jeune âge, ne se laissa pas impressionner par cette profession de foi. Il ne voulait pas engager tout de suite la discussion, devant transmettre à Téhéran la bonne nouvelle malaise, mais tenait à prendre date.

Sans contredire l’industriel suisse, il se leva et, la main sur le cœur, un peu courbé, annonça d’une voix douce.

– Si ces documents existaient, mon gouvernement serait prêt à payer dix millions de dollars pour les acheter à celui qui les détient... *Gute Nacht, Herr Kruger.*

Il dansait presque de joie en se dirigeant vers sa chambre, qui donnait malheureusement sur le talus. Il avait déjà presque rempli les deux tiers de la mission confiée par le général de l’OGAB.



Sans un mot, Karl Kruger glissa les mains sous le cachemire et saisit les seins de Martha Garlinski. Il avait beau les connaître par cœur, chaque fois, il éprouvait la même sensation grisante, qui lui procurait

une érection immédiate.

En plus, le Taittinger Brut avait bousté sa libido.

Le bassin collé à lui, Martha commença à se frotter lentement.

Karl Kruger abandonna la poitrine pour la croupe callipyge de la Polonaise, tandis que celle-ci défaisait sa ceinture et faisait tomber son pantalon sur ses pieds. Le sexe gonflé déformait le slip. Martha commença à le caresser à travers le coton.

Son amant n'en pouvait plus. Il grogna.

– Tu aurais dû mettre une jupe!

Martha roucoula.

– Pas la peine, mon chéri!

Elle lui prit la main gauche et l'amena dans son dos. Juste au début d'un zip qui courait de la ceinture du pantalon à l'entrejambe. Karl Kruger le tira violemment et le pantalon de cuir s'ouvrit comme une fleur, découvrant les fesses nues de Martha Garlinski.

– J'ai acheté ça dans une boutique italienne, pouffa-t-elle. Les Italiennes sont de vraies salopes...

Karl Kruger se moquait des Italiennes. Brutalement, il fit pivoter Martha et la poussa sur le lit. L'idée de la baiser avec son pantalon de cuir le rendait fou.

La croupe levée, elle l'attendit.

Entravé par son pantalon aux chevilles, installé derrière elle maladroitement, il chercha à tâtons l'ouverture de son ventre.

Agenouillée, la croupe haute, Martha l'aidait de son mieux. Elle aussi, ça l'excitait de se faire prendre ainsi. Et puis, elle pouvait fantasmer sur le jeune amant qu'elle cachait à Genève et ne voyait que rarement et sur son membre d'acier insatiable. Karl s'enfonça d'un coup en elle, comme une charrue dans la terre meuble, et commença à la pilonner. Il finit par exploser très vite. Les mains crispées sur les seins de sa maîtresse.

Pensant à tout ce qu'il allait lui faire, dès qu'il serait un *très* riche retraité.

Pour l'instant, il avait une autre idée en tête. Penché à l'oreille de la jeune femme, il dit à voix basse.

– Je vais t’exploser. Accroche-toi!

Déjà, il avait sorti son membre encore roide et tâtonnait à la recherche du sphincter.

– Mets quelque chose, tu es trop gros! protesta Martha, qui adorait jouer les fleurs bleues.

Karl Kruger n’eut pas le temps de lui répondre. On venait de frapper plusieurs coups légers à la porte.

Furieux, il aboya.

– Qu’est-ce que c’est?

– C’est Carmen, *Herr Kruger*, fit la voix déférente de la «chauffeuse».

– Foutez-moi la paix! aboya l’industriel. Je vous parlerai demain.

C’est un chuchotis presque inaudible qui lui répondit, avec le même ton respectueux.

– Je crois que c’est urgent, *Herr Kruger*. On m’a donné un message pour vous. Un message important...

Ce n’était pas la peine de continuer. Karl Kruger avait déjà débandé. Avec un grognement furieux, il s’arracha de Martha, remonta son pantalon et alla ouvrir.

– Je peux entrer? demanda Carmen Wehr, sans sembler apercevoir Martha Garlinski, la croupe nue, agenouillée sur le lit.

Sans attendre la réponse, elle pénétra dans la chambre et referma soigneusement la porte.

Karl Kruger sentit que sa soirée était foutue.



Martha Garlinski s’était discrètement esquivée dans la salle de bains. Lorsqu’elle en ressortit, son amant était assis sur le lit, la tête dans les mains.

– Tu as un problème? demanda-t-elle gentiment.

Il répondit d’un grognement, puis à son tour, fila dans la salle de bains. Martha Garlinski remarqua qu’il emportait son portable...



– Carmen m’a dit que vous m’aviez menti, aboya Karl Kruger dans le portable de Malko. Je n’ai rien compris...

Bien que sa fureur soit palpable, il parlait d’une voix étouffée. Visiblement, pour ne pas être entendu.

Malko exultait discrètement: il avait attendu ce coup de fil depuis le moment où il avait croisé Carmen Wehr.

– C’est exact, confirma-t-il. Je vous ai menti en vous disant que le BBB China n’avait pas été arraisonné. Il l’a été et, en ce moment, il vogue vers Dubai où il arrivera après-demain. Avec un officier américain à bord.

Karl Kruger poussa une exclamation furieuse.

– Salauds! Les Iraniens vont égorger mon frère. Vous m’aviez...

– Cela dépend de vous, répliqua Malko. Si vous faites ce que je vous dis, votre frère sera en sécurité. Nous avons fait en sorte que les iraniens ne s’aperçoivent de rien, si nous ne clamons pas notre victoire.

» Le BBB China débarquera les centrifugeuses et repartira le lendemain. Les Américains qui sont à bord descendront discrètement et l’équipage, lui, ne mettra pas pied à terre. Ensuite, vos amis iraniens pourront prendre livraison de leur cargaison.

Karl Kruger avait l’impression de perdre la tête.

– Je ne comprends pas, avoua-t-il. Pourquoi l’avoir arraisonné alors?

– Je vous expliquerai plus tard, fit Malko. Cela est la version «soft». Si vous ne me donnez pas ce que je veux, l’arraisonnement du BBB China sera rendu public et là, je pense que votre frère risque des problèmes.

– Salaud! fit entre ses dents Karl Kruger.

Malko, qui n’éprouvait guère de sympathie pour l’industriel, dit sans élever la voix.

– Ce n’est pas la guerre en dentelles, *Herr* Kruger. La vie de votre frère est entre vos mains. Je suis descendu à l’hôtel *Kreuz*. J’attends votre réponse. Inutile de m’envoyer vos tueurs, je ne suis pas seul.

– Que voulez-vous, *exactement*?

– Le moyen de stopper la cargaison qui doit partir de Malaisie et qui représente de quoi assembler 50 000 centrifugeuses de type P.2.

– Si je fais cela, les Iraniens vont me tuer, balbutia Karl Kruger.

– À mon avis, ils commenceront par votre frère, fit Malko froidement. Mais, si vous faites ce que je vous demande, personne ne mourra et j'assurerai votre sécurité. Sans parler des cinq millions de dollars que l'Agence vous a promis.

» Voilà, vous avez jusqu'à après demain matin, je ne vous rappellerai pas.



La communication fut coupée. Karl Kruger avait raccroché.

Malko se dit qu'il avait encore une échappatoire: tout raconter aux Iraniens, leur livrer les 50 000 centrifugeuses et les CD ROM d'Abdul Quader Khan. Même s'ils perdaient la cargaison du BBB China, ils feraient une bonne affaire. Karl Kruger aurait-il le courage de prendre ce risque?

Dans ce cas, Malko avait échoué.

Avec pas mal de dégâts collatéraux.

1. Dieu!

CHAPITRE XXIII

Par les baies vitrées du siège de la *Khalid Jassim General Trading*, au seizième étage du Sheikh Rachid building, au 66 de Al Maktoum street, on n'apercevait que la mer et le désert, nouvellement piqueté de tours toutes plus majestueuses les unes que les autres et tout aussi vides...

Dubai coulait, accablé par des dizaines de millions de dollars de prêts impayés et la folie des grandeurs du Sheikh Al Maktoum. Les parkings de l'aéroport international croulaient sous les véhicules abandonnés par leurs propriétaires ayant fui la crise et la prison. En effet, tous les «expats» s'étaient endettés jusqu'au cou pour acheter des biens immobiliers à l'avenir radieux.

Seulement, les locataires n'étaient jamais venus, et à Dubai, quand on avait des dettes, on allait en prison... Alors, des milliers d'«expats» avaient abandonné leur maison, leur voiture achetée à crédit, tiré au maximum sur leurs cartes de crédit et pris l'avion.

Sans intention de retour.

En apparence, Dubai continuait sa vie de mirages, on inaugurait les tours à la chaîne, il y avait toujours autant d'embouteillages, mais les Dubaïotes d'origine, qui promenaient leurs dichdachas d'un blanc immaculé dans les centres commerciaux, commençaient à avoir le regard fuyant.

Fritz Kruger détourna son regard de la mer d'un bleu immaculé pour répondre à l'interphone.

– Deux messieurs demandent à vous voir, annonça Gupta, sa secrétaire indienne.

– Faites-les entrer et apportez du thé, ordonna aussitôt le Suisse.

Il contourna son bureau pour aller les accueillir. Deux barbus en col ouvert, avec des costumes mal coupés et un regard vif. Ils le saluèrent avec une politesse exagérée, la main sur le cœur, et se présentèrent:

– Hossein Maddavi et Ruhollah Nasseri.

Ce n'étaient jamais les mêmes qui venaient lui rendre visite. Peut-être afin d'éviter une trop grande familiarité qui pouvait déboucher

sur de la corruption. Les Iraniens se méfiaient de tous les contacts avec les étrangers. Même ceux, comme Fritz Kruger, qui leur rendaient d'immenses services.

Dès qu'ils eurent pris place autour de la table basse, Hossein Maddavi sortit de sa serviette toute neuve un gros paquet de pistaches et une boîte de confiseries orientales «Turkish Delight» sûrement achetée à l'aéroport, et les tendit à Fritz Kruger.

– *Befar me*¹...

Il remercia et attendit que la secrétaire indienne ait apporté le thé et les petits gâteaux pour entrer dans le vif du sujet.

– Je crois que le BBB China arrive demain, attaqua Ruhollah Nasserri.

Fritz Kruger inclina la tête affirmativement.

– Tout à fait, j'ai reçu un mail du capitaine. Je pense que je pourrai vous remettre les documents pour le transfert de la cargaison qui vous est destinée, demain en fin d'après-midi.

Les deux Iraniens sourirent, exhibant des dents extrêmement blanches, tranchant avec le noir de leur système pileux.

– C'est parfait, conclurent-ils. Nous voulions seulement aborder deux points avec vous:

» D'abord, nous sommes arrivés ce matin même par Sharjah et notre correspondant nous a remis quelque chose pour vous.

Fritz Kruger eut un geste offusqué.

– Cela peut attendre demain! Quand vous aurez les documents.

– Nous sommes à l'hôtel, au Metropolitan Palace, et cela nous ennuie de garder une somme importante avec nous. Je vous demande de l'accepter *maintenant*.

En même temps, il s'était levé afin de poser sur le bureau une serviette fatiguée.

Fritz Kruger se confondit en remerciements. C'était un plaisir de travailler dans un tel climat de confiance... les tasses de thé étaient vides et les trois hommes n'avaient plus rien à se dire.

Ruhollah Nasserri tira alors un papier de sa poche et dit:

– On nous a demandé s'il vous serait possible de nous procurer trois

cent tonnes métriques d'aluminium Grade 6061 et 6082.

Mécaniquement, Fritz Kruger, impassible, avait commencé à noter. Sans changer d'expression. Les Iraniens étaient de plus en plus gourmands... Il savait parfaitement que ce métal leur permettrait de fabriquer des pièces de centrifugeuses. Et trois cents tonnes métriques, cela faisait beaucoup...

D'une voix timide, Ruhollah Nasseri ajouta:

– Je crois que la société Bikar Metal, de Singapour, produit ce genre d'alliage. Nous leur en avons déjà acheté.

Fritz Kruger se permit un sourire.

– Oui, mais pas trois cents tonnes métriques... Cela va prendre un certain délai, s'ils acceptent.

– Je suis certain que vous pourrez les convaincre, ajouta l'Iranien. Leur prix sera le nôtre, avec, bien entendu, votre marge.

Côté paiements, les Iraniens ne lésinaient jamais. Pour ce genre d'achats, ils disposaient de fonds illimités.

Ayant délivré leur message, les deux messagers de Téhéran se levèrent en même temps. Hussein Maddavi tendit à Fritz Kruger une carte.

– Ce serait bien que l'aluminium soit expédié à *Aryash Trading Company*, dont voici les coordonnées.

Le Suisse accompagna ses deux clients jusqu'à l'ascenseur, retourna dans son bureau et ouvrit la serviette laissée par les deux Iraniens. Elle était pleine de liasses de dirhams émirati. Normalement, il devait y en avoir pour deux millions de dollars, montant de la prime à la livraison de 500 centrifugeuses P.2.

Il appuya sur le bouton de l'interphone.

– Gupta!

L'Indienne surgit immédiatement. Fritz Kruger lui montra la serviette.

– Vous allez au *Golden Land Building*, chez Sikka. Qu'il change ça en dollars. Ensuite, vous allez à la Barclay's et vous faites un dépôt sur le compte Vaduz.

Dès qu'elle fut partie, il déplaia le *Khaleej Times* qu'il n'avait pas encore eu le temps de lire. Dubai, Dieu merci, était encore un des derniers pays où les banques ne vous jetaient pas dehors quand vous

débarquiez avec des valises de billets. Sur le plan financier, c'était un grand trou noir que personne n'avait vraiment envie d'éclairer.

Après avoir parcouru le quotidien qui reproduisait surtout les dernières déclarations du Cheikh Al Maktoub, il décida qu'il était temps de se détendre et composa le numéro tiré de la mémoire de son portable. Tombant sur une voix endormie.

– *Da?*

Alexia était une des plus belles putes russes de Dubai et ne sentait pas la crise. Installée dans un *diwan*² de Jumeria Beach, elle vivait comme une princesse, entourée de domestiques indiennes qui satisfaisaient avec enthousiasme ses tendances bi-sexuelles.

Fritz Kruger la voyait deux ou trois fois par mois, n'ayant pas une libido déchaînée.

– C'est moi, Fritz, dit-il. Tu es libre ce soir?

La Russe bâilla, réfléchit quelques instants et laissa tomber.

– Oui.

– OK. On va dîner au Jumeira Beach Hotel. Je passe te prendre.

Ce serait encore une soirée à 5 000 dollars, mais il commençait à en avoir par-dessus la tête de Dubai, après quatre ans dans ce « paradis ». En ayant épuisé les joies, il n'avait plus qu'une idée: retrouver les verts paturages du canton de St Gall. Conscientieux, il voulut quand même prévenir son frère du paiement des Iraniens.

Il fallait toujours partager une bonne nouvelle.



L'inspecteur Deleaval acheva de relire sur l'écran de son ordinateur son rapport sur le double meurtre de la place Jean Marteau. Il était assez satisfait de la façon dont il avait mené l'enquête. Grâce à la collaboration exemplaire de la gendarmerie.

C'étaient les gendarmes qui avaient permis d'identifier les assassins présumés. Grâce à la contravention mises à la Polo noire.

L'inspecteur Deleaval s'était rendu lui-même à l'ambassade d'Iran, au 28 de la rue du Petit Saconnex, où il avait été reçu par un diplomate iranien extrêmement poli, qui lui avait déclaré que cette Polo leur avait été volée, trois jours plus tôt, alors qu'elle stationnait devant l'immeuble de l'ambassade.

Il ne pouvait donc donner à la police aucune indication sur ses occupants.

Le policier suisse avait fait semblant de le croire. Seul point positif: la voiture n'avait pas été retrouvée, donc devait toujours se trouver aux mains des assassins de la call-girl.

Grâce au témoignage de la dame qui les avait laissé entrer au 3 place Jean Marteau, il possédait un signalement approximatif. Deux hommes très grands, vêtus de noir, l'un ayant le crâne rasé, vraisemblablement des étrangers. On avait leur ADN et des empreintes recueillies sur les lieux du crime, mais il fallait les comparer à celles des présumés assassins qui couraient toujours.

Jeff Deleaval avait fait en sorte que le numéro et le signalement de la Polo noire soient diffusés à tous les services de police de la Confédération ainsi qu'aux postes frontières. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Pour sa part, le policier suisse était persuadé que les deux assassins étaient iraniens, mais n'en avait aucune preuve.



À cause du décalage horaire entre Dubai et la Suisse, Fritz Kruger avait appelé son frère Karl relativement tôt, vers dix heures. Ce jour-là, Karl n'avait pas envie de se lever. Il avait l'impression qu'en restant bien au chaud sous sa couette, ses problèmes disparaîtraient. D'autant que Martha, dès le réveil, était descendue préparer un soldie *frühstück*³, mais lui avait administré, entre les croissants et le café, une fellation quatre étoiles. Quand elle le voulait, elle méritait la médaille d'or.

Allongé sur le dos, les yeux fermés, Karl Kruger saisit machinalement son portable dès la première sonnerie. Le nom de son frère s'afficha sur le cadran, et une brutale poussée d'adrénaline lui coupa le souffle.

Que se passait-il à Dubai?

La voix détendue de son frère le rassura aussitôt. Il avait hâte de prévenir Karl de la bonne nouvelle: les Iraniens avaient payé. D'avance.

Sans se rendre compte qu'il crucifiait son frère. Celui-ci avait vite tiré la conclusion de cet «heureux» évènement. Si les Iraniens venaient le lendemain chercher les documents de dédouanement et apprenaient

que leur précieuse cargaison avait été saisie par les Américains, ce n'est pas avec une valise de billets qu'ils arriveraient.

- Tu es là? demanda Fritz, surpris du long silence de son frère.
- Oui, oui, fit Karl d'une voix enrouée par l'émotion.
- Tu as l'air bizarre?

– Ça va, j'ai un peu la grippe.

– Bien. Je vais déjeuner, conclut Fritz. À plus tard.

Karl Kruger coupa la communication et resta à fixer le plafond de bois.

Le compte à rebours était enclenché.

S'il voulait sauver son frère, il fallait qu'il parvienne à échapper à la surveillance des trois Iraniens. Et cela n'allait pas être facile.

Sa décision fut vite prise. En quelques instants, il était habillé et jetait à Martha:

– Je vais à l'usine.

Il gagna la cuisine où, à son habitude, Carmen Wehr attendait en buvant un café.

– On va à l'usine, annonça-t-il.

Elle était déjà debout. Karl Kruger était en train d'enfiler sa canadienne lorsqu'Hormouz Khodar surgit, souriant.

– Vous sortez?

– Oui, je vais à l'usine, je serai là pour le déjeuner.

L'Iranien lui jeta un regard méfiant.

– Vous voulez que je vous accompagne?

– Non, ce n'est pas la peine...

Il était déjà dehors. Carmen lui tenait la portière arrière de la Maybach ouverte.

– Je vais d'abord acheter des cigarettes, lui dit-il.

C'était juste avant d'arriver au centre commercial qu'il s'aperçut que la Polo noire les suivait, avec les deux Iraniens.

Hormouz Khodar se méfiait.

Comment allait-il échapper à leur surveillance?

1. S'il vous plaît.
2. Villa.
3. Petit déjeuner.

CHAPITRE XXIV

C'est en arrivant en face du bâtiment de la CETEC que Karl Kruger eut l'idée.

– Entrez la voiture dans le *Werk1* ordonna-t-il à Carmen.

En arrivant devant la grande porte coulissante, la «chauffeuse» donna un léger coup de klaxon et un ouvrier s'empessa de faire coulisser un des panneaux, le refermant aussitôt derrière la Maybach.

Surpris, Darius Chafa, au volant de la Polo, n'eut pas la présence d'esprit de la suivre et alla se garer un peu plus loin, sur le parking enneigé. Pas inquiet. Il n'y avait qu'une seule entrée.



Malko venait de raccrocher avec Malcolm Honeywell, lorsque son portable afficha le numéro de Karl Kruger. Son poulx monta au ciel de bonheur.

– Allo, *Herr* Kruger?

– Où êtes-vous?

La voix du Suisse était stressée, presque haletante.

– Au *Kreutz*.

– Je serai là dans cinq minutes.

Malko tourna la tête vers Chris Jones et Milton Brabeck, affalés dans des fauteuils inconfortables, déprimés. Le froid ne leur valait rien.

– On a de la visite, annonça Malko. Notre ami Karl Kruger.

– C'est vraiment un ami?

– Cela dépend des jours, reconnut Malko. Vous assurez la sécurité du périmètre. Il peut être suivi par des malfaisants.



Après avoir examiné quelques papiers, Karl Kruger ressortit et lança à sa secrétaire.

– Si on me demande au téléphone, vous dites que je suis en bas, à l'atelier. Carmen, venez.

La «chauffeuse» le précéda dans l'escalier et se dirigea vers la portière arrière.

– Non, ouvrez le coffre! ordonna Karl Kruger.

Surprise, Carmen Wehr marqua un temps d'arrêt, puis appuya sur le « bip » de l'ouverture du coffre de la Maybach.

– Nous allons à l'hôtel *Kreuz*! lança Karl Kruger. Vous vous garerez dans la cour.

Il gagna le coffre, enjamba le rebord et parvint à se caser à l'intérieur, non sans difficulté. La Maybach était spacieuse, mais les cent quatre-vingt-quinze centimètres du Suisse tenaient difficilement dans cet espace contigu.

Respectueusement, Carmen referma le coffre et prit le volant. C'était la première fois qu'elle transportait son patron dans ces conditions.

En émergeant de la porte coulissante, elle aperçut sur sa droite la Polo avec les deux Iraniens. Ceux-ci virent que la voiture était vide et ne bronchèrent pas. Hormouz Khodar leur avait dit de suivre Karl Kruger, pas Carmen.

Celle-ci, avant d'arriver au *Kreutz*, lança de nombreux coups d'œil dans son rétroviseur: personne ne la suivait.

À peine arrêtée dans la cour de l'hôtel, elle actionna l'ouverture du coffre de l'intérieur. Quand elle descendit de la voiture, Karl Kruger était déjà sorti du coffre, sous le regard étonné d'une employée de l'hôtel qui n'avait pas l'habitude de voir les honorables clients de l'établissement bien sage arriver de cette façon.

Karl Kruger fonçait déjà à l'intérieur.



Ils étaient montés immédiatement dans la chambre de Malko, laissant les « gorilles » dans le hall. Karl Kruger attira une chaise à lui et fit face à Malko. Il avait des poches sous les yeux, le regard fixe et de grandes rides autour de la bouche.

– Les Iraniens viennent demain chercher les documents chez Fritz,

lança-t-il d'emblée. Que va-t-il se passer?

Malko soutint son regard.

– Cela dépend de vous.

– C'est-à-dire?

– Si vous me donnez *maintenant* les informations permettant de bloquer le matériel qui se trouve en Malaisie, il ne se passera rien. Les Iraniens débarqueront leurs containers et les transborderont où ils veulent.

– Vous me le jurez?

Malko haussa les épaules.

– *Herr* Kruger, ce n'est pas un jeu. Cela se passera ainsi.

– Mais, si les Iraniens découvrent que le matériel de Malaisie a été intercepté, ils vont tuer mon frère!

– Vous devez dire à votre frère, dès qu'il a remis les documents aux Iraniens, de prendre le premier avion pour la Suisse. Où bien, nous pouvons lui assurer une protection sur place. Il suffit qu'il se présente au consulat des États-Unis, au 21^{ème} étage du World Trade Center, au début de l'autoroute Cheikh Zaïed, et qu'il demande James Woodruff. Il a des instructions pour prendre votre frère en charge dans le cadre d'un programme de protection des témoins.

Karl Kruger avait noté fébrilement les indications données par Malko. Il releva la tête, ouvrit la bouche, puis la referma. Au moment de sauter le pas, il avait le vertige.

Malko sentit qu'il fallait l'aider un peu. Quand on commence à trahir, on a toujours un peu de mal.

– Pour la Malaisie, précisa-t-il, nous attendrons que votre frère soit en sécurité – à Dubai ou ailleurs –pour agir.

– Et moi?

– Vous bénéficierez de la même protection. Mais je pense que le plus habile serait de vous faire arrêter. C'est en prison, en Suisse, que vous serez le plus en sécurité...

– En prison! s'exclama Karl Kruger, horrifié, mais je n'ai jamais été en prison!

– C'est votre choix, fit Malko, mais je connais les Iraniens. Ils peuvent être *très* méchants. Et dans votre cas, ils risquent de devenir féroces...

Karl Kruger regardait ses pieds. Il demeura d'interminables secondes silencieux puis dit d'une voix absente.

– Tout le matériel destiné à l'Iran se trouve à Shah Alam dans l'usine de la société *Scomi Precision Engeneering*. Il doit être embarqué dans quarante-huit heures à Port Dickson.

– C'est un peu vague, remarqua Malko.

Karl Kruger plongea la main dans la poche intérieure de sa veste, et en sortit une liasse de documents qu'il tendit à Malko.

– Voici le manifeste du chargement avec tous les numéros des containers destinés à l'Iran. Ils sont soulignés en vert.

Ses épaules s'affaissèrent et il alluma une cigarette d'une main tremblante. Sachant que sa vie venait de basculer. Pourtant, Malko avait l'impression qu'il ne lui avait pas tout dit.

– Bien entendu, avertit celui-ci, si vous me meniez en bateau, les conséquences seraient extrêmement graves pour votre intégrité physique.

– Je vous dis la vérité, laissa tomber le Suisse. Maintenant, je peux partir?

– Où allez-vous?

– Chez moi.

– Et ensuite?

– Je ne sais pas. Au soleil?

– Et vos Iraniens?

– Dès que je leur aurai certifié le départ du matériel de Malaisie et leur aurai remis la même liste qu'à vous, ils s'en iront.

– Et les CD ROM? demanda Malko.

Karl Kruger semblait avoir prévu la question et dit d'un ton parfaitement naturel.

– C'est une légende! Abdul Quader Khan a menti. Pour se couvrir. C'est *lui* qui les a vendus aux Iraniens. À propos, vous m'avez promis cinq millions de dollars. Quand les aurai-je?

– Quand l'opération sera bouclée, vous avez ma parole.

Il y eut encore un long silence puis Karl Kruger déplia sa longue silhouette.

– J’y vais. Rappelez-moi quand vous serez prêt à me donner cet argent. Je vais prévenir mon frère. J’espère que je ne fais pas une bêtise.

– Je ne pense pas, dit Malko, en lui ouvrant la porte.

Il l’accompagna jusque dans la cour et le regarda prendre place dans le coffre de la Maybach. Dès que celui-ci fut refermé, il s’approcha de Carmen Wehr.

– Merci, dit-il. Je voudrais encore vous demander un service. Pouvez-vous me prévenir quand Karl Kruger se décidera de quitter Haag.

– Je le ferai, promit-elle.

– Quelle que soit l’heure, insista Malko.

Il regarda la Maybach sortir de la cour, se demandant quel tour lui préparait Karl Kruger.



Lorsque la Maybach ressortit de l’usine CETEC, la Polo noire lui emboîta le pas, après que les deux Iraniens eurent vérifié la présence de Karl Kruger dans la voiture.

Sans surprise, elle regagna directement le chalet et le Suisse disparut à l’intérieur.



Malko raccrocha. La conversation avec Malcolm Honeywell, le chef de Station de la CIA à Genève, avait été brève. L’Américain lui envoyait d’urgence un messenger pour récupérer les documents remis par Karl Kruger. En voiture. Même en prenant un vol Genève-Zurich, ce serait plus long et le temps interdisait d’utiliser un hélicoptère.

La joie de Malko était gâchée par une petite pensée sournoise. Karl Kruger avait cédé trop facilement. Il devait avoir une idée derrière la tête. Pas de doubler les Américains, ce qui serait trop dangereux. Donc, il avait bien les CD ROM que voulaient les Iraniens.

La mission de Malko ne serait complète que s’il empêchait cette récupération qui, à long terme, pouvait s’avérer encore plus dangereuse que la livraison des centrifugeuses. Il n’avait plus qu’une chose à faire: ne plus lâcher les Iraniens d’une semelle.

Car Karl Kruger pouvait très bien les avoir avec lui. Dans ce cas, il faudrait les reprendre à Hormouz Khodar, avant qu'il ne file pour l'Iran.



Karl Kruger tendit la liasse de documents à Hormouz Khodar, assis de l'autre côté de la table de chêne sombre.

Darius Chafa et Mahmoud Toman étaient vautrés sur le vieux canapé derrière eux, silhouettes inquiétantes.

– Voilà tout ce dont vous avez besoin pour récupérer les containers, lorsqu'elle arrivera à Dubai. J'ai laissé en blanc le nom de la société qui assurera le transfert. Vous le remplirez. Vous voyez que je n'ai pas été à l'usine pour rien...

L'Iranien parcourut rapidement la liasse et la fourra dans sa poche. Pris d'une soudaine empathie pour Karl Kruger.

– Vous devriez venir en Iran, proposa-t-il, je vous ferai visiter notre pays. C'est très beau.

– Peut-être plus tard, fit évasivement l'industriel. Pour l'instant, je pense que je vais aller au soleil... Vous allez regagner Genève ce soir?

Hormouz Khodar demeura impassible et dit d'une voix sucrée

– Herr Kruger, je crois que nous avons encore un petit point à régler.

– Quel point?

– Vous le savez. Nous en avons parlé l'autre jour...

Karl Kruger secoua la tête.

– Je n'ai pas ces documents.

L'Iranien avança son visage d'oiseau de proie vers lui et martela à voix basse.

– Vous les avez et je les veux. Contre dix millions de dollars.

Comme son vis-à-vis demeurerait muet, il ajouta, avec une nuance de menace dans la voix.

– J'ai reçu l'ordre de récupérer ces CD ROM à n'importe quel prix...

– C'est-à-dire?

L'Iranien ne répondit pas. Karl Kruger se dit qu'il pouvait faire

monter les enchères. Il se leva.

– Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, *Herr* Khodar. J'ai rempli mes engagements.

Il avait déjà presque atteint l'escalier lorsqu'il entendit Hormouz Khodar prononcer quelques mots en farsi. Aussitôt, Darius Chafa et Mahmoud Toman lui barrèrent le passage.

En un clin d'œil, ils lui tordirent les bras, les ramenant dans son dos et lui lièrent les poignets avec un lien en plastique.

Hormouz Khodar demeurait impassible. Comme Karl Kruger l'invectivait, il lui jeta calmement.

– *Herr* Kruger, je n'ai pas de temps à perdre. Je veux ces deux CD ROM. Je sais que vous les avez. Afin de vous aider à changer d'avis, je vais vous enfermer dans le sous-sol tandis que Darius et Mahmoud s'amuseront avec votre belle amie Martha.

» Lorsqu'elle vous racontera ce qu'ils lui ont fait, cela vous fera peut-être changer d'avis. Si ce n'était pas le cas, je les laisserais s'amuser avec *vous*. Mais pas de la même façon. Ce sont de braves garçons, mais ils peuvent être très méchants, très inventifs aussi. Lorsqu'ils travaillaient à la *Vavak*, les gens qu'ils interrogeaient ont toujours avoué.

Il reprit le farsi et les deux Iraniens entraînèrent Karl Kruger dans l'escalier du sous-sol, se débattant et vociférant.



Martha Garlinski ne se retourna même pas en entendant la porte de la chambre s'ouvrir.

– Tu as fini? lança-t-elle.

Ne recevant pas de réponse, elle se retourna et resta figée sur place. C'étaient les deux Iraniens qui venaient de pénétrer dans la chambre. À leurs regards luisants, elle comprit ce qu'ils voulaient et hurla:

– Foutez le camp! J'appelle Karl.

Tranquillement, ils firent glisser leurs longs manteaux noirs de leurs épaules, apparaissant en pull épais et treillis noir. Puis ils se débarrassèrent de leurs pulls, découvrant des torsos musclés, tatoués d'arabesques bleues.

Martha les fixait, clouée sur place. Elle ne pouvait même plus crier. Ils l'encadrèrent. Tandis que Darius lui tenait les poignets, Mahmoud découpa posément ses vêtements avec un poignard. D'abord, le cachemire, puis le pantalon de cuir, ensuite, le soutien-gorge et le slip. En sentant la lame sur sa peau, Martha revint à elle et hurla.

Aussitôt, la pointe du poignard piqua sa gorge.

– Sage! fit Mahmoud, sinon...

Elle croisa le regard luisant de convoitise de Darius. Celui-ci, avec les mêmes gestes posés, défit sa ceinture, ôta ses bottes et se débarrassa de son treillis noir. Un sexe qui parut démesuré à la Polonaise tendait son caleçon de coton noir.

L'Iranien glissa la main sous le tissu et d'un coup de poignet, exhiba son membre.

Martha se retourna, sentant quelque chose de chaud et de dur se presser contre sa croupe.

Mahmoud s'était déshabillé lui aussi et se frottait avec un sourire gourmand contre la cambrure.

Brusquement, elle hurla:

– Karl!

Ce fut son dernier cri. Mahmoud abaissa son visage sur son sexe gigantesque, et, terrifiée, elle en fit entrer une partie dans la bouche. Tandis qu'elle était courbée vers lui, elle sentit le membre de l'autre Iranien tâtonner dans la raie de ses fesses et s'enfoncer brutalement dans son ventre. Étouffée par celui qui lui cognait dans la gorge, elle ne put qu'émettre un faible grognement.

Puis, les deux Iraniens se laissèrent tomber avec leur proie sur la peau d'ours blanc qui tenait lieu de descente de lit. Martha se débattait avec la frénésie du désespoir. Cela lui rappelait les récits de sa mère, violée à douze ans par une section entière de tankistes soviétiques. Très vite, elle ne pensa plus à rien, occupée à se battre. Darius, toujours fiché dans son ventre, l'avait attirée sur lui. Mahmoud, qui s'était arraché à sa bouche, s'agenouilla derrière elle. Martha poussa un miaulement aigu de chatte écorchée lorsque son énorme membre défonça son sphincter.

Désormais, prise en sandwich entre les deux hommes, elle ne pouvait que gémir.



Karl Kruger, hébété, se laissa traîner hors du sous-sol par Hormouz Khodar qui le poussa dans l'escalier.

– Allons voir où en sont nos amis! lança gaiement l'Iranien.

Il ouvrit la porte de la chambre et poussa Karl, les mains toujours liées dans le dos, à l'intérieur. Le Suisse s'arrêta, transformé en statue de sel.

Darius Chafa, accroupi sur la descente de lit devant Martha, se servait de sa bouche comme d'un sexe, maintenant la jeune femme par ses cheveux blonds réunis en natte. Mahmoud, lui, la butinait lentement en levrette.

Hormouz Khodar les apostropha en farsi et ils s'arrêtèrent, échangeant quelques mots avec leur chef. Celui-ci se tourna vers Karl Kruger et lança sur un ton mondain.

– Ils se sont servis chacun trois fois d'elle, mais ils ne sont pas fatigués...

Martha Garlinski fixait Karl Kruger d'un regard absent, un regard de folle.

– Arrêtez! fit le Suisse d'une voix cassée. Écrasé de honte.

Il aurait dû savoir qu'on ne bluffait pas avec les Iraniens.

Impitoyable, Hormouz Khodar insista.

– Vous êtes prêt à me donner ce que nous voulons?

– Oui, fit dans un souffle Karl Kruger.

Hormouz Khodar dit quelques mots à ses deux hommes qui se remirent debout et se rhabillèrent, comme des chiens bien dressés. Martha, elle, ne bougea pas, étalée, impudique et pitoyable sur l'ours blanc.



Karl Kruger avait vidé coup sur coup trois verres de Kirsh², mais ses mains tremblaient encore. Assis en face de lui, Hormouz Khodar le contemplait avec un regard d'entomologiste. Il dit d'une voix douce.

– Il ne faut pas m'en vouloir, *Herr Kuger*, j'ai des ordres. Et chez nous, lorsqu'on n'exécute pas les ordres, les conséquences sont très graves. Vous auriez dû le comprendre, afin d'éviter cet intermède,

disons, fâcheux.

Martha Garlinski était toujours en haut et Karl Kruger appréhendait le moment où il affronterait son regard. Il essayait d'émerger. Il se dit que, toute sa vie, il haïrait les Iraniens. Mais, désormais, il fallait s'en défaire et ne pas perdre sur tous les tableaux.

Pour reprendre la main, il s'efforça de dire d'une voix ferme.

– Nous allons partir demain matin, très tôt, chercher ce que je dois vous donner. Cela se trouve dans le coffre d'une banque à une heure d'ici. Je ne vous remettrai ces CD ROM qu'après que vous aurez effectué, sous le contrôle de mon banquier, un virement irréversible de dix millions de dollars.

» Ensuite, je ne veux plus jamais vous voir. Jamais.

– J'ai l'autorité pour faire ce que vous me demandez, acquiesça Hormous Khodar. Je vais prendre les dispositions dès ce soir. À quelle heure voulez-vous partir?

– Sept heures. Il fera encore nuit. Nous prendrons l'Audi.

– Très bien. Passez une bonne nuit, conclut l'Iranien.

Dissimulant sa satisfaction. S'il rentrait en Iran avec les CD ROM, il pourrait prétendre à la direction d'un Département de l'*Etta'alat*. Désormais, le succès était à portée de la main.

1. L'atelier.

2. Eau-de-vie.

CHAPITRE XXV

Le portable de Malko sonna à sept heures du matin. La communication ne dura que quelques secondes.

– Ils vont bientôt partir! annonça Carmen Wehr d’une voix étouffée, avant de raccrocher.

Malko avait déjà sauté de son lit. Cela ne lui prit que quelques secondes pour alerter Chris Jones et Milton Brabek, et ils se retrouvèrent tous les trois dans le hall désert du *Kreuz*. Il faisait encore presque nuit et il neigeait. Malko prit le volant de la Mercedes, Chris à côté de lui. Il parcourut quelques centaines de mètres jusqu’au parking en face du garage Skoda.

Il s’y gara entre deux autres véhicules et éteignit ses phares. D’où il se trouvait, il apercevait la pelouse enneigée du chalet de Karl Kruger. Quelques fenêtres étaient allumées: le tuyau de Carmen semblait bon.. Il n’attendit qu’une dizaine de minutes avant de voir plusieurs personnes sortir du chalet. D’abord, Karl Kruger, reconnaissable à sa haute taille, suivi d’Hormouz Khodar, presque aussi grand, et les deux autres Iraniens dans leurs éternels longs manteaux noirs.

Karl Kruger et Hormouz Khodar se dirigèrent vers l’Audi en plaques FL, tandis que les deux autres gagnaient la Polo noire.

Lorsque les deux véhicules passèrent devant Malko, leurs occupants ne tournèrent même pas la tête. Il attendit un peu, puis avança de façon à voir de quel côté de l’autoroute E 13 ils partaient.

Les deux véhicules franchirent le pont au-dessus de l’autoroute E 13, ce qui signifiait qu’ils se dirigeaient vers St Gall.

Malko démarra à son tour, suivant le même chemin, et se retrouva derrière la Polo noire qui suivait l’Audi.

Ni Martha Garlinski, ni Carmen Wehr ne faisaient partie du voyage, personne n’avait de bagages. Donc, Karl Kruger ne regagnait pas Genthod. La présence des trois Iraniens laissait supposer un «voyage d’affaires» qui ne pouvait avoir qu’un seul objet: la remise des CD ROM d’Abdul Quader Khan à Hormouz Khodar, contre une substantielle compensation financière.

Si Malko voyait juste, le plan de l’industriel suisse était presque

parfait: il prenait cinq millions de dollars à la CIA et se retrouvait sous la protection américaine pour avoir livré les secrets des deux livraisons de matériel «sensible» à l'Iran, puis récupérait une somme sûrement très importante en échange des CD ROM qu'il avait juré n'avoir jamais détenus.

Malko accéléra un peu: il ne voulait pas risquer de perdre la Polo.

Il y avait peu de circulation sur l'autoroute, mais la Mercedes passait complètement inaperçue, surtout avec la neige.

Où Karl Kruger allait-il les mener?



Karl Kruger conduisait comme un automate. Mal réveillé et nerveux. En remontant dans sa chambre, la veille au soir, il avait trouvé Martha Garlinski endormie, en travers du lit, toujours nue, et, vraisemblablement bourrée de somnifères. Sa présence lui avait rappelé, si besoin est, la férocité de ses « amis » iraniens.

Il avait hâte d'en être débarrassé pour de bon, mais se demandait s'ils n'allaient pas tenter de lui jouer un tour, pour récupérer les CD ROM et ne pas le payer.

Afin de mettre toutes les chances de son côté, il ne leur avait pas dit dans quelle banque ils se rendaient, à St Gall. L'agence locale de la Banque Cantonale de Zurich, en face de la *Stiftskirche*, en plein centre de la ville. Là, il connaissait tout le monde depuis longtemps et ne craignait pas d'être trahi.

Hormouz Khodar se tourna vers lui et demanda d'une voix neutre.

– C'est encore loin?

Lui-même ignorait s'ils se rendaient à St Gall ou ailleurs. C'était aussi un itinéraire pour rejoindre Zurich.

– Non, fit sèchement l'industriel suisse.

Depuis la veille au soir, il n'arrivait pas à soutenir le regard de l'Iranien. Partagé entre une haine viscérale et une peur qui lui nouait l'estomac.

Pour la première fois de sa vie, il découvrait la violence, la vraie,

sans état d'âme ou pulsion. Un simple moyen de contrôle... Il chercha à se calmer en se disant que, dans quelques heures, tout serait réglé. Il serait à la tête d'un capital considérable et débarrassé des Iraniens. Ils approchaient de St Marghreten, là où la E 13 rejoignait la E 1 avec une bifurcation vers la frontière autrichienne, toute proche

Il aperçut une voiture blanche et bleue de la police routière, embusquée à la fin d'une longue ligne droite, juste avant St Marghreten, et se demanda si, avec ce temps, ils dressaient beaucoup de contraventions.

Déjà, en temps normal, les Suisses allemands roulaient comme des escargots, alors, avec la neige... Ils approchaient du lac de Constance, invisible dans la brume neigeuse. Il se dit que dans deux heures au plus, il serait riche.



Le sergent Urs Zumstein, de la police routière du canton de St Gall, avait mis ses essuie-glace afin de voir un peu la route. Sans illusion sur ses chances de relever un excès de vitesse.

À côté de lui, son équipier, Peter Volkart, somnolait. Soudain, Urs Zumstein vit passer devant lui une Polo noire et eut le temps de voir qu'elle avait une immatriculation du canton de Genève.

Instantanément, il revit la note urgente diffusée deux jours plus tôt: la police cantonale de Genève recherchait une Polo noire où pouvaient se trouver les assassins présumés de deux femmes.

Il envoya un coup de coude à Peter Volkart qui sursauta et lui lança.

– Je viens de voir un véhicule suspect. On y va. Regarde sur la feuille le numéro d'une Polo noire recherchée par les collègues de Genève.

Il démarra brutalement, et, sans mettre son gyrophare, partit à la poursuite de la voiture noire, tandis que son équipier examinait la feuille clouée sur une tablette de bois fixée au pare-brise par une ventouse.

– C'est le 525813 GE annonça-t-il. Une Polo noire.

Urs Zumstein ne lui répondit pas, occupé à doubler plusieurs voitures. Bien que roulant très vite, il mit bien une dizaine de minutes à se retrouver derrière la Polo, après avoir doublé une Mercedes, elle aussi avec une plaque de Genève.

– C’est ça! fit soudain Peter Volkart! C’est la voiture recherchée.

– On va la contrôler, lança le chef de patrouille. Je ne pense pas que ce soit ces types recherchés, mais il faut voir.

Il enclencha sa sirène et alluma le gyrophare bleu courant sur le toit.



Darius Chafa sentit son sang se liquéfier en voyant les feux tournoyants de la voiture de police. Quelques secondes plus tard, le hurlement de la sirène acheva de le plonger dans la panique.

Mahmoud Toman se retourna et vit la voiture blanche et bleue, à quelques mètres derrière eux. Il jura entre ses dents et conseilla:

– Arrête-toi, on a dû aller trop vite...

Pas une seconde il n’imaginait que la Polo puisse être liée à eux et au double meurtre.

Darius Chafa secoua la tête.

– Je n’aime pas ça...

Mahmoud Toman lança, agacé.

– On va pas essayer de leur échapper! Ils ont forcément une radio et vont prévenir devant. Panique pas. On est en Suisse et ils t’arrêtent même si tu roules trois kilomètres au-dessus de la vitesse limite.

À moitié convaincu, Darius Chafa ralentit et se gara sur le bas-côté, laissant l’Audi d’Hormouz Khodar continuer sa route. Dans le rétroviseur, il aperçut la voiture de police s’arrêter trois mètres derrière eux. Une des portières s’ouvrit sur un policier en uniforme, qui s’avança vers la Polo. L’Iranien remarqua que l’étui de son pistolet était ouvert. Lui-même plongeait la main dans son blouson et récupéra son Glock, le posant sur le plancher.

Le policier était arrivé à la hauteur de la portière. Il donna un petit coup à la glace que Darius baissa aussitôt.

– *Autobahn polizei*, lança-t-il en allemand. *Papieren bitte*¹.

Darius Chafa secoua la tête.

– Je ne comprends pas.

Aussitôt, le policier répéta ce qu'il venait de dire dans un français lent et approximatif.

Darius Chafa tendit son passeport et le permis de circulation de la voiture. Le policier les prit et s'éloigna vers l'arrière, vérifiant la plaque, puis revint du même pas lent et se planta devant la portière.

– Sortez, s'il vous plaît, ordonna-t-il.

Darius Chafa était en train d'ouvrir la portière lorsqu'une violente détonation secoua l'habitacle. Le policier recula, perdant sa casquette, sous le choc, une grosse tache rouge sur sa joue gauche.

Mahmoud Toman venait de le foudroyer avec son Glock pendant qu'il se concentrait sur son copain.

Sans hésiter, il sauta de la voiture et, tenant l'automatique à deux mains, commença à vider le reste de son chargeur sur le pare-brise de la voiture de police où se trouvait le second policier.



Peter Volkart eut l'impression de vivre un cauchemar, en voyant son collègue tomber à la renverse et rester étendu à terre. L'écho du coup de feu lui était parvenu faiblement et il n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait.

Fébrilement, il défit l'étui de son pistolet et saisit son Sig Sauer, tout en ouvrant la portière.

Il vit un homme qui courait vers sa voiture, aperçut des lueurs rouges et reçut une balle en pleine tête.

Des appels affolés sortaient de la radio de bord, en provenance du Central, demandant ce qui se passait.



– On file! cria Mahmoud Toman, en se laissant tomber sur le siège de la Polo. Il faut quitter cette putain d'*autobahn*!

Darius Chafa était si énervé qu'il cala. Le bruit sec du chargeur neuf s'enclenchant dans la crosse du Glock acheva de l'affoler. En Iran, ils avaient déjà vécu des moments difficiles, mais ils se trouvaient toujours du bon côté du manche.

– Ils nous avaient reconnus! lança Mahmoud. Fonce.

Darius passa la première et accéléra à fond. Il n'alla pas très loin. Une voiture noire venait de surgir de derrière la voiture de police et de s'arrêter, en les bloquant, après une magnifique queue-de-poisson.

La Polo, coincée entre ce véhicule et la voiture de police, ne pouvait plus bouger!

Trois portières s'ouvrirent et il en jaillit trois hommes. Deux aussi grands qu'eux et un troisième un peu plus petit. Tous les trois avaient des armes à la main.

Darius Chafa et Mahmoud Toman jaillirent à leur tour de la Polo, armes au poing.



Lorsque la voiture de police avait mis son gyrophare, Malko avait tout de suite compris.

– Ils ont repéré la Polo, lança-t-il à Chris Jones. On reste derrière.

Les deux « gorilles » étaient déjà en train de sortir leur artillerie. Tout en conduisant, Malko sortit son Glock 22 de sa ceinture et le posa sur ses genoux.

Quand la voiture de police s'arrêta, il en fit autant, restant à une dizaine de mètres derrière.

– *Holly cow!* lança Chris Jones d'une voix étranglée.

Il venait de voir un des policiers en train de contrôler la Polo tomber à la renverse et demeurer immobile sur l'asphalte.

Puis, le second occupant de la Polo en jaillit et courut vers la voiture de police tout en tirant, avant de faire demi-tour.

Malko démarra quelques secondes avant la Polo, accélérant à fond, puis stoppa brutalement, bloquant l'autre véhicule. À peine la Mercedes arrêtée, Milton Brabeck ouvrit sa portière d'un coup d'épaule.

– *Let's roll!* fit-il sobrement.

C'est Chris Jones qui tira le premier, suivi de Malko. Sans se concerter, ils vidaient tous leurs chargeurs sur les deux Iraniens, qui ripostaient.

Le crépitement des coups de feu dura d'interminables secondes. Malko s'était concentré sur l'homme au crâne rasé. Avec plaisir, il le vit tituber, puis s'effondrer, en tirant encore. Il n'avait même plus peur. Pensant aux deux femmes massacrées.

Le silence retomba brutalement.

Les deux Iraniens étaient à terre, tenant encore leurs armes. Plus morts que morts.

Chris, Milton et Malko s'approchèrent avec précaution, aperçurent les culasses des deux Glock ouvertes, réalisant que leurs adversaires avaient dû tirer une vingtaine de fois sur eux.

Chris Jones regarda Malko, puis Milton Brabeck, et dit d'une voix bizarre.

– C'est un putain de miracle!

Effectivement, aucun des trois hommes n'avait été touché, en dépit de la grêle de projectiles. Superstitieux, Milton Brabeck fit un signe de croix. Malko se demandait s'il fallait remercier le ciel ou le destin.

Aucun des trois n'avait même une égratignure.

Des voitures passaient sur l'autoroute, sans se douter du drame, les conducteurs concentrés sur leur conduite. Malko redescendit sur terre le premier.

– Karl Kruger et Hormouz Khodar sont devant! rappela-t-il. Il faut les rattraper.

Il était déjà au volant. La neige tombait de plus belle, et bientôt, il ne vit plus les gyrophares de la voiture de police toujours immobilisée. Par contre, il en aperçut plusieurs, sur l'autre voie de l'autoroute, qui fondaient, sirènes hurlantes, vers le lieu de l'affrontement.

Très vite, il comprit qu'il ne rattraperait pas l'Audi et ralentit.

Furieux et frustré.

À quoi tout cela servait-il si Hormouz Khodar entrait en possession des CD ROM?

Or, il ignorait totalement où il se rendait.

Fou de rage, il donna un furieux coup de volant.

– C'est foutu!

Sans le vouloir, les deux tueurs iraniens, en se faisant massacrer,

avaient sauvé la mission de leur chef.

1. Police routière. Vos papiers, s'il vous plaît.
2. On y va.

CHAPITRE XXVI

Malko avait recommencé à rouler en direction de St Gall, le cerveau en ébullition, lorsqu'une idée le traversa. Quelqu'un connaissait bien Karl Kruger pour être sans cesse avec lui: Carmen Wehr.

Fébrilement, il composa le numéro de la «chauffeuse ». Celle-ci répondit aussitôt, d'une voix bouleversée.

– Qu'est-ce qui se passe, demanda Malko. Vous n'avez pas l'air bien.

– Moi si, mais c'est cette pauvre Martha. Ces salauds se sont conduits comme des bêtes avec elle.

Elle lui fit le récit du calvaire de la maîtresse de Karl Kruger.

– Ils ne violeront plus personne, laissa tomber Malko.

À son tour, il raconta ce qui s'était passé sur l'E 13, concluant.

– Je suis sûr que Karl Kruger est parti avec Hormouz Khodar pour lui remettre des CD ROM qu'il a en sa possession et qui, entre les mains des Iraniens, pourraient déclencher des catastrophes.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit Carmen, mais *Herr Kruger* travaille avec la Banque Cantonale de Zurich à St Gall. C'est peut-être là qu'il va. *Stiftskirche Platz*. C'est dans le centre.

– Souhaitons qu'il aille là! soupira Malko.

Il coupa et accéléra. Vingt minutes plus tard, il entra dans St Gall. Il n'eut à demander son chemin que deux fois pour trouver la *Stiftskirche Platz*.

Il n'eut pas à chercher longtemps. L'agence de la Banque Cantonale de Zurich se trouvait à l'ombre de la vieille église. La première voiture qu'il aperçut sur le parking réservé aux clients fut l'Audi en plaques du Liechtenstein de Karl Kruger.



Karl Kruger et Hormouz Khodar avaient été installés dans une petite salle de conférence avec du café et de quoi se restaurer. Le fondé de pouvoir de la banque n'arrivait qu'à neuf heures.

Hormouz Khodar rompit le silence pesant. Il ne s'expliquait pas la disparition de ses deux hommes, mais, pour l'instant, ce n'était pas son souci principal. Ils avaient pu avoir un accident ou une crevaisson.

– Comment voulez-vous procéder? demanda-t-il.

Karl Kruger avait repris de l'assurance.

– *Herr* Kurt Meier va arriver d'un instant à l'autre. Je travaille avec lui depuis des années et j'ai toute confiance en lui.

»Dans un premier temps, je me rendrai à mon coffre avec lui pour y prendre les CD ROM qui vous intéressent. Je les lui remettrai après lui avoir donné, en votre présence, mes instructions.

– C'est-à-dire?

– Vous lui communiquerez les éléments nécessaires pour transférer du compte que vous contrôlez, dix millions de dollars, à un compte que je lui désignerai. Il s'agit d'un virement «swift», instantané. Dès que Herr Meier aura l'accusé de réception de la banque récipiendaire, il vous remettra les deux CD ROM.

Hormouz Khodar demeura silencieux quelques instants puis laissa tomber:

– Et s'il n'y a rien sur ces CD ROM?

Karl Kruger le fixa avec un faible sourire.

– Il faudra vous en prendre à Abdul Quader Khan... Non, je plaisante: j'en ai visionné une partie. C'est exactement ce que vous cherchez.

Nouveau silence. L'Iranien cherchait désespérément une parade à l'arnaque possible, mais n'en voyait pas. Il n'allait pas visionner sur l'ordinateur d'une banque helvétique les plans de la Bombe...

D'une voix tendue, où il mit le plus de méchanceté, il lança à Karl Kruger.

– Je suis obligé de vous faire confiance, mais si vous me trompez, je vous tuerai, vous et votre frère, votre père, votre amie, tous les membres de votre famille.

Karl Kruger n'eut pas le temps de répondre. La porte venait de s'ouvrir sur un homme corpulent, les cheveux gris clairsemés, rejetés en arrière, avec d'étonnants yeux bleus.

– *Herr* Kruger! lança-t-il d'une voix ravie. Quelle bonne surprise.

Il tendit la main à Hormouz Khodar et se présenta:

– Kurt Meier, je suis le fondé de pouvoir de cette banque, dont *Herr Kruger* est un vieux et fidèle client. Que puis-je faire pour vous?

Karl Kruger le lui expliqua et quelques minutes plus tard, ils partirent vers la salle des coffres, laissant l'Iranien dans la petite salle de conférences.



Malko s'était approché de la banque pour examiner l'Audi. Ignorant quand Karl Kruger et Hormouz Khodar allaient ressortir de la banque.

Il se retourna et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Une voiture de police venait d'arriver sur la place et de se garer derrière la Mercedes où se trouvaient Chris Jones et Milton Brabeck.

Deux policiers en sortirent et encadrèrent le véhicule. Trois minutes plus tard, les deux « gorilles » en sortaient, immédiatement encadrés par les policiers. Malko ne comprenait plus. Pourquoi s'intéressaient-ils à la Mercedes?

Pendant que les deux Américains discutaient avec les policiers, une seconde voiture de police rejoignit la première et, chacun des deux Américains monta dans une des voitures de police qui s'éloignèrent.

Malko sauta sur son portable. Dès qu'il eut Malcolm Honeywell en ligne, il le mit au courant des derniers développements et conclut:

– Je suis devant la banque où se trouve Karl Kruger en compagnie d'Hormouz Khodar. Ils ont probablement été récupérer les deux CD ROM de Abdul Quader Khan. Je ne peux pas bouger. Il faut intervenir auprès de la police de St Gall pour que Chris et Milton n'aient pas de problèmes.

– Ils n'ont rien fait... d'illégal? interrogea, méfiant, le chef de Station de la CIA.

– Non, assura Malko. À part avoir abattu les assassins de deux policiers suisses. Ils risquent plutôt une décoration. Je vous laisse.



Hormouz Khodar, resté seul dans la salle de conférence, profitant de

son inaction forcée, appela le portable de Darius Chafa. Celui-ci mit un certain temps à répondre et, lorsque l'Iranien lança « Darius », il y eut un court silence puis une voix à l'épais accent *schwitzer deutsch* demanda.

– Qui êtes vous? Ici, l'*autobahn polizei*.

Hormouz Khodar se hâta de couper, le pouls en folie. Il n'y avait plus d'explication à chercher à la disparition de ses deux tueurs.

Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur Kurt Meier. Ce dernier tendit, avec un sourire, une enveloppe jaune à l'Iranien.

– *Herr Kruger* m'a demandé de vous remettre ceci. Nous allons le rejoindre, il est dans mon bureau.

Hormouz Khodar ouvrit fébrilement l'enveloppe, découvrant deux CD ROM.

Qui pouvaient contenir n'importe quoi... De toute façon, c'était trop tard: l'argent des Pasdaran se trouvait désormais sur un compte dont il ignorait tout.

Il suivit le fondé de pouvoir jusqu'à un modeste bureau où Karl Kruger fumait une cigarette. Celui-ci regarda sa montre et lança.

– Je pense que nous pouvons retourner à Haag, désormais.

Ils prirent congé de Kurt Meier et regagnèrent le rez-de-chaussée.

C'est Hormouz Khodar qui sortit le premier. Apercevant instantanément un homme debout, les mains dans les poches d'un manteau sombre, à deux mètres de la porte de la banque.

L'agent de la CIA qui traquait Karl Kruger depuis le réveillon à Marbella.

Il eut l'impression de recevoir un coup de poing en plein visage: finalement, Karl Kruger l'avait bien doublé, mais pas comme il le pensait. Il se retourna à la vitesse d'un cobra, ivre de fureur, croisant le regard étonné de Karl Kruger, et lui lança:

– Salaud!

Sans laisser au Suisse le temps d'ouvrir la bouche, il sortit un Walther PPK de sa parka, et, à bout touchant, tira trois fois dans le ventre de Karl Kruger. Celui-ci recula, la bouche ouverte, portant les deux mains à son ventre. Ce n'est qu'à ce moment qu'Hormouz Khodar se souvint de l'agent de la CIA et lui fit face.

Avec quelques secondes de retard.

Il vit le canon de l'arme braqué sur sa tête, une lueur orange, puis une autre et, ensuite, il ne vit plus rien du tout.



Malko se pencha sur le corps étendu en travers de la porte de la Banque Cantonale de Zurich, tâtant rapidement ses poches. Dans la droite, il trouva une enveloppe jaune en kraft. Il l'ouvrit, aperçut deux CD ROM et la referma, la glissant dans sa poche. Il regarda autour de lui: personne ne semblait avoir remarqué l'incident. Il s'éloigna rapidement en direction de la Mercedes grise, puis réalisa qu'il n'avait pas les clefs. Il se retourna: des gens commençaient à sortir de la banque, s'agglutinant autour des deux corps.

La police n'allait pas tarder à arriver.

Sans hésiter, il se dirigea vers la *Stiftskirche* et en poussa une des portes.

Dans la pénombre de la nef, il distingua une douzaine de femmes en train de prier. Le silence était absolu. Discrètement, il prit place sur une chaise, et, aussitôt, activa son portable.

Lorsqu'il eut Malcolm Honeywell en ligne, il lui expliqua à voix basse la situation.

– J'ai les CD ROM, confirma-t-il, mais Chris et Milton sont aux mains de la police, j'ignore pourquoi. Il faudrait que vous veniez me récupérer.

– Inutile! répondit le chef de Station de la CIA, ils viennent d'être relâchés. C'était un simple contrôle parce que leur voiture avait une plaque genevoise et que les assassins des gendarmes se trouvaient aussi dans une voiture immatriculée à Genève.

» Vous allez pouvoir repartir avec eux. Venez *directement* ici. Ce que vous avez récupéré est de la dynamite.

Quand Malko ressortit de la *Stiftskirche*, il aperçut immédiatement Chris Jones et Milton Brabeck debout à côté de la Mercedes noire.

Deux voitures de police étaient arrêtées devant la Banque Cantonale de Zurich, en train d'établir un périmètre de sécurité autour des deux corps étendus dans l'entrée, sous le regard ébahi de rares badauds.

Malko se dirigea d'un pas tranquille vers la Mercedes. Le visage de Chris Jones s'éclaira.

– On était inquiets! Où étiez-vous?

– À l'église, fit Malko. Nous rentrons.

La Mercedes s'éloigna sans que les policiers lui jettent un seul regard: elle avait déjà été contrôlée.



Il faisait encore froid à Liezen, bien qu'on soit en février. Malko, rentré depuis quatre jours, était en train de regarder les bulles de sa flûte de champagne monter vers la surface lorsqu'Alexandra pénétra dans la bibliothèque. Elle se débarrassa de son élégante veste de cuir, très épaulée et cintrée, découvrant un pull beige, un jodphur et des bottes.

– On grelotte dehors! lança-t-elle; tu m'offres un peu de champagne?

Malko prit la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1999 dans son seau de cristal et remplit une flûte pour elle.

Alexandra, sa flûte à la main, s'installa à côté de lui sur le profond canapé rouge qui avait été le témoin de tant de leurs étreintes.

– Je suis désolée, fit la jeune femme, je n'ai pas eu le temps de me changer.

Elle connaissait le peu de goût de Malko pour les tenues sport. Pourtant, il sourit. Ce jodphur le ramenait des années en arrière, lorsque Alexandra le mettait justement pour le provoquer en se refusant à lui.

– Ça ne fait rien, dit-il.

Calmement, il ouvrit la ceinture de cuir rouge et commença à descendre le zip. Dérangé par un coup frappé à la porte de la bibliothèque.

– *Herein 1* ! cria Malko.

C'était Elko Krisantem portant un petit plateau d'argent sur lequel se trouvait une feuille de papier.

– Ce fax vient d'arriver pour vous, *Eure Hoheit*, fit le maître d'hôtel turc, avant de ressortir.

Malko regarda le fax. Il reproduisait une coupure de presse du quotidien *Khaleej Times* de Dubai annonçant qu'une mystérieuse explosion avait gravement endommagé les installations nucléaires de Natanz, en Iran.

Malko posa le fax et revint au jodphur. Cette fois, Alexandra ne se défendit pas et ferma les yeux lorsqu'il acheva de descendre le zip, puis glissa sa main jusqu'à son ventre, écartant le satin de la culotte.

Il commença à la caresser doucement et la jeune femme ouvrit un peu les jambes pour l'aider.

La vie était merveilleuse.

1. Entrez.

Désormais
vous pouvez commander
sur le Net:

**SAS
BRIGADE MONDAINE — L'EXECUTEUR
POLICE DES MOEURS
BLADE**

NOUVEAUTÉS

PATRICE DARD: ALIX KAROL
GUY DES CARS: INTÉGRALE
SEAN MCFARREL: LES SANGUINAIRES

LE CERCLE POCHE

EN TAPANT

WWW.EDITIONSGDV.COM